ŒUVRES

DE

NIVELLE

DE LA CHAUSSÉE,

De l'Académie Françoiſe.

TOME QUATRIEME.

ŒUVRES
DE
NIVELLE
DE LA CHAUSSÉE,

De l'Académie Françoiſe.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée de pluſieurs Pièces qui n'avoient point encore paru.

TOME QUATRIÈME.

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques au-deſſus de celle des Mathurins, au grand Corneille.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE DES PIÈCES

contenues dans ce quatrième Volume.

PAMÉLA.
L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE.
L'HOMME DE FORTUNE.
LE RETOUR IMPRÉVU.

CSP

PQ
1993
L2
1777
V.4

PAMÉLA,

COMÉDIE,

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

MILORD B***.

MILADI DAVERS, sœur de Milord.

M. WILLIAMS, Ministre.

Mad. ANDREWS, mere de Paméla.

PAMÉLA.

LA JEWKS.

VALETS.

La scène est au Comté de Lincoln, dans le Château de Milord.

PAMÉLA,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

MILORD, LA JEWKS.

MILORD.

Bon jour, Madame Jewks ; à la fin me voilà.

LA JEWKS.

Ah ! Milord, eſt-ce vous qui venez nous ſurprendre ?

MILORD.

Je viens, ſans en avoir l'aveu de Paméla.
A mon impatience il a fallu me rendre,
Et je ne pouvois plus me paſſer de la voir.
Elle n'auroit jamais voulu me le permettre.
Au ſurplus, n'as-tu rien à me faire ſavoir ?

LA JEWKS.

N'avez-vous pas reçu...

MILORD.

Quoi ?

LA JEWKS.

Ma derniere lettre.

MILORD.

De quand?

LA JEWKS.

Du mois passé.

MILORD.

J'étois en route. Eh! bien?
Paméla?

LA JEWKS.

Paméla...

MILORD.

Quel succès a ton zèle?
Du séjour de Lincoln comment se trouve-t-elle?

LA JEWKS.

Triste, dormant fort peu, ne mangeant presque rien;
Pleurant comme une sotte, écrivant comme quatre,
Et vous traitant toujours de cruel ravisseur.

MILORD.

N'as-tu pas employé les moyens de douceur?

LA JEWKS.

Oui; j'ai vingt fois été sur le point de la battre.

MILORD.

La battre! Je prétends qu'on la respecte... Après?
D'ailleurs, comment vont ses attraits?

LA JEWKS.

Fort bien. Je vous mandois par la même écriture,
Que, sans faire semblant de rien,
Cette petite créature
Ne songeoit nuit & jour qu'à trouver le moyen
D'échapper de nos mains; qu'elle se meurt d'envie
D'avoir la clef des champs; qu'à force d'y rêver,
Le diable pourroit bien la lui faire trouver.

MILORD.

Ah! palsembleu, je l'en défie.

LA JEWKS.

Et si Monsieur Williams l'aidoit?

MILORD.

Qui ? lui !

LA JEWKS.

Suffit,
Je n'en ai pourtant pas une aſſurance entiere.

MILORD.

Bon ! Williams eſt un ſot.

LA JEWKS.

Qui n'eſt pas ſans eſprit,

MILORD.

Il n'eſt pas aſſez fou pour me rompre en viſiere.

LA JEWKS.

Il a la clef du parc, il y vient ſans façon :
Souvent pour lui parler, Paméla ſe dérobe.
A moins que de l'avoir attachée à ma robe...

MILORD.

Non, ce jeune Miniſtre eſt hors de tout ſoupçon.
Je ſuis trop néceſſaire à ſon ſort déplorable,
D'autant plus qu'il ſait bien que je ſuis ſur le point
De lui faire un état aſſez conſidérable.

LA JEWKS.

Voilà bien des raiſons que l'amour n'entend point,
Et qui n'ont rien qui me raſſûre.
Comme il eſt bon d'avoir deux cordes à ſon arc,
J'ai fait faire, à bon compte, une double ſerrure
Que je vais faire mettre à la porte du parc ;
Et j'ai cru, pour pouſſer plus loin la prévoyance ;
Qu'il lui falloit quelqu'un dont les airs engageans
Puſſent gagner ſa confiance,
Que je n'ai plus depuis long-tems.
On vient de me parler d'une femme admirable,
D'un eſprit doux, ſur-tout capable
D'imaginer mille moyens,
Prête à ſuivre, en un mot, vos ordres & les miens.

MILORD, *après avoir rêvé un moment.*

Paméla me paroît difficile à réduire :
C'eſt toujours fort bien fait. Acheve de m'inſtruire.
Lui parlois-tu de moi ?

LA JEWKS.

Toujours.

MILORD.

Tant pis.

LA JEWKS.

Comment?
N'étoit-ce pas là votre idée?

MILORD.

Parbleu! tu l'auras excédée :
Il falloit quelquefois prendre un heureux moment.

LA JEWKS.

Bon ! bon ! tous les momens ſont égaux avec elle.
Sans ceſſe, au moindre mot, prompte à s'effaroucher,
Sa ſauvage vertu lui tourne la cervelle ;
Pour ſon bien, pour le vôtre, on a beau la prêcher,
Elle hauſſe l'épaule & croit que l'on radote.
Une fille d'eſprit eſt quelquefois bien ſotte.

MILORD.

Ma ſituation n'eſt faite que pour moi.
Quel eſt le labyrinthe où mon amour m'engage !
Plus je vais en avant, plus je reſſens d'effroi ;
Car enfin (& c'eſt dont j'enrage)
Je ne puis l'épouſer, ni ceſſer de l'aimer.
Je me ſuis éprouvé, pendant deux mois d'abſence ;
Bien loin de reſſentir l'effet de ſa puiſſance,
Mon cœur n'a fait que s'enflammer...
Mais tentons le projet que l'amour me ſuggere.
Depuis que Paméla m'eſt chere,
Elle n'a jamais vu que l'amour en courroux :
Il le lui faut montrer ſous un aſpect plus doux ;
Lui faire des préſens : pour peu qu'elle en reçoive,
C'eſt un engagement qui peut la mener loin.

LA JEWKS.

Mais il ne faudra pas qu'elle s'en apperçoive :
Je connois Paméla.

MILORD.

C'eſt de quoi j'aurai ſoin,
A quoi me laiſſé-je réduire !
Quel projet ! Malgré moi, j'en ſuis preſqu'indigné.
Si malheureuſement je viens à la ſéduire,
J'aurai bien plus perdu que je n'aurai gagné.
Mais crois-tu qu'en effet, au fond de ſa penſée,
Paméla me haïſſe ? Elle eſt trop offenſée :
J'en recueille à préſent ce que j'ai mérité.
Avec trop de rapidité
J'ai voulu triompher ; j'ai manqué ma conquête ;
Et ſa haîne eſt le fruit de ma témérité.
Si pourtant j'étois ſûr de cette vérité,
Je ne répondrois pas du ſort qu'elle s'apprête.
L'amour au déſeſpoir eſt capable de tout.
On ſe repentiroit de me pouſſer à bout.
Dis-moi qu'elle me haït, autant que je l'adore.

LA JEWKS.

Sa haîne, devant moi, n'ôſe s'épanouir.

MILORD.

Mais il n'eſt pas moins vrai que Paméla m'abhorre.

LA JEWKS.

Votre nom ſeulement la fait évanouir.

MILORD.

Tant mieux, rien ne m'eſt plus utile
Que l'affreux déſeſpoir où me met ton récit.
Mon aſpect feroit donc mourir cette imbécile ?

LA JEWKS.

Eh ! mais, Milord...

MILORD.

Fort bien, ton rapport réuſſit :
Nous verrons s'il n'eſt pas un moyen de la vaincre ;
Mais de ſa haîne enfin il faudroit me convaincre.

LA JEWKS.

Vous ſerez convaincu, s'il ne faut que cela.
Je vais appeller Paméla.
Mettez-vous à l'abri de cette paliſſade.

MILORD.

Williams & Paméla viennent de ce côté.

LA JEWKS.

Allez vous mettre en embuſcade.

[*Milord ſe cache.*]

SCÈNE II.

PAMÉLA, WILLIAMS, LA JEWKS.

LA JEWKS.

C'Est vous? Eh bien! comment la pêche a-t-elle été?
A ce joli métier êtes-vous bien habile?
Vous a-t-il amuſée un peu?

PAMÉLA.

Hélas! peut-on ſe faire un jeu
D'une deſtruction?

LA JEWKS.

C'eſt un plaiſir tranquile,
Conforme à votre humeur.

PAMÉLA.

Ici tout m'eſt égal.

LA JEWKS.

Il auroit dû pourtant calmer votre triſteſſe.

PAMÉLA.

Aux animaux d'aucune eſpèce
Je ne ſaurois faire du mal.

LA JEWKS.

Mais le facteur m'attend; on vient de me le dire:

Ce ſont apparemment des lettres de Milord.
Il a, depuis long-tems, négligé de m'écrire,
Son ſilence m'allarmoit fort.
Nous allons recevoir de ſes cheres nouvelles :
Ne vous éloignez point, je reviens ſur mes pas
Pour vous en faire part.

PAMÉLA.

Ah ! ne vous preſſez pas ;
Je n'en attends que de cruelles.

[*La Jewks ſort.*]

SCÈNE III.

PAMÉLA, WILLIAMS.

PAMÉLA.

EH bien, Monſieur Williams ?

WILLIAMS.

Je cherche à vous ſervir.

PAMÉLA.

Romprez-vous ma priſon ?

WILLIAMS.

C'eſt ma plus chere envie.

PAMÉLA.

Hâtez-vous, il y va bien plus que de ma vie,
Puiſque c'eſt mon honneur qu'on cherche à me ravir ;
Vous ne l'ignorez pas. Si mon état vous touche,
Tirez-moi d'un ſéjour où les ruſes d'enfer
Conſpirent pour m'ôter ce que j'ai de plus cher.
L'effroi me ſuit toujours : jamais je ne me couche
Sans frémir & ſans craindre un ſommeil dangereux ;
Et ſi, malgré moi-même, à la fin je ſommeille,
Auſſi-tôt l'épouvante en ſurſaut me réveille.
Sans ceſſe, nuit & jour, j'ai pour aſpect affreux

L'image de l'opprobre où je ſuis deſtinée.
En effet, ce cruel, ce tyran furieux,
Qui, pour me perdre, ici me tient empriſonnée,
Peut, d'un moment à l'autre, arriver dans ces lieux;
Que deviendrai-je alors? Que voulez-vous attendre?

WILLIAMS.

Paméla, j'ai pour vous l'amitié la plus tendre,
J'en jure par vous-même & par votre vertu:
Sans doute, en vous ſervant, je riſque ma fortune:
Je le ſais; mais enfin cette idée importune
Ne m'a nullement abbattu.
De l'auteur de vos maux je ne veux plus dépendre;
J'y renonce.

PAMÉLA.

Avez-vous divulgué mes malheurs?

WILLIAMS.

Oui, j'ai pris ſoin de les répandre.
Par-tout je les ai peints des plus vives couleurs.

PAMÉLA.

Eh bien?

WILLIAMS.

J'ai cru par-là vous rendre un grand ſervice,
Vous trouver des ſecours: n'en eſpérez aucun.
J'ai vu que chez les Grands on reſpecte leur vice;
Ils ont cet avantage.

PAMÉLA.

Ah, grands Dieux! en eſt-ce un?

WILLIAMS.

J'ai vu que la vertu demeure mépriſée,
Lorſque l'éclat du rang ne l'accompagne pas.
La vôtre n'a produit qu'une indigne riſée:
De l'innocence obſcure on ne fait aucun cas.

PAMÉLA.

Mais, par bonheur, elle eſt ſa propre récompenſe.

WILLIAMS.

Oui, les biens les plus sûrs sont ceux qu'elle dispense.
J'avois mis mon espoir en un homme de bien,
Un très-honnête personnage,
Qui loge dans le voisinage.
Nous eûmes tous les deux hier un entretien.
Ce Ministre attentif à mon récit fidèle,
M'en parut très-touché d'abord;
Mais dès que j'eus nommé Milord,
Je vis disparoître son zèle.
Alors interdit & confus,
Ecoutant à regret le reste de l'histoire,
Pour mieux colorer ses refus,
Il affecta de ne pas croire
Le mal aussi pressant qu'il est.
Il m'accuse d'y prendre un trop vif intérêt;
Il craint de se commettre; &, malgré ma priere,
Les devoirs de sa charge & son autorité,
Il ne veut s'en mêler en aucune maniere;
Ni les autres non plus: c'est une vérité.

PAMÉLA.

Mon cher Monsieur Williams, quelle affreuse infortune!
N'en êtes-vous point rebuté?
Puis-je continuer de vous être importune?
Mais naturellement vous êtes généreux.

WILLIAMS.

Puissé-je être un peu plus heureux,
Et vous voir hors-d'ici par mes soins arrachée!
Ceux que j'ai déja pris vous seront mes garans.
Vos papiers sont enfin remis à vos parens.
J'ai fait faire une clef.

PAMÉLA.

Donnez.

WILLIAMS.

Je l'ai cachée;

Avec un mot d'écrit que vous lirez tantôt.
Vous connoiſſez l'endroit où tout eſt en dépôt:
C'eſt le même.

PAMÉLA.

Je ſais.

WILLIAMS.

Je vous le dis encore:
Votre félicité n'eſt pas prête d'éclorre.

PAMÉLA.

Je prétends, en fuyant, braver mon ennemi:
Daignez, vers le minuit, vous rendre à cette porte.
Venez m'y recevoir & me ſervir d'eſcorte.
Si-tôt que je verrai mon Argus endormi...

WILLIAMS.

D'ici chez vous la traite eſt longue & difficile;
Il faut entierement traverſer le Comté.

PAMÉLA.

Hélas! ſais-je où je ſuis?

WILLIAMS.

Si vous avez compté
Qu'on ôſe vous donner aſyle,
Vous vous trompez dans vos ſouhaits.
Milord a prévu tout; il eſt Juge de paix.
Avec un ſoin extrême il vous a déſignée.
Pour s'aſſurer de vous, par-tout dans ſon reſſort,
Par ſes ordres précis, vous êtes conſignée.

PAMÉLA.

Suis-je eſclave?

WILLIAMS.

On l'eſt du plus fort.

PAMÉLA.

Vous me déſeſpérez.

WILLIAMS.

L'obſtacle eſt invincible.
A moins d'un coup du Ciel, je le crois impoſſible.

PAMÉLA.

Quoi ! ſon coupable amour me ferme les chemins
Je ne puis me tirer de ſes indignes mains !
Il faut que je périſſe au fond de ces retraites !

WILLIAMS.

Je ne ſuis point ſurpris, penſant comme vous faites,
Que vous le haïſſiez, qu'il vous ſoit en horreur.

PAMÉLA.

Ce n'eſt pas qu'il ſoit haïſſable ;
Mais ſon funeſte amour le rend méconnoiſſable.
Il eſt vrai qu'il m'inſpire une vive terreur ;
Mais enfin je ſuis juſte : eh ! qu'il briſe ma chaîne,
Et je ferai pour lui les plus ſinceres vœux.
Je crains de ſon amour les tranſports dangereux ;
Mais ma crainte n'eſt pas un ſentiment de haîne.
La violence de ſes feux
Altere, pour moi ſeule, un caractere heureux.

WILLIAMS.

Mais le voici lui-même.

PAMÉLA.

Ah, Ciel ! je ſuis perdue.

SCÈNE IV.

MILORD, LA JEWKS, PAMÉLA, WILLIAMS.

MILORD, *à la Jewks, au fond du théâtre.*

NE faiſons pas ſemblant de l'avoir entendue.

WILLIAMS, *à part.*

N'étoit-il pas aux environs ?

MILORD.

Serviteur, Mons Williams; permettez que j'en uſe
Avec vous ſans façon; je vous en fais excuſe:
Laiſſez-nous un moment: nous nous retrouverons.
Va-t-en, Madame Jewks. [*A Paméla.*] Vous, reſtez,
je l'exige.

SCÈNE V.

MILORD, PAMÉLA.

MILORD, *à part.*

ELLE ne me hait point; reglons-nous là-deſſus.
[*Haut.*]
Que mon retour ici n'ait rien qui vous afflige:
Au contraire.

PAMÉLA.

Milord ne ſe ſouvient-il plus
Qu'il m'avoit tant promis d'avoir la complaiſance
De ne pas m'honorer ſi-tôt de ſa préſence?

MILORD.

Laiſſons-là le paſſé. tout me ſera garant
Que j'apporte à Lincoln un cœur bien différent.
Mais le cruel effroi dont vous êtes atteinte,
Ne ceſſera-t-il point de me déſeſpérer?
Il m'eſt fort déplaiſant de ne vous inſpirer
Que les ſentimens de la crainte.
Ne vous verrai-je pas cet air doux & flatteur,
Cette ſérénité qui vous eſt naturelle,
Ce regard ingénu, ce ſourire enchanteur,
Cette grâce toujours nouvelle,
Ce charme qui vous donne un attrait ſi touchant,
Mais qu'altere ſans ceſſe une frayeur mortelle?
Reprenez, avec moi, ce qui vous rend ſi belle.

PAMÉLA, *à part.*

Ah ! qu'il eſt dangereux, quand il n'eſt pas méchant !

MILORD.

Revoyons-nous tous deux ſous de meilleurs auſpices.

PAMÉLA.

Milord, qui vous amene ici ?

MILORD.

Le repentir.

PAMÉLA.

Qui pourra me le garantir ?

MILORD.

Les effets. Oublions toutes nos injuſtices.

PAMÉLA.

En auriez-vous à m'imputer ?

MILORD.

Je viens pour réparer, & non pour diſcuter
Les torts que nous pourrions avoir l'un avec l'autre;
Peut-être un jour viendra que vous en rougirez ;
Mais enfin il faudroit y mettre un peu du vôtre.

PAMÉLA.

Qu'appellez-vous du mien ?

MILORD.

[*A part.*] Vous y réfléchirez.
Je crois pouvoir riſquer cette galanterie ;
Puiſſe-t-elle répondre à mon intention !

[*Il préſente un papier à Paméla*]

Tenez, Paméla, je vous prie
De lire ce papier avec attention.

PAMÉLA.

Qu'eſt-ce que cet écrit m'annonce ?

MILORD.

Vous le verrez. Allez, vous me rendrez réponſe.
Mais ſur-tout qu'elle ſoit conforme à mes deſirs.
J'ai quelque ordre à donner.

PAMÉLA, *regardant le papier.*

Qu'il me cauſe d'allarmes!

MILORD.

Allez. Quand je m'éloigne un inſtant de vos charmes,
Je me prive à regret du plus grand des plaiſirs.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

MILORD, PAMÉLA.

PAMÉLA, *en lui rendant un papier.*

MILORD, voici votre mémoire.

MILORD.

Vous l'aurez lu, j'ôſe le croire?

PAMÉLA.

Oui : vous êtes trop généreux.

MILORD.

Quelle eſt cette réponſe? A quoi dois-je m'attendre?
Daignez donc m'expliquer comment il faut l'entendre.
Eſt-ce un refus ou non? Il ſeroit rigoureux...

PAMÉLA.

Mais du moins il eſt légitime.
Ne m'honorerez-vous jamais de votre eſtime?

MILORD.

Je veux vous rendre heureuſe.

PAMÉLA.

Il n'eſt de vrai bonheur
Que celui qui convient à notre caractere.
Celui que vous m'offrez avec tant de myſtere,
N'eſt pas conforme à mon humeur.

MILORD.

Pourquoi donc?

PAMÉLA.

L'avenir n'a rien qui m'importune.

MILORD.

Et pour vous rassurer quels sont donc vos garans?

PAMÉLA.

J'ai l'exemple de mes parens.
Quel que soit leur peu de fortune,
Ils ne sont point à plaindre; &, du moins à mon goût,
Leur probité les a dédommagés de tout.
Elle est telle en effet que chacun la réclame,
Qu'elle passe en proverbe, & qu'il est établi,
Lorsqu'on en veut citer un modèle accompli,
De dire, vertueux comme Andrews & sa femme.
Ma seule ambition est de les imiter.
Qui m'en empêcheroit? Tout m'y semble inviter.
Mon éducation, les leçons de sagesse
Qu'après eux, ma bonne maitresse,
Miladi votre mere, a mises dans mon sein.
« Ma chere Paméla, sois sage, disoit-elle :
» Tu connois tes devoirs, demeures-y fidelle :
» Je t'ai fait instruire à dessein.
» J'ai vu, dans plus d'une occurrence,
» Qu'une fille se perd par sa propre ignorance ».
Tels étoient ses discours. Ah! Milord, entre nous,
S'il m'est permis de vous le dire,
Elle me fournissoit des armes contre vous.

MILORD.

Quel reproche est-ce là? Quel sujet me l'attire?

PAMÉLA.

Vos bienfaits.

MILORD.

Comment donc? Ma mere avoit promis
D'assurer votre sort au gré de sa tendresse;
Elle n'en a rien fait : il peut m'être permis,
Je crois, d'acquitter sa promesse.

PAMÉLA.

[*A part.*] [*Haut.*]

Quel détour !... Miladi des bienfaits les plus grands
N'auroit point accablé ni moi, ni mes parens.

MILORD.

La délicateſſe eſt extrême.

PAMÉLA.

Vous me tendez un piége où je ne puis tomber.

MILORD.

Qui veut vous faire ſuccomber?
Ne peut-on, ſans eſpoir, rendre heureux ce qu'on aime?
Eh! ne vous dis-je pas que je n'y prétends rien
Au-delà du plaiſir de vous faire du bien?

PAMÉLA.

Si votre âme, pour moi, n'étoit plus enflammée,
Ou plutôt, ſi jamais vous ne m'aviez aimée;
Alors, ſans bleſſer mon devoir,
Milord, j'aurois pu recevoir
Un léger & foible ſalaire.
Il eût trop bien payé mes ſervices paſſés.
Mais on n'ignore pas combien j'ai ſu vous plaire:
Quand on l'ignoreroit, je le ſais; c'eſt aſſez...
Vous voulez me lier par la reconnoiſſance.

MILORD.

Mais la vôtre n'ira que juſqu'où vous voudrez.
Je n'y vois rien qui puiſſe allarmer l'innocence.
Réfléchiſſez-y mieux, & vous vous réſoudrez.

PAMÉLA.

Pouvez-vous là-deſſus inſiſter davantage?
Quel effet produiroit mon changement d'état?
Que diroit-on de voir vivre avec tant d'éclat
Une fille qui n'eut aucun bien en partage?
On penſeroit qu'après avoir bien combattu,
Sa gloire eſt arrivée à ſon heure fatale.
Ce ſeroit allier l'honneur & le ſcandale.
Quand nous aſſocions avec notre vertu

La moindre apparence du vice,
Nous ne méritons pas qu'on nous rende justice.
Nous avons notre honneur & nous à respecter.

MILORD.

Vous me paroissez bien instruite;
Je n'ai rien à vous objecter,
Si ce n'est qu'en l'état où vous êtes réduite,
Tant de vertu n'est pas facile à conserver.
Si je vous fais quelque largesse,
Loin de nuire à votre sagesse,
Des dangers les plus grands je cherche à la sauver.
Par-tout où vous irez, vous serez poursuivie.
Puissiez-vous détourner du cours de votre vie
Les effets de l'adversité!
C'est une terrible ennemie.
La vertu la plus pure & la plus affermie
Triomphe rarement de la nécessité.
Elle dispute un tems; mais enfin elle cède...
Vous ne voulez donc point, Paméla, qu'on vous aide?

PAMÉLA.

Eh! laissez-moi partir.

MILORD.

Qu'allez-vous devenir?

PAMÉLA.

Je vivrai doucement chez mon pere & ma mere.

MILORD.

Eh! de quoi? Vous allez surcharger leur misere.
A ce fardeau de plus pourront-ils subvenir?

PAMÉLA.

Mais je les aiderai.

MILORD.

Mais leur genre de vie,
Paméla, vous est inconnu.
Vous ne soutiendrez point un travail continu.
Vous croyez tout possible, au gré de votre envie.

Malgré

Malgré tous vos efforts, & vos parens, & vous,
Après avoir langui, vous ſuccomberez tous.
Vous mourrez l'un par l'autre, & vous en ſerez cauſe;
Au-lieu qu'en acceptant ce que je vous propoſe,
Vous ſerez le ſoutien, l'appui de leurs vieux jours.
Conſultez la nature, & non pas des chimeres.
Eh, quoi! vous aimez mieux avoir, dans leurs miſeres,
Des pleurs à leur donner que d'utiles ſecours
Qui ſeroient en votre puiſſance.

PAMÉLA.

Ils ſemblent me parler d'un ton bien différent;
Et je crois que le Ciel lui-même eſt leur garant.
Reviens, me diſent-ils, aux lieux de ta naiſſance,
Que rien ne retarde tes pas.
Viens reprendre avec nous ta premiere carriere.
Va, celui qui prend ſoin de la nature entiere
Ne nous abandonnera pas.
Lui ſeul ne vend point ſes largeſſes;
Il n'en coûte rien au devoir.
Reviens, ta pureté fait toutes nos richeſſes,
C'eſt le plus grand tréſor que nous puiſſions avoir.
A cet ordre d'en-haut ſouffrez que j'obéiſſe.

MILORD.

C'eſt trop mépriſer mes bienfaits.
Vous méritez qu'on vous haïſſe;
Vos indiſcrets deſirs vont être ſatisfaits.
N'en parlons plus; je cède à votre deſtinée,
Je vous y livre déſormais:
Allez reprendre pour jamais
La baſſeſſe où vous êtes née.
Oh! quelqu'un; holà, Jewks.

SCÈNE II.

LA JEWKS, MILORD, PAMÉLA.

LA JEWKS.

QUE vous plaît-il?

MILORD, *à Paméla.*

Sortez.

SCÈNE III.

MILORD, LA JEWKS.

MILORD.

TOI, fais dire à ma sœur de venir tout-à-l'heure
M'ôter ce tourment-là. Si Paméla demeure,
J'ignore où mes excès pourroient être portés :
Il vaut bien mieux qu'elle me quitte.

LA JEWKS.

Eh !... Miladi Davers vient d'envoyer savoir,
S'il lui seroit permis aujourd'hui de vous voir.

MILORD.

Qu'on dépêche vers elle, & qu'on parte au plus vîte
Pour la faire hâter. Je ne saurois trop tôt
Remettre entre ses mains ce funeste dépôt.
Elle en disposera : je l'en rends la maitresse.
Dis-lui que ma raison a repris le dessus,
Et qu'enfin Paméla n'est plus
Le ridicule objet de ma folle tendresse.

[*La Jewks sort.*]

SCÈNE IV.

MILORD, *seul.*

PLUS j'y veux pénétrer, moins je puis concevoir
Que ce soit la sagesse & l'amour du devoir
Qui m'attire la honte & l'affront que j'essuie.
On ne refuse point le bonheur de sa vie.
Un obstacle plus fort s'oppose à mes desirs.
La vertu toute seule a-t-elle assez de force
Pour empêcher un cœur de se prendre à l'amorce
De la fortune & des plaisirs ?
Non : ce n'est qu'à l'Amour à qui je dois m'en prendre.
Lui seul, contre lui-même, a droit de se défendre.
Voyons ; n'ai-je point quelqu'un là ?

SCÈNE V.

MILORD, UN VALET.

LE VALET.

QUE souhaite Milord ?

MILORD.

Williams & Paméla.

LE VALET.

Ils sont dans ce bosquet.

MILORD.

Qu'ils viennent au plus vîte.

SCÈNE VI.

MILORD, *seul.*

ILS ne se quittent plus ; il faut tout éclaircir.
Du moins, pour me venger, donnons-nous le plaisir
De démasquer une hypocrite,
Et de punir en même tems
L'ingrat... Ce sont eux que j'entends.
Justement, les voici. Tâchons de nous remettre,
Pour en tirer l'aveu que j'ôse m'en promettre.

SCÈNE VII.

PAMÉLA, WILLIAMS, MILORD.

MILORD.

J'AI deux mots à vous dire, approchez-vous tous deux.
Prêtez-moi, l'un & l'autre, un moment de silence,
Et sur-tout banniſſez ce trouble qui m'offense.
Mons Williams, je sais tout ; mais je suis généreux.

WILLIAMS.

Quoi, Milord ?

MILORD.

Vous avez divulgué ma foibleſſe ;
Et chez presque tous mes amis,
Pour la mieux colorer, vous n'avez rien obmis ;
Mais votre procédé n'a plus rien qui me bleſſe.
Pour vous justifier, s'il en étoit besoin,
La raison m'a prêté sa clarté salutaire :
étoit du devoir de votre ministere

D'avoir pour Paméla tant de zèle & de ſoin.
Achevez, ſoyez-en le conducteur fidèle.
Je la remets entre vos mains;
Vous pouvez la mener chez elle,
Je vais vous ouvrir les chemins.

PAMÉLA.

Ah! comptez à préſent ſur ma reconnoiſſance,
Et qu'elle eſt au-deſſus de toute expreſſion.

MILORD.

Je le crois. [*A part.*] Achevons s'il eſt en ma puiſſance.
[*A Williams.*]
Vous, n'acceptez-vous pas cette commiſſion?

WILLIAMS.

De tout mon cœur.

MILORD.

Fort bien; j'en ai l'âme ravie.

WILLIAMS.

C'eſt l'emploi le plus doux & le plus précieux
Dont vous puiſſiez jamais m'honorer de la vie.

MILORD.

Je crois que ce dépôt ne ſauroit être mieux.
D'ailleurs pour vous montrer que mon cœur vous pardonne,
Je vous avois promis un poſte, il eſt vacant;
D'abord je vous l'accorde: & de plus, je vous donne
Un petit Fief que j'ai dans le Comté de Kent,
Qui vaut, de revenu, près de deux-cents guinées.

PAMÉLA.

Milord, puiſſe le Ciel, pour prix de vos bienfaits,
Répandre ſes faveurs ſur toutes vos années!

MILORD, *à Paméla.*

Vous êtes donc ſenſible au bien que je lui fais?

PAMÉLA.

Si je le ſuis ! j'ai craint que notre intelligence
N'attirât, tôt ou tard, ſur lui votre vengeance :
Tel étoit mon effroi.

MILORD.

Je le trouve offenſant ;
Mais j'en veux effacer juſques aux moindres traces.

WILLIAMS.

A l'exemple du Ciel, vous accordez des grâces
Dont on ne ſauroit être aſſez reconnoiſſant.

MILORD.

Ce n'eſt pas tout encore : il me vient une idée ;
Suppoſé que l'hymen ne vous inſpire pas
Une averſion décidée,
Que pour vous au contraire il ait quelques appas ;
Voilà de quoi former l'union la plus belle.

WILLIAMS.

Ah ! Milord, croyez-vous que je ſois digne d'elle ?

MILORD.

Pourquoi non ? En faveur de cet heureux lien,
Je ne m'en tiendrai point à ces foibles largeſſes ;
Mais mon deſſein n'eſt pas de vous gêner en rien.

WILLIAMS.

Je ne ſuis pas tenté par l'appas des richeſſes.

MILORD.

Je ne crois pas qu'on puiſſe avoir plus de vertu.
Il n'eſt point de Beauté que Paméla n'efface ;
Et, ſi j'étois à votre place,
Mon choix ne ſeroit pas un moment combattu.

WILLIAMS.

Je dois vous avouer...

MILORD.

Parlez en aſſurance.

WILLIAMS.

Qu'il me ſeroit bien doux, ſi vous le permettiez,
De pouvoir dépoſer vos bienfaits à ſes pieds!
Si ce n'eſt point trop haut porter mon eſpérance.
Puiſque je lui dois tout, elle y doit avoir part.

MILORD.

N'eſt-ce point un effet de votre complaiſance?
Vous vous ſacrifiez peut-être à quelque égard.
Je n'en veux point. La ſuite en ſeroit trop fâcheuſe.
Conſultez votre cœur, ne cédez qu'à l'amour;
Car je prétends qu'on l'aime, & qu'elle ſoit heureuſe.
Aimez-vous Paméla? Répondez ſans détour.
L'aimez-vous?

WILLIAMS.

Oui, Milord; il eſt vrai, je l'adore.

[*Ici Paméla fait un mouvement de ſurpriſe.*]

MILORD.

Mais c'eſt peut-être un feu qui ne fait que d'éclorre,
Et qui pourroit s'éteindre.

WILLIAMS.

Ah! ne le croyez pas.
Elle a de quoi fixer le cœur le moins fidèle.

MILORD.

Je le ſais. Depuis quand ſoupirez-vous pour elle?

WILLIAMS.

Dès l'inſtant fortuné que j'ai vu tant d'appas.

MILORD, *avec emportement, en jetant les yeux ſur Paméla.*

Enfin, de ſes dédains la preuve m'eſt connue.

[*En s'adreſſant à tous deux.*]

Malheureux! c'eſt ainſi que vous me trahiſſiez;
Et que, ſans nulle retenue,
Vos deux perfides cœurs ſe ſont aſſociés!

WILLIAMS.

Vous tendiez donc un piége à mon âme ingénue ?

MILORD.

Ne t'ai-je admis chez moi, ne t'ai-je ouvert mon sein
Que pour être mon assassin ?

WILLIAMS.

Ah ! qui peut m'attirer un titre si funeste ?

MILORD.

Ton zèle intéressé, ta fausse probité,
Dont j'ai la preuve manifeste.

WILLIAMS.

J'en appelle à votre équité.

MILORD.

Ne la réclame pas. Ton amour fait ton crime.
Ton cœur ne devoit pas se laisser enflammer.
Traître ! il ne falloit pas aimer,
Et tu m'aurois alors arraché mon estime.

WILLIAMS.

Si votre aveuglement va jusqu'à m'en priver,
C'est le plus grand malheur qui me puisse arriver ;
Mais qu'il faudra pourtant souffrir avec courage,
Sans en rougir. D'ailleurs, je lui rends un hommage
Téméraire peut-être, & non pas criminel.
Du moins je n'aurai pas le remords éternel
D'en avoir voulu faire une triste victime.
On ne doit respecter que l'amour légitime.
Le vôtre ne l'est pas. Rien n'a dû m'arrêter.
J'en perdrai ma fortune, au moins dois-je le croire ;
Mais vous y perdez votre gloire :
Qui de nous deux aura le plus à regretter ?
Adieu,

[*Il sort.*

SCÈNE VIII.

MILORD, PAMÉLA.

MILORD.

J'AVOIS compté que le tems & l'abſence
Romproient mes fers ; c'étoit mon eſpoir le plus doux ;
Mais je n'eſpérois pas devoir ma délivrance
Au mépris que j'aurois pour vous.

PAMÉLA.

J'en mourrois, s'il avoit une cauſe réelle.

MILORD.

Eh ! tous vos cœurs ſont faits ſur le même modèle.

PAMÉLA, *à part.*

J'ai peine à cacher mon courroux.

[*Vivement.*]

Milord, que me reprochez-vous ?

MILORD.

Moi ? Rien. J'applaudis, au contraire.
Je ne puis que louer un choix ſi délicat !
Par préférence à moi, Williams a ſu vous plaire,
Et vous gardez très-bien l'eſprit de votre état.

PAMÉLA, *à part.*

Mon ſort ſeroit moins déplorable.

[*Haut.*]

Grand Dieu ! quelle injuſtice !

MILORD.

Il eſt vrai, j'aurois tort
D'être jaloux d'un miſérable.
Eſt-ce à moi d'envier ſon ſort ?
Il voit ſes vœux remplis, dès l'inſtant qu'il ſoupire ;
Je lui laiſſe l'honneur de s'en glorifier.

PAMÉLA.

Il m'eſt cruel d'avoir à me juſtifier.
Un intérêt plus cher, puiſqu'il faut vous le dire,
M'a fait avoir recours à cet infortuné.
C'étoit le ſeul appui que le Ciel m'eût donné.
Il n'étoit pas en ma puiſſance
D'échapper autrement aux dangers que je cours.
J'ai cru, ſans bleſſer l'innocence,
De qui pouvoit m'aider emprunter le ſecours.

MILORD.

Vous pouviez ajouter encore,
Que, ſans nulle raiſon, je m'érige en cenſeur,
Et qu'un enlevement n'a rien qui déshonore.

PAMÉLA.

Mais un libérateur n'eſt point un raviſſeur.

MILORD.

Eh! juſtifiez-vous vous-même.

PAMÉLA.

J'eſpere en avoir le bonheur.

MILORD.

Cependant vous alliez, pour ſauver votre honneur,
Vous mettre à la merci d'un homme qui vous aime.
Sauve-t-on ſa vertu dans les bras de l'amour?

PAMÉLA.

J'ignorois qu'il m'aimât.

MILORD.

Quoi! juſques à ce jour,
Il ne vous a rien dit?

PAMÉLA.

Non; la choſe eſt certaine.

MILORD.

Mais vous vous en douriez.

PAMÉLA.

Je ne ſuis pas ſi vaine,
Et j'ai parfaitement ignoré ſon ſecret.

MILORD.

Voilà, de part & d'autre, un prodige assez rare.

PAMÉLA.

N'en accusez que vous, si son feu se déclare.

MILORD.

Est-ce à vous de me faire un reproche indiscret?
Paméla...

PAMÉLA.

Milord...

MILORD.

Je vous somme
De me dire à présent l'exacte vérité.
Que je sois réputé le plus malhonnête-homme,
Si je ne parle pas avec sincérité.
Ecoutez seulement. Si, pour vous rendre heureuse,
Pardonnant à Williams, ma pitié généreuse
Daignoit lui confirmer & même redoubler
Ces biens dont à l'instant j'ai feint de le combler,
(Vous êtes libre enfin, & sans nulle fortune,
Et Williams vous adore;) est-ce qu'en bonne-foi
Vous ne l'épouseriez pas?

PAMÉLA.

Moi!

MILORD.

Oui; répondez sans feinte, & n'en craignez aucune.

PAMÉLA.

Je ne puis profiter de cet arrangement;
Tout attrayant qu'il est, il n'a rien qui me tente.
En un mot, je ne pense à nul engagement.
Quel que soit mon destin, j'en serai trop contente,
Pourvu que mon honneur soit toujours respecté;
Mais dès qu'on en voudra troubler la pureté,
Il n'est point de ressource, il n'est point d'hymenée
Que je n'accepte alors: j'y donnerai les mains.
A Williams, à tout autre, au plus vil des humains,
On me verra plutôt unir ma destinée,

Et mon libérateur deviendra mon époux.

MILORD.

Ainſi, malgré l'amour dont il brûle pour vous,
Vous n'aimez point Williams.

PAMÉLA.

Eh! non, je vous l'aſſûre.

MILORD.

Vous ne l'épouſerez jamais?

PAMÉLA.

Jamais.

MILORD.

Aſſûrément?

PAMÉLA.

Oui, je vous le promets.

MILORD.

Mais jurez-le-moi donc.

PAMÉLA, *très-tendrement.*

Eh! bien, je vous le jure;
Mais n'en concluez rien pour vous.

MILORD.

N'importe; c'eſt aſſez pour me rendre la vie.

[*Il ſe jette aux pieds de Paméla.*]

Et moi, je jure, à vos genoux,
Que mon âme vous eſt pour jamais aſſervie.

[*Il lui baiſe la main.*]

PAMÉLA, *voyant Miladi Davers.*

Ah! Milord, levez-vous.

SCÈNE IX.

MILADI DAVERS, LA JEWKS, MILORD, PAMÉLA.

MILADI, *à la Jewks.*

SONT-CE là leurs adieux ?

MILORD.

Qu'eſt-ce ? Ma ſœur Davers qui paroît en ces lieux !

LA JEWKS, *à part.*

Ceci ne mettra pas la paix dans la famille.

MILADI.

Dès que vous l'ordonnez, je parois à l'inſtant.

MILORD, *embarraſſé.*

Je vous ſuis obligé.

LA JEWKS, *à part.*

Pas tant.

MILADI.

Je viens pour emmener cette petite fille.
Allons, mon carroſſe eſt là-bas.

PAMÉLA, *à Miladi.*

Que ne vous dois-je pas ?

MILORD, *à part.*

Quel contre-tems funeſte !

MILADI, *à Paméla.*

Allez vous apprêter.

MILORD.

Non, ma ſœur, elle reſte.

MILADI.

Comment !

MILORD.

Elle ne s'en va pas.

MILADI.

Et par quelle raiſon?

MILORD.

Je veux qu'elle demeure.

MILADI.

Eh! mais, mon frere, encore expliquez-nous un peu... Vous m'avez mandée.

MILORD.

Oui; mais j'ai fait tout-à-l'heure
Une réflexion. Vous avez un neveu
Qui demeure avec vous.

MILADI.

Quelle crainte eſt la vôtre?

MILORD.

Il eſt jeune.

MILADI.

Sans doute.

MILORD.

Et j'y vois du danger.

MILADI.

Eh, quoi! n'eſt-ce que lui qui vous a fait changer?
Il eſt, je vous aſſûre, auſſi ſage qu'un autre.
Ah! mon frere, voilà de grands ménagemens;
Et pour qui?

MILORD.

Modérez l'excès de votre zèle.
J'ai pris d'autres arrangemens.

MILADI.

Qui ſont apparemment de concert avec elle.

MILORD.

Ménagez-la, ma ſœur; faites-moi ce plaiſir.

MILADI.

Et ne voulez-vous pas auſſi qu'on la révère?

MILORD.

Eſtimez-la du moins.

MILADI.

C'eſt aſſez m'éclaircir ;
Je pourrois m'y tromper, ſi c'étoit la premiere.

[*Ici Milord jette un regard furieux ſur ſa ſœur.*]

MILORD.

Paméla, laiſſez-nous.

[*Paméla ſort.*]

SCÈNE X.

MILORD, MILADI, LA JEWKS.

MILORD.

LE coup aura porté ;
Mais il vous ſouviendra de votre cruauté.

MILADI.

Mon frere, ce tranſport a lieu de me ſurprendre.

MILORD.

Oui, je ſuis furieux.

MILADI.

Pour un mot échappé.

MILORD.

Terminons un diſcours qui pourroit trop s'étendre.
Après le trait mortel dont vous m'avez frappé,
Je ne puis, ni ne veux vous voir ni vous entendre.

[*Il ſort.*]

SCÈNE XI.

MILADI, LA JEWKS.

MILADI.

QUE veut dire ceci?

LA JEWKS.

Je n'y comprends plus rien.
Tous deux étoient brouillés avant votre arrivée.

MILADI.

C'eſt ſans doute une hiſtoire, & tu l'auras rêvée.

LA JEWKS.

J'ai parlé par ſon ordre, & n'ai rien mis du mien.
Mais la chance a tourné; j'en ſuis des plus ſurpriſes:
J'en demande au ſurplus mille & mille pardons...

MILADI.

Tais-toi. Les Valets ne ſont bons
Qu'à faire faire des ſottiſes.
Mais ſon honneur m'engage à ne me point laſſer;
C'eſt un premier moment qu'il faut laiſſer paſſer.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

MILADI, PAMÉLA.

MILADI.

LAISSEZ-MOI, vous devez être assez satisfaite
De l'indigne façon dont mon frere me traite.

PAMÉLA.

Je suis au désespoir.

MILADI.

Vous m'ôtez l'amitié
D'un frere à qui j'avois le bonheur d'être chere.
Vous me faites bannir.

PAMÉLA.

Moi?

MILADI.

Vous, que l'amitié
A fait, dans votre enfance, accueillir par ma mere.
Elle ne comptoit pas qu'un jour
Sa charité seroit si funeste à sa fille,
Et porteroit le trouble au sein de sa famille.
Ingrate! est-ce donc-là le fruit de son amour
Et de votre reconnoissance?
Mais vous venez m'offrir votre protection?

PAMÉLA.

Miladi, je n'ai pas cette présomption,
Et vous accablez l'innocence.

MILADI.

L'innocence! Eh! laissons les discours superflus.
Qu'avez-vous à répondre? On vous aime, on me chasse.

Depuis que ma mere n'eſt plus,
Chez qui demeurez-vous? Eſt-ce ici votre place?
On commence par plaire, on finit par aimer.
Quand on ne ſait pas fuir, on ne triomphe guère.
Mais craignez un revers. Cet amour de mon frere,
Qui, ſans doute, à préſent, a de quoi vous charmer,
N'eſt qu'un feu qui s'allume & s'éteint dans le crime,
Et vous n'en ſerez pas la premiere victime.

PAMÉLA.

Vos ſentimens pour moi ſeront bien différens,
Quand vous ſaurez quelle eſt ma triſte deſtinée.
En feignant de vouloir me rendre à mes parens,
C'eſt ici que l'on m'a menée;
On m'y tient malgré moi, j'y ſuis empriſonnée.
Après ma liberté j'avois beau ſoupirer:
Mais avec une infortunée,
Aucun haſard heureux n'a daigné conſpirer.
Que peut faire de plus une triſte captive,
Dont l'innocence en pleurs & la vertu plaintive
Ont rencontré par-tout des cœurs indifférens?
Elles n'ont plus le droit d'intéreſſer perſonne;
Et je reſte au milieu des dangers les plus grands;
Miladi, je n'en ai que de trop ſûrs garants.

MILADI.

Paméla, s'il eſt vrai, votre rapport m'étonne.

PAMÉLA.

Sous le ſceau du ſecret & de la vérité,
Souffrez que mon cœur s'ouvre, ou plutôt ſe déchire:
Je ſens mille fois plus que je ne puis vous dire,
Quelle eſt de mon état l'affreuſe extrémité.
Par bonté, par pitié, terminez ma ſouffrance.
Ne pourrai-je obtenir de vous ma délivrance?
Je me mets en vos mains, retirez-moi chez vous.

MILADI.

Si j'exauçois votre priere,
Je vous verrois bientôt faire un pas en arriere.

PAMÉLA.

Vous me verriez vôler... J'embraſſe vos genoux.

MILADI.

Quoi ! vous pourriez ainſi quitter votre conquête ?

PAMÉLA.

Partons ſans différer ; me voilà toute prête.
Si vous ſaviez combien j'ai de raiſons de fuir ! . . .
Il peut m'être permis de me craindre moi-même.

MILADI.

J'entends.

PAMÉLA.

Tirez-moi donc de ce péril extrême.

MILADI.

L'art que vous employez ne ſert qu'à vous trahir.

PAMÉLA.

Moi, Miladi ! Je vous proteſte...

MILADI.

Oui, c'eſt, ſous un dehors vertueux & modeſte ;
Un triomphe éclatant que vous voulez chercher.
Bien loin d'échapper à mon frere,
Juſques entre mes bras, ſans pouvoir l'empêcher,
Son amour furieux viendroit vous arracher,
Vous ne l'ignorez pas ; & vous ne riſquez guère,
En me propoſant ce moyen.

PAMÉLA.

Miladi, vous mettez le comble à ma miſere,
En ne me croyant pas ſincere.

MILADI.

On nous obſerve. Adieu. Sur-tout gardez-vous bien
De vouloir devenir la femme de mon frere.
Cet hymen ne ſeroit qu'une pure chimere.
Craignez un mariage ou faux ou clandeſtin.
Si vous le méritez un peu mieux par la ſuite,
En cas que vous puiſſiez enfin prendre la fuite,
On aura ſoin de vous & de votre deſtin.

[*Elle ſort.*]

SCÈNE II.

PAMÉLA, *seule.*

ELLE me quitte, & la barbare
Me plonge, en s'en allant, un poignard dans le sein.
Hélas ! ma perte se prépare ;
Milord n'a point d'autre dessein.
J'ai vu, dans ses regards, un espoir qui m'effraye.
Mais moi, sans y penser, n'ai-je point irrité
Ses feux & sa témérité ?
Que ne puis-je le fuir !.. Il faut que je l'essaye.
Mais on me cherche : allons rêver, hors de leurs yeux,
Aux moyens de quitter ces redoutables lieux.
[*Elle sort.*]

SCÈNE III.

MILORD, LA JEWKS.

MILORD.

Où donc est Paméla, qu'est-elle devenue ?

LA JEWKS.

La voilà qui nous fuit.

MILORD.

J'ai vu cette inconnue
Que tu veux mettre auprès de Paméla.
Notre projet réussira.
Elle m'a plu dès la premiere vue.
Ton idée est fort bonne, & je vais l'employer.
Adieu, dans un moment je la vais envoyer.
[*Il sort.*]

SCÈNE IV.

PAMÉLA, LA JEWKS.

LA JEWKS.

LA voilà, bon !

PAMÉLA, *se promenant & rêvant.*

Où fuir ? Que je ſuis malheureuſe !

LA JEWKS.

Regardez donc les gens qui vous veulent du bien.

PAMÉLA.

A moi, Vous ! Non, je n'en crois rien.

LA JEWKS.

Qu'eſt-ce donc, Paméla ? Vous voilà bien rêveuſe !
Quelle mélancolie ! il faut vous en tirer.
Que diantre ! vous noyez vos beautés dans vos larmes.
Savez-vous que la joie augmente encor les charmes ?
Allons...

PAMÉLA.

Vous n'êtes pas propre à m'en inſpirer.

LA JEWKS.

Si vous ſaviez ce qui ſe paſſe...
Loin d'attirer votre courroux,
Quand vous aurez appris ce que je fais pour vous,
Paméla, vous me rendrez grâce.
Puiſque mon amitié, que mes ſoins bienfaiſans,
Et que l'autorité que Milord m'a donnée
Vous déplaiſent depuis long-tems,
Pour changer votre deſtinée,
Je dépoſe un fardeau qui nous pèſe à tous deux.
On met auprès de vous une femme eſtimable.
Avec une compagne aimable,
Vous jouirez d'un ſort heureux.

PAMÉLA, *à part.*

La félicité n'eſt pas grande.

LA JEWKS.

Eſſayez-en du moins ; Milord vous le demande.
Si le choix qu'on a fait répond mal à vos vœux...

[*Ici elle apperçoit Madame Andrews ; elle va à elle, & lui dit à demi-voix :*]

Suivez de point en point...

Mad. ANDREWS, *au fond du Théâtre.*

Je ſais ce qu'il faut dire ;
Laiſſez-moi ſeulement lui parler ſans témoins.

LA JEWKS, *à Paméla.*

Je vous laiſſe avec elle. Adieu, je me retire.

[*Elle ſort.*]

SCÈNE V.

Mad. ANDREWS, PAMÉLA.

Mad. ANDREWS, *à part, & encore au fond du Théâtre.*

PUISSE le juſte Ciel favoriſer mes ſoins !

PAMÉLA, *au bord du Théâtre, à part.*

Quel eſt ce nouveau perſonnage,
Que l'on va mettre auprès de moi,
Dont il faudra ſubir la loi ?
Ce n'eſt que changer d'eſclavage.

Mad. ANDREWS, *en s'avançant doucement.*

Je tremble en la voyant, & crains d'en trop ſavoir.

PAMÉLA, *à part.*

D'où vient ce changement ? Je ne puis concevoir...

Mad. ANDREWS, *à demi-voix, & encore un peu éloignée.*

Vous détournez les yeux, vous craignez ma préſence.

PAMÉLA, *ſans la regarder.*

Laiſſez-moi ſeule ici.

Mad. ANDREWS.

Quoi! vous me renvoyez!

PAMÉLA, *ſans la regarder.*

Vos pareilles jamais n'auront ma confiance.

Mad. ANDREWS.

Je ſuis toute autre auſſi que vous ne me croyez.
Ce refus n'a rien qui m'arrête.
Regardez-moi du moins.

PAMÉLA, *ſans la regarder.*

Ah! vous m'embarraſſez.

Mad. ANDREWS.

Puiſque je vous vois, c'eſt aſſez.
Écoutez : vous ſortez d'une famille honnête ;
De parens, il eſt vrai, peu riches, mais contens;
Ils perdirent leur bien par le malheur des tems;
Mais les mêmes vertus ſont toujours leur partage.

PAMÉLA, *à part, mais haut.*

Elle vient de la part de Milord... Eh! comment!
Ses diſcours n'ont rien qui m'outrage.
Je ne puis revenir de mon étonnement.

Mad. ANDREWS, *continuant toujours à parler d'une voix foible & tremblante ; mais de façon cependant que, s'animant, elle reprend peu-à-peu ſa voix naturelle.*

Je vais vous étonner peut-être davantage...
L'amour le plus ardent & le plus dangereux
Vous pourſuit, Paméla, depuis plus d'une année.

PAMÉLA.

Eh, quoi!...

Mad. ANDREWS.

Vous rempliſſez d'une flamme effrénée
Un cœur impatient de n'être pas heureux.
Tout terrible qu'il eſt, vous lui trouvez des charmes.

PAMÉLA.

Quel changement ſubit s'eſt fait dans votre voix !
Pourquoi répandez-vous des larmes ?
Seroit-ce?.. Ah ! ciel ? ma mere, eſt-ce vous que je vois ?

Mad. ANDREWS.

Oui, ma fille, c'eſt moi ; c'eſt une mere tendre.
Par un écrit exprès, Williams m'a fait entendre
La néceſſité de t'aider.
Ils ont cherché, dans leur délire,
Quelqu'un qui pût les ſeconder
Dans l'art affreux de te ſéduire.
Inconnue à tous deux, j'ôſe me préſenter.
On m'a tout fait promettre, on vient de m'accepter.

PAMÉLA.

Quel bonheur de vous voir ! Mais le cruel qui m'aime,
Milord me fait garder avec un ſoin extrême :
Comment le fuir ? A qui pourrai-je avoir recours ?

Mad. ANDREWS.

Tu te trompes, ma fille ; & c'eſt contre toi-même
Que je viens t'offrir mon ſecours.

PAMÉLA.

Contre moi, dites-vous ?

Mad. ANDREWS.

Contre toi. Le tems preſſe :
Tes lettres m'ont appris ta derniere foibleſſe.
La derniere ſur-tout m'a fait trembler d'effroi.
C'eſt ce qui m'amene vers toi.
Je n'y reconnois plus cet air ſimple & facile,
Ni cet épanchement d'un cœur ferme & tranquile.
De mille mouvemens ton eſprit agité
N'a plus, comme autrefois, cette noble fierté

Que

Que nous inſpire la ſageſſe.
Prête à te déclarer, tu t'arrêtes ſans ceſſe;
Je n'y trouve que crainte & que timidité.
Dans cette triſte circonſtance,
Des feux de ton Amant j'ai craint toute l'horreur;
On ne peut pas aimer avec plus de licence;
Et j'ai peur que la ruſe & l'amour en fureur
Ne raviſſent ton innocence.

PAMÉLA.

Votre prédiction ne peut pas s'accomplir.
Quoi! juſqu'où vous penſez, je pourrois m'avilir!

Mad. ANDREWS.

L'exemple...

PAMÉLA.

Eh! que peut faire un exemple coupable?

Mad. ANDREWS.

On ne ſait pas toujours de quoi l'on eſt capable;
La miſere fait tout.

PAMÉLA.

La miſere ne fait
Que démaſquer enfin le fond d'un caractere,
Qui n'a de la vertu que l'apparence auſtere,
Et qui ſe montre au jour tel qu'il eſt en effet.
Pour moi, je me connois; & vous pouvez m'en croire.
Je ſais mieux placer mon bonheur;
Et je mourrai plutôt que de livrer ma gloire,
Pour vivre de mon déshonneur.

Mad. ANDREWS.

Viens, ma fille, embraſſe ta mere;
Viens, reçois mes tranſports & mes contentemens.
Je reconnois enfin ces nobles ſentimens
Qu'autrefois t'inſpira ton pere.
Mais ton perſécuteur a pour toi des appas.
S'il n'uſe contre toi des plus grands attentats,
Il emploîra la ruſe au défaut de la force.
Je ſais déja qu'il veut te prendre à cette amorce.

Quand je me ſuis fait voir ſous ce déguiſement,
Le Milord s'eſt ouvert dans le même moment.
Va la voir, m'a-t-il dit; peins-lui ſa deſtinée;
Dis-lui bien qu'elle doit m'appartenir un jour;
Va juſqu'à la flatter du plus grand hymenée.
Elle m'aime en ſecret; affermis ſon amour.

PAMÉLA.

Eh! comment fait-il ſi je l'aime?

Mad. ANDREWS.

Souvent, ſans y penſer, on ſe trahit ſoi-même.
Quant à ſon hymenée, il n'y faut pas penſer;
Trop de diſtance y met un obſtacle invincible.
Je crois pouvoir me diſpenſer
De te déſabuſer d'un bonheur impoſſible.
Milord eſt, tu le ſais, trop fier, trop dédaigneux,
Trop plein de ſa grandeur, pour vouloir en deſcendre.
Tu ne peux être à lui que ſous un titre affreux.
A ta vertu peut-être il feindra de ſe rendre,
Afin de triompher plus aiſément de toi;
Car tout ſemble permis aux Grands; peu leur importe,
Quand ce n'eſt qu'aux dépens des gens de notre ſorte.
Peut-être en viendra-t-il juſqu'à t'offrir ſa foi.
Prends-y garde; il n'eſt point de préſent plus ſiniſtre;
On pourroit ſuppoſer des témoins, un Miniſtre.

PAMÉLA.

Ne me laiſſez donc pas davantage avec lui.
Je poſſede une clef; ce n'eſt que d'aujourd'hui.

Mad. ANDREWS.

Si tu peux t'arracher de ſes bras, prends la fuite.
Tu ſeras ſous notre conduite.
Viens, réuniſſons-nous. Ton pere, qui t'attend,
Ne reſpire qu'après ce bienheureux inſtant.

PAMÉLA.

Eh! bien, cette nuit même eſt le tems qu'il faut prendre.
Au bout de la prairie ayez ſoin de vous rendre...
Mais il nous pourſuivra.

Mad. ANDREWS.

Tu ſeras dans mon ſein.
Quelle que ſoit alors l'ardeur qui le tranſporte,
Je défendrai mon bien contre cet aſſaſſin.
C'eſt mon ſang, c'eſt ma vie. Une mere eſt bien forte,
Quand on lui veut ravir le fruit de ſon amour.
Il faut auparavant qu'ils m'arrachent le jour.

PAMÉLA.

Quel tranſport! Ma tendreſſe égalera la vôtre,
Et c'eſt vous que je vais aimer uniquement.
Oui, le lien du ſang l'emporte ſur tout autre.
On vient; c'eſt lui-même.

SCÈNE VI.

MILORD, PAMÉLA, Mad. ANDREWS.

MILORD.

COMMENT!
L'aimable Paméla me paroît bien contente.

PAMÉLA.

Son procédé, pour moi, ſurpaſſe mon attente.
Oui, je le ſuis aſſurément.

MILORD.

Non, non, rien n'eſt égal à mon expérience.

PAMÉLA.

Elle aura déſormais toute ma confiance.

Mad. ANDREWS.

Permettez-moi deux jours d'abſence
Pour mes arrangemens.

MILORD.

Oui, c'eſt fort bien penſer;
Mais commençons d'abord par la récompenſer.

Mad. ANDREWS.

Il n'en eſt pas beſoin; elle m'a ſatisfaite.

[*Bas à Paméla, en faiſant un pas pour s'en aller.*]

Songe bien que je t'attendrai.

PAMÉLA, *bas, à ſa mere.*

Je vais ſonger à ma retraite.

[*Haut.*]

Adieu. J'eſpere encor que je vous reverrai.

SCÈNE VII.

MILORD, PAMÉLA.

MILORD, *arrêtant Paméla qui veut ſortir.*

VOUS me voulez quitter?

PAMÉLA.

Daignez me le permettre.
Trop de trouble, à préſent, regne dans mon eſprit.
Souffrez, pour un moment, que j'aille me remettre,
Et rêver, loin de vous, à tout ce qu'on m'a dit.

MILORD.

Allez donc; mais du moins revenez au plus vîte.

[*Elle ſort.*]

[*Seul.*]

Ah! que je ſuis charmé du trouble qui l'agite!
Cette femme a bien opéré.
Profitons-en; jamais je n'ai tant eſpéré.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

PAMÉLA, *seule.*

GRAND Dieu! qu'ôfent-ils entreprendre!
J'ai ſurpris leur ſecret. Hélas! je viens d'entendre
Le projet criminel qu'on trame contre moi.
On attend que la nuit répande ici ſes ombres.
Bientôt, à la faveur des voiles les plus ſombres,
L'artifice & la force... Ah! je tremble d'effroi.
Oui, fuyons. Cette clef rend ma fuite poſſible.
[*Elle va pour ouvrir une porte.*]
Quelle horreur! On a mis un obſtacle invincible...
Williams ne m'a prêté qu'un ſecours ſuperflu:
Contre moi ſeule ici le crime a tout prévu.
Quel complot! quel forfait! Ah! ma frayeur redouble.
La terreur me ſaiſit, & ma raiſon ſe trouble.
Je ne vois plus qu'objets terribles & confus;
Je ne ſais où je ſuis; je ne me connois plus...
[*Elle ſort.*]

SCÈNE II.

MILORD, LA JEWKS.

MILORD, *à la Jewks, en entrant.*

NON, elle n'aura point de violence à craindre,
Et ce n'eſt qu'à m'aimer que je veux la contraindre.
Le deſſein en eſt pris. A quoi tendent mes vœux?
Laiſſons plutôt en paix un cœur ſi vertueux.

Si je me l'attachois par un nœud légitime...
Des préjugés reçus l'emporteront toujours !
Dois-je en être à la fois l'eſclave & la victime?
Pourquoi leur immoler le bonheur de mes jours?
Mais je ne la vois point. Ah ! ſoulagez ma peine :
Qu'on cherche dans le parc ; allez, qu'on me l'amène.
[*La Jewks ſort.*]

SCÈNE III.

MILORD, *ſeul.*

JE ſais qu'en la voyant j'augmente mon tourment ;
Mais je ne ſaurois plus m'en paſſer un moment,
Et ſa vue eſt auſſi néceſſaire à ma vie
Que l'air que je reſpire. Ah ! quels combats j'eſſuie !
Déplorables grandeurs qui me donnez des fers,
Diſtance à jamais trop cruelle,
Eh ! que me rendrez-vous pour les biens que je perds?
Non, vous cherchez en vain à me ſéparer d'elle...

SCÈNE IV.

LA JEWKS, MILORD.

LA JEWKS.

AH ! Milord... Paméla... Vous avez tout perdu.

MILORD.

Que me dis-tu ?

LA JEWKS.

J'ai vu ; j'en ſuis toute effrayée...
Paméla ne vit plus.

MILORD.

L'ai-je bien entendu ?

LA JEWKS.

C'en eſt fait.

MILORD.

Je me meurs !

LA JEWKS.

Paméla s'eſt noyée.
Tandis que nous étions enſemble à nous parler ;
Elle a pris ce moment... Où voulez-vous aller ?
Milord, épargnez-vous un aſpect ſi funeſte ;
Eloignez-vous ; fuyez. Je prendrai ſoin du reſte.

[*Elle ſort.*]

SCÈNE V.

MILORD, *ſeul.*

BARBARE que je ſuis ! ſans mon fatal amour,
Tout ce que l'Angleterre eut jamais de plus rare
N'eût pas été réduit à ſe priver du jour !
J'ai porté dans ſon ſein le coup qui nous ſépare.
Ma chere Paméla ! ... Mes cris ſont ſuperflus !
Elle eſt morte ; & j'avois ceſſé d'être coupable !
Du plus affreux malheur la cruelle m'accable,
Quand je ne le méritois plus !
Je veux la voir encore.

[*Il fait quelques pas.*]

SCÈNE VI.

Mad. ANDREWS, MILORD.

Mad. ANDREWS.

EXCUSEZ mon audace,
Je viens pour vous demander grâce,

MILORD.

Laiſſez-moi. Quel tems prenez-vous?

Mad. ANDREWS.

C'eſt la femme d'Andrews. Rendez-nous notre fille.

MILORD.

Vous, la mere!...

Mad. ANDREWS.

Milord, j'embraſſe vos genoux.
Ah! daignez la remettre à ſa triſte famille.

MILORD.

Que me demandez-vous? Otez-vous de mes yeux...
Mais, non... Frappez un miſérable...
Paméla!...Je ſuis furieux!...

Mad. ANDREWS.

Milord, quel état déplorable...

MILORD.

L'infortunée eſt morte, & je ſuis ſon bourreau.

Mad. ANDREWS.

Je meurs!

MILORD.

Je fus votre fléau;
Vous ſerez tous vengés au gré de votre envie.
Paméla m'a laiſſé ſon déſeſpoir affreux.
Je ſens la même horreur qu'elle avoit pour la vie:
La mort va terminer des jours trop malheureux.
[*Il tire ſon épée pour ſe frapper, lorſque Paméla arrive.*]

SCÈNE VII.

PAMÉLA, MILORD, Mad. ANDREWS.

PAMÉLA.

AH! Milord, arrêtez... Ma mere,
Revenez à la vie.

MILORD.

Eſt-ce vous que je vois?

PAMÉLA, *à sa mere.*

Vivez, & retrouvez une fille si chere.

[*A tous deux.*]

Que j'ai pensé causer de malheurs à la fois!

[*Sa mere l'embrasse.*]

Mad. ANDREWS, *à Milord.*

Permettez ce transport à ma vive tendresse.

MILORD, *à Paméla.*

Quel bonheur a sauvé des jours si précieux?
Quel miracle vous rend à mes pleurs?

PAMÉLA.

Ma foiblesse.
Après avoir tenté d'échapper de ces lieux,
Ayant manqué mon entreprise,
Alors le désespoir m'a prise;
Mais sur le bord des eaux, ma terreur, mon effroi,
Le Ciel même, m'ont fait renoncer, malgré moi,
Au parti violent où l'on m'avoit réduite.

MILORD.

Plus je l'entends, plus je frémis.

PAMÉLA.

Alors j'ai, pour couvrir ma fuite,
Jeté, dans le vivier, quelqu'un de mes habits;
Et c'est d'où vient l'erreur qui vous a pu séduire:
Dans la confusion qu'elle devoit produire,
Je comptois pouvoir me sauver.
Mon attente secrette alloit être remplie;
Mais je vous ai tous vus en danger de la vie,
Et je n'ai plus songé qu'à vous la conserver.

MILORD.

Oui, je vous dois la mienne, & je vais la reprendre:
Je l'aime, puisqu'elle est l'ouvrage de vos mains.
Vous vivez; je vous vois; c'est assez pour me rendre
Le plus fortuné des humains.

Mad. ANDREWS.

Ainſi de vos bontés nous pouvons tout attendre?

MILORD.

Sans me déſeſpérer, vous n'en pouvez douter.

Mad. ANDREWS.

Hélas! que n'a-t-il pas penſé nous en coûter?

MILORD.

Il n'eſt rien que de moi vous ne puiſſiez prétendre.

Mad. ANDREWS.

Nos deſirs ſont bornés : nous ne vous demandons
Que notre Paméla. Le Ciel nous l'a donnée :
C'eſt pour vivre avec nous qu'elle fut deſtinée :
Ah! laiſſez-nous jouir du plus grand de ſes dons.

MILORD.

Que me propoſez-vous?

Mad. ANDREWS.

De nous laiſſer reprendre
Le cher, l'unique objet de l'amour le plus tendre...
Vous vous attendriſſez...

MILORD.

Eh bien, cruelle, eh bien!
Vous ſerez ſatisfaite : il faut vous la remettre.
Oui; mais auparavant vous voudrez bien permettre
Qu'elle & moi nous ayons enſemble un entretien.

Mad. ANDREWS, *bas, à Paméla.*

Ah! ſur-tout, ne perds point de vue
La converſation qu'ici nous avons eue.

[*Elle ſort.*]

SCÈNE VIII.

MILORD, PAMÉLA.

MILORD.

DES horreurs dont je ſors, j'ai peine à revenir :
J'en garderai long-tems le fatal ſouvenir.
Vous avez voulu fuir... Ah ! laiſſez-moi pourſuivre...
Ne pouvant, dites-vous, briſer votre priſon,
Paméla, vous avez voulu ceſſer de vivre.
De grâce, daignez donc m'en dire la raiſon.
Elle m'importe trop, pour ne pas m'en inſtruire.
A qui pouvez-vous mieux vous confier qu'à moi ?...
Vous rougiſſez... Parlez. Qui vous a pu réduire
A cette extrémité ?

PAMÉLA.

L'épouvante & l'effroi.

MILORD.

Eh ! qui vous les cauſoit ?

PAMÉLA.

Vous-même.
Croyez qu'il m'a fallu le motif le plus fort,
Pour mettre dans mon ſein ce déſeſpoir extrême.

MILORD.

Moi ! j'ai pu vous porter à vous donner la mort !

PAMÉLA.

Ce dernier entretien qu'à mon ſujet...

MILORD.

Je tremble.

PAMÉLA.

Vous avez eu tantôt, vous & la Jewks, enſemble.

MILORD, *à part.*

Je ne m'en ſouviens que trop bien.

[*Haut.*]

Vous l'avez entendu ?

PAMÉLA.

Que vous conſeilloit-elle ?
Vous l'approuviez : du moins, vous ne répondiez rien
Au complot que formoit, contre moi, la cruelle.

MILORD.

Qui ? moi ! Je n'ai rien répondu !
Vous n'avez pas tout entendu :
Il falloit écouter le reſte ;
Vous n'auriez pas jugé comme vous avez fait.
Mes refus, mon horreur pour ce projet funeſte,
Sans doute auroient produit ſur vous un autre effet.
Votre erreur nous a mis en danger l'un & l'autre.
Pour moi, mon déſeſpoir n'étoit point apprêté ;
Lorſque vous l'avez arrêté,
Vous l'avez vu, ma perte alloit ſuivre la vôtre.

[*Ici Milord reſte un moment à rêver.*]

Ecoutez, Paméla. Je vais vous étonner...
J'ai toujours fui l'hymen comme un malheur extrême ;
La richeſſe, le rang, que dis-je ? un trône même,
N'auroient pu me forcer à m'y déterminer.
Je veux des biens d'une autre eſpèce :
Ce ſont les prémices d'un cœur,
Dont je ſois le premier & le dernier vainqueur,
Dont tout autre n'eût pu mériter la tendreſſe ;
Car je ſuis né jaloux, & même du paſſé.
Je prétends que mon choix, parfaitement placé,
Faſſe envier mon ſort à tous tant que nous ſommes.
Un bonheur ordinaire eſt au-deſſous de moi ;
S'il n'eſt unique il eſt indigne de ma foi.
A moins que je ne ſois le plus heureux des hommes,
J'en ſuis le plus à plaindre & le plus malheureux.
J'ai cru qu'on ne pouvoit jamais remplir mes vœux.
Vous ſeule raſſemblez tout ce que je deſire.
Tel que je ſuis enfin, c'eſt maintenant à vous

A voir si vous pouvez m'accepter pour époux...
Ma proposition semble vous interdire.

PAMÉLA.

Je me sens agiter de mouvemens confus ;
Mais ce qui me frappe le plus,
Milord, & ce qui me rassûre,
C'est que la probité, la vertu la plus pure,
Dans cette âme si noble a repris le dessus.

MILORD.

Paméla, ce n'est pas répondre.

PAMÉLA, *à part.*

Voudroit-il encor m'abuser ?

[*Haut.*]

Ah ! vos bontés, Milord, ne font que me confondre.

MILORD.

Qui peut mourir pour vous, peut bien vous épouser.

PAMÉLA.

Songez ce que je suis. Non, non, je vous rends grâce ;
Nous sommes séparés par un trop grand espace.
Milord, j'aime trop votre honneur.

MILORD.

Comment ! pour m'assurer le plus rare bonheur,
Je ne franchirois pas des bornes indiscrettes,
Que la nature n'a point faites,
Dont la raison gémit ! Mon choix répond à tout.

PAMÉLA.

Etes-vous sûr d'avoir toujours le même goût ?

MILORD.

Sans doute.

PAMÉLA.

On n'en est pas le maître.

MILORD.

Mais, Paméla, vous devez être

Auſſi ſûre de moi que je ſuis ſûr de vous.

PAMÉLA.

Ah ! les malheurs de l'hymenée
Ne tombent jamais que ſur nous.
Il eſt tant de raiſons contre une infortunée
Qu'on tire du néant pour l'élever à ſoi ;
Mais, au moindre retour ſur vous-même & ſur moi,
Comment & de quel œil votre gloire jalouſe
Vous feroit-elle alors regarder votre épouſe ?
Vous rougirez d'un choix qu'on aura mépriſé ;
Vous voudrez que le nœud qui vous lie avec elle,
N'eût jamais été fait, ou pût être briſé...
Je ne vous parle point de ma douleur mortelle:
La vôtre eſt ce qui peut m'intéreſſer le plus.
Du moins, pour quelque tems, agréez mes refus.
Eprouvez-vous encore, eſſayez de l'abſence :
L'oubli vient plutôt qu'on ne penſe.

MILORD.

Ainſi donc, Paméla, ſi je vous laiſſe aller,
Vous m'oublîrez bien vîte.

PAMÉLA.

Ah ! quelle différence !
Eh ! ne me faites point parler.

MILORD.

Achevez, & cédez à ma perſévérance :
Je partage avec vous les bienfaits du haſard.
Vous m'apportez en dot la vertu, la ſageſſe :
En vous donnant à moi, pour prix de ma tendreſſe,
La grandeur du bienfait ſera de votre part.

PAMÉLA.

Je ne ſais où j'en ſuis.

MILORD.

Moment digne d'envie !
Oui, je lis dans vos yeux l'aveu le plus charmant.
Vous permettez enfin que le plus tendre Amant

Reprenne, auprès de vous, une nouvelle vie.

PAMÉLA.

Ah ! Milord...

MILORD.

Pour hâter cet inſtant précieux,
Je vais faire venir un Miniſtre en ces lieux.
Que nous faut-il de plus ? Oui, dès aujourd'hui même,
Sans un plus grand concours, & ſans tous ces apprêts
Qui n'augmenteroient pas notre bonheur extréme,
Nous nous aſſurerons un ſort ſi plein d'attraits,
Pour en jouir ici dans une paix profonde.
A cet évènement, dont on ſera ſurpris,
J'eſpere, par dégrés, accoutumer le monde,
Et lui faire approuver le parti que j'ai pris.
Notre félicité, pour être plus parfaite,
N'a pas beſoin ſi-tôt d'un éclat indiſcret ;
Ainſi, vous voudrez bien que, dans cette retraite,
Notre hymen, pour un tems, puiſſe reſter ſecret.
N'eſt-ce pas votre avis ?... Vous changez de viſage.
Paméla, quel eſt donc ce malheureux préſage ?

PAMÉLA.

Ah ! je voudrois pouvoir recevoir votre main.

MILORD.

Eh ! quand m'oppoſez-vous ce refus inhumain ?

PAMÉLA.

Milord, il m'eſt affreux de ne pouvoir me rendre.
J'en mourrai de douleur.

MILORD.

Je ne puis vous comprendre.
Craignez que le dépit vainqueur...

PAMÉLA.

Laiſſez-moi conſulter.

MILORD.

Que voulez-vous me dire ?
En faut-il consulter d'autre que votre cœur ?
Que devient cet espoir qu'en vos yeux j'ai cru lire ?

PAMÉLA.

Que ne puis-je ?....

MILORD.

Est-ce ainsi que vous y répondez ?

PAMÉLA.

Quel tourment !

MILORD.

Quel sujet vous force à vous dédire ?
Paméla, vous me confondez.

PAMÉLA.

Ah ! Milord, si j'ôsois... Mais il faut mieux me taire.

MILORD.

Quoi ! toujours des déguisemens !
Parlez.

PAMÉLA.

Je crains votre colere.

MILORD.

Vous l'augmentez encor par ces retardemens.

PAMÉLA.

Puisqu'il faut, malgré moi, dévoiler ce mystere....

MILORD.

Eh ! bien donc ?

PAMÉLA.

Cet hymen, s'il m'étoit proposé...

MILORD.

Achevez.

PAMÉLA.

On a craint qu'il ne fût supposé.
Hélas ! je ne pouvois me résoudre à le croire.

MILORD.

Qui peut flétrir ainſi mon honneur & ma gloire?
On craint. Eh! c'eſt vous! Quelle horreur!
Vous ne m'avez fait voir qu'une feinte tendreſſe;
Et quand vous avez vu, par ce dehors flatteur,
Juſqu'où pouvoit aller l'excès de ma foibleſſe,
Vous venez m'imputer une telle noirceur!
Je retiens, par honneur, ce qu'un affreux délire,
Sur un tel procédé, m'inſpire.
Il vous flatteroit trop. Mes tranſports ſont paſſés.
Quelle honte à jamais eût été mon partage!
Il ne me convient pas d'inſiſter davantage,
Vous avez vos raiſons: je les mépriſe aſſez,
Pour ne pas daigner m'en inſtruire.
Vous ſerez priſe au mot. J'accepte vos refus,
Oui, je les admets. Rien ne pourroit les détruire.
Partez. A mes regards ne vous préſentez plus.

PAMÉLA.

Milord, j'obéirai.

[*Milord ſort furieux.*]

SCÈNE IX.

PAMÉLA, *ſeule.*

C'EST ainſi qu'il ſoupire.
Dès qu'il n'eſpere plus de pouvoir me trahir,
Son aveugle fureur m'outrage & me déchire;
Et le cruel ira juſques à me haïr.
Paméla, quel eſt ce langage!
Un jour affreux me luit. Quel trait vient me frapper?
Je voulois, mais en vain, me cacher à moi-même
Les mouvemens ſecrets de ma foibleſſe extrême;
Je ne cherchois qu'à me tromper.

Cet entretien fatal vient de développer
Le trouble que mon cœur ne pouvoit diſſipes.
Dans le ſein vertueux de ceux qui m'ont fait naître,
Allons chercher ma guériſon,
S'il en eſt tems encore. Ils me rendront peut-être
L'uſage infortuné de ma triſte raiſon.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

PAMÉLA, *ſeule, en habit de payſanne.*

EXÉCUTONS l'arrêt qu'il vient de me preſcrire.
Je ne ſaurois trop tôt m'arracher de ce lieu :
Mais partir ſans lui dire un éternel adieu...
Ah ! je ſe.ois perdue ! Il pourroit ſe dédire.
Ecartons loin de no.s un ſcrupule indiſcret,
Qu'un malheureux amour me ſuggere en ſecret.
Ah ! foible Paméla, rappelle ton courage.
Cet inſtant m'eſt trop cher pour n'en point faire uſage.
Ma mere ne vient point. Puis-je, ſans elle...Hélas !...

SCÈNE II.

Mad. ANDREWS, PAMÉLA.

PAMÉLA.

C'EST vous : je vous revois, ma mere.
Que votre préſence m'eſt chere !
Allons, précipitons nos pas.

Mad. ANDREWS.

Ah, ma fille !

PAMÉLA.

Ce mot me glace & m'épouvante.

Mad. ANDREWS.

J'en ſuis encor toute tremblante.

PAMÉLA.

Parlez.

Mad. ANDREWS.

Milord...

PAMÉLA.

Eh bien?

Mad. ANDREWS.

Milord veut te revoir.
Je redoute la fin de cet inſtant terrible.

PAMÉLA.

Toujours nouveaux combats! ô Ciel! eſt-il poſſible?

Mad. ANDREWS.

Qu'il n'ait pas à s'appercevoir
De ton trouble, ni de tes larmes.
Je ſens, comme toi, tes tourmens;
Mais, enfin, c'eſt en ces momens
Qu'il faut que ta vertu te fourniſſe des armes.

PAMÉLA.

Je ſens que je lirai mon devoir dans vos yeux.
Cependant...

SCÈNE III.

MILADI, Mad. ANDREWS, PAMÉLA.

MILADI.

JE croyois mon frere dans ces lieux.
Quoi! vous ne partez point encore?
J'en connois la raiſon, je ne m'y trompe pas.

Mad. ANDREWS.

Permettez que je vous implore.

MILADI.

Madame, qu'êtes-vous?

Mad. ANDREWS.

Je ſuis ſa mere, hélas!
Et je viens...

MILADI.

Vous venez, vous accourez vers elle;
Pour jouir de ſon déshonneur.
[*A Paméla.*]
Mon frere a donc repris ſa malheureuſe erreur;
Et ſa foibleſſe vous rappelle?
Puiſque vous voulez ſuccomber,
Allez chercher le piége où vous voulez tomber.
D'un amour inſenſé ne craignez point les ſuites;
Suivez l'exemple douloureux
De celles qu'avant vous Milord avoit ſéduites.

PAMÉLA.

Il ne me falloit pas cet exemple odieux.
Daignez apprendre mes allarmes.

MILADI.

Non, non, je ne ſuis point la dupe de vos larmes,

PAMÉLA.

Grand Dieu! quel eſt l'excès de mon adverſité!
La pitié ſe refuſe à mon ſort déplorable.
Hélas! ſi vous n'avez un cœur impitoyable,
Ne taxez point mes pleurs d'aucune fauſſeté.
Il me ſeroit affreux d'en être ſoupçonnée.
Vous ſavez qu'en ces lieux je ſuis empriſonnée.

MILADI.

Je ſais que mon frere irrité,
Pour punir votre vanité,
Vouloit enfin rompre ſa chaîne.
Je vois que, contre vous, ſa réſiſtance eſt vaine.
Jouiſſez à loiſir du pouvoir de vos yeux.
Allez: mais vos remords me vengeront bien mieux;
Que le juſte dépit dont je ſuis animée.

PAMÉLA.

Ainſi l'innocence opprimée,

Suivant ce que l'on eſt, reçoit ou perd ſon prix.
La miſere avilit la vertu la plus pure.
J'ai cru qu'il ſuffiſoit d'en entendre les cris,
Pour toucher l'âme la plus dure.

MILADI.

Qui ne ſeroit frappé de cet air ingénu?
Je ne m'étonne point, ſi l'on eſt prévenu.
De ce qui s'eſt paſſé, ſi je n'étois inſtruite,
Moi-même je ſerois ſéduite.
Mais je veux bien, pour un moment,
Suſpendre mes ſoupçons, & vous croire ſincere.
Vous avez entendu les ordres de mon frere.
Vous deviez le quitter. De ce retardement
Comment pourrez-vous vous défendre?

Mad. ANDREWS.

Ah! ſi vous vouliez nous entendre...

[*Miladi lui fait un ſigne qui lui permet de continuer.*]

Déja ce tendre fruit d'un amour mutuel
S'apprêtoit pour jouir, dans le ſein paternel,
Des douceurs d'un ſéjour champêtre, mais tranquile.
Eſpérance frivole, & projet inutile:
Un ordre de Milord nous retient en ce lieu,
Pour lui dire un dernier adieu.

[*Ici, Miladi fait un mouvement de ſurpriſe.*]

PAMÉLA.

Et voilà le ſujet de mes juſtes allarmes;
Voilà le ſujet de mes larmes:
Et lorſque je viens à ſonger
Que ſon courroux n'étoit qu'un dépit paſſager,
Que ſa flamme n'eſt point éteinte,
Que peut-être, écoutant des conſeils dangereux,
Il veut avoir recours à des moyens affreux,
Ai-je tort d'en marquer ma crainte?
Ce n'eſt pas ſeulement pour moi
Que je vous fais voir mon effroi.
Je crains peu ſes fureurs; & la mort la plus prompte
Viendroit m'arracher à ma honte.

Je le connois : Milord, au bruit de mon trépas,
A d'inutiles pleurs ne se borneroit pas ;
Ma mort entraîneroit la sienne.
Que votre bonté nous soutienne.

MILADI.

Je découvre la vérité ;
Je vois tous les ressorts de votre résistance.
Si l'amour de Milord ne peut être écouté,
Williams emporte la balance.

PAMÉLA.

A qui pourrai-je avoir recours ?
A tant de coups divers pouvois-je, hélas ! m'attendre ?
En vain je cherche à me défendre,
L'injustice & l'erreur l'emporteront toujours.
Il faut donc, à vos yeux, découvrir un mystere,
Que je tenois caché dans le fond de mon cœur ;
Dompter ma honte & ma rougeur,
Pour vous développer mon âme toute entiere.
Quelque sujet de pleurs que Milord m'ait donné,
Malgré les plus vives allarmes,
Je n'en voyois pas moins, au travers de mes larmes ;
Les rares qualités dont il étoit orné.
J'ai cru lui devoir mon estime ;
Mais insensiblement, de l'amour qui l'anime,
J'ai senti naître mon amour.
S'il s'en fût apperçu, ses feux illégitimes
M'auroient mise bientôt au rang de ses victimes ;
Et c'est un secret que j'ai tu.
Mais je crains bien plus ma foiblesse,
Lorsqu'il m'annonce sa tendresse
Sous le voile de la vertu.
Si j'ai, par mes refus, attiré sa colere,
Lorsqu'il sembloit s'ouvrir par un aveu sincere,
Miladi, je craignois le péril trop certain,
Où nous conduit toujours un hymen clandestin.
Vous voyez le penchant où je suis entraînée.
Si je le revoyois m'offrir encor sa foi,
S'il revenoit encor me parler d'hymenée,

Je ne répondrois pas de moi.
Tandis que dans mon âme il reſte aſſez de force
Pour ſentir, malgré cette amorce,
Que je ne puis lui convenir :
Tandis que, me rendant juſtice,
Je fais à ſon honneur ce cruel ſacrifice,
C'eſt à vous de nous prévenir.

Mad. ANDREWS, *ſe jetant aux pieds de Miladi.*

Daignez nous être ſecourable.

PAMÉLA, *auſſi à ſes pieds.*

Daignez prendre pitié de mon ſort déplorable.
Si la tendre amitié vous parle encor pour lui,
Contre lui, contre moi, j'implore votre appui.

MILADI.

Levez-vous toutes deux. [*Apart.*] Cette fille m'étonne ;
Et je ne conçois pas quels tendres mouvemens...
[*Haut.*]
Conſervez, Paméla, ces nobles ſentimens,
Et n'appréhendez pas que je vous abandonne.
Que me demandez-vous ? Et quel eſt le ſecours...

PAMÉLA, *vivement.*

Celui de m'arracher au péril que je cours.

Mad. ANDREWS.

Celui de la remettre au pouvoir de ſa mere ;
Et de la ramener dans le ſein de ſon pere.

MILADI.

J'y conſens de bon cœur ; recevez-en ma foi.
Holà, quelqu'un des miens ! Qu'à l'inſtant on s'apprête :
Partez ; que rien ne vous arrête :
Emmenez Paméla, conduiſez-la chez moi.

[*On emmene Paméla & Madame Andrews.*]

SCÈNE

SCÈNE IV.

MILADI, *seule.*

SI je ne le voyois, je ne pourrois comprendre
Qu'en un état si bas la vertu pût descendre.
Pourquoi n'est-elle pas l'appanage du rang,
Le signe d'un illustre sang?
Par un effet triste & bisarre,
Plus on est élevé, plus elle paroît rare.
Milord; vous, Paméla, que je vous plains tous deux!
Que l'hymen vous rendroit heureux!
Je l'approuverois, & j'en jure,
Cette ardeur que vous ressentez,
Si tant d'aimables qualités
Partoient d'une source plus pure.
Mais nos rangs sont marqués; & c'est trop balancer:
Non, non; il n'y faut plus penser.

SCÈNE V.

MILORD, WILLIAMS, MILADI.

WILLIAMS, *à Milord, en entrant.*

QUOI! me condamner sans m'entendre!

MILORD.

Je vous l'ai déja dit; je ne veux rien apprendre.
[*A sa sœur.*]
Où donc est Paméla?

MILADI.

Vous ne la verrez plus.

MILORD.

Comment !

MILADI.

Elle a ſuivi mes ordres abſolus.
Sous la conduite de ſa mere,
Elle va retrouver ſon pere.

MILORD.

Elle part? ... Elle doit ſavoir
Que je veux encor la revoir.

MILADI.

Vous vous êtes dompté vous-même.
Après ce triomphe éclatant,
Vous voulez, dans le même inſtant,
Vous livrer au péril extrême
Où vous entraîneroient de funeſtes adieux.

MILORD.

Ce n'eſt pas là l'objet qui près d'elle m'entraîne.
Non, non, je veux braver le pouvoir de ſes yeux.
Je veux lui reprocher ſon cœur ambitieux,
Et la faire rougir de ſa fierté hautaine.
Sa vanité cherchoit à briller au grand jour.
Quand on a tant de gloire, on n'a guères d'amour.

MILADI.

Milord veut retomber encore
Aux pieds de celle qu'il adore,
De nouveau lui jurer une éternelle ardeur.
Montrez, comme elle, autant de force & de grandeur.
De ſon état au nôtre elle ſent la diſtance;
Et voit, en même tems, que votre amour fatal
Peut former à la fin un hymen inégal.
Pour briſer un lien dont votre honneur s'offenſe,
Elle ſacrifie en ce jour
Sa fortune, ſa gloire, & même ſon amour.

MILORD.

Et même ſon amour!... Eſt-il vrai qu'elle m'aime?

MILADI.

Eh ! ne rappelez point l'erreur dont vous ſortez ;
Vous vous le devez à vous-même,
A ces nobles ayeux que vous repréſentez.
L'honneur vous le demande, une ſœur vous en prie.

MILORD.

Elle m'aime, elle part ! La fortune ennemie
Viendra l'enſevelir dans un état obſcur !
Tout ce que la miſere a de triſte & de dur
Détruira bientôt tant de charmes.

MILADI.

Milord, diſſipez vos allarmes ;
Je veillerai ſur ſes beſoins.
Je cède aux mouvemens que la pitié m'inſpire ;
Vous pouvez compter ſur mes ſoins :
Je la garde chez moi, puiſqu'il faut vous le dire.

MILORD.

Miladi, c'eſt donc vous qui me la raviſſez !
Je n'y ſurvivrai pas ; c'eſt vous qui m'y forcez.
Vous allez recueillir le fruit de ma victoire.

MILADI.

Ah ! mon frere, avez-vous pu croire
Que jamais cet eſpoir ſoit entré dans mon ſein !
J'entrevois vos ſoupçons ; qu'ils ſont déraiſonnables !
Si j'avois ſur vos biens un coupable deſſein,
Vous aurois-je produit cent partis convenables ?

MILORD, *d'un air furieux, ſe retournant vers les gens qui paroiſſent au fond du Théâtre.*

Qu'on s'apprête à partir. Dans ces funeſtes lieux,
Tout me devient trop odieux.
C'eſt le ſéjour de l'horreur même.
Ah ! que l'amour heureux les auroit embellis !
Fuyons ; & que mes fers, & leur horreur extrême,
Y puiſſent à jamais reſter enſevelis !
Mais, que dis-je ? ils ſuivront par-tout un miſérable.

Le trait a séjourné trop long-tems dans mon cœur,
Pour n'avoir pas rendu ma blessure incurable.
Il me faudra mourir de rage ou de langueur.

[*Il se promene tout hors de lui-même, & ensuite s'appuie vers la cantonnade.*]

MILADI.

Que vois-je? quels transports! quel trouble!
Mon frere... Ma crainte redouble.
Peut-être il mourroit dans mes bras.
Williams, veillez sur lui; je reviens sur mes pas.

[*Elle sort.*]

SCÈNE VI.

MILORD, WILLIAMS.

MILORD, *revenant à lui.*

JE ne vois plus ma sœur. Qu'est-elle devenue?
Je ne m'y trompe pas; cette fuite imprévue
N'est que pour m'enlever l'objet de mon amour.
Je ne le verrai plus. Qu'ai-je à faire du jour?
Ma sœur, que vous êtes cruelle!
Mais que m'a-t-elle fait? pourquoi me plaindre d'elle?
Elle sent avec peine, & même avec effroi,
Que je ne puis dompter cette ardeur indocile,
Qui me dévore malgré moi.
Peut-elle voir d'un œil tranquile,
Que, si l'on me laissoit au gré de mon destin,
Un hymen inégal acheveroit enfin
De mes égaremens la preuve manifeste?
La vérité me force à cet aveu funeste.
Oui, malgré ses vertus, & malgré tant d'appas,
Paméla ne me convient pas.
Ah! Williams, j'en mourrai!

[*Il se jette sur un sopha de gazon, & est un moment sans rien dire.*]

Répondez-moi sans feinte.
Vous savez son secret. Est-il vrai que son cœur,
Blessé des mêmes traits dont je ressens l'atteinte...
Non, je connois trop mon malheur.
Ma foible vanité, mon rang & ma grandeur
Me faisoient croire tout possible...
Comment à tant d'amour étoit-elle insensible ?
Je pénetre, je vois, & je n'en doute plus,
Elle avoit votre amour, & j'avois ses refus.

WILLIAMS.

Oui, Milord, je l'aimois, & je l'adore encore;
Et j'ai toujours caché le feu qui me dévore :
Mais le trait dont j'étois blessé,
N'avoit jamais fait naître un amour insensé.
Cette noble candeur, à nulle autre semblable,
Bien plus que ses appas, me la rendoit aimable.
Enfin, si j'étois animé,
C'étoit d'une flamme épurée,
Malheureusement ignorée.
Et même je serois aimé,
Que, domptant le feu qui m'anime,
Je serois prêt encor à lui rendre sa foi,
Si l'amour inspiroit une ardeur légitime
A quelqu'un plus heureux & plus digne que moi.

[*En disant ce dernier vers, il regarde finement Milord.*]

MILORD, *toujours sur son gazon.*

Qu'ai-je entendu, grands Dieux ? Quelle affreuse lumiere
Dans mon âme interdite ont porté ses discours !
Il l'aimoit d'un amour vertueux & sincere;
A de vils attentats il n'avoit point recours,
Et tous ses pas étoient guidés par l'innocence :
Quelle leçon cruelle ! & quelle différence !
Le crime seul vers elle avoit pu m'attirer.
Malheureux, je l'aimois pour la déshonorer!

Non, non, je ſuis un miſérable ;
Je n'y puis réſiſter ; ce dernier trait m'accable.

[*Il tombe ſur le gazon, comme évanoui.*]

WILLIAMS.

Milord !.. Ah ! je crains pour ſes jours !
Je ſuis ſeul, & comment lui donner du ſecours ?

SCÈNE DERNIERE.

MILADI, PAMÉLA, WILLIAMS, MILORD, Mad. ANDREWS.

MILADI, *au fond du Théâtre, à Paméla.*

NON, je ne blâme plus le feu qui le poſſède.

WILLIAMS.

Miladi, venez à mon aide.
Milord touche peut-être à ſon dernier moment.

PAMÉLA.

Que vois-je ? Je me meurs !

MILADI.

Dans quel accablement...
Ecoutez-moi, mon frere. Ah ! s'il reſpire encore,
Paméla, c'eſt vous que j'implore :
Venez le ſecourir, ne l'abandonnez pas.
Il reverra le jour, en voyant vos appas.

PAMÉLA, *en allant à Milord.*

Milord !.. [*A part.*] Quelle crainte mortelle !
Milord, c'eſt moi qui vous appelle.

MILADI.

Soyez témoin de nos douleurs.

PAMÉLA.

S'il en eſt tems encor, répondez à nos pleurs.

MILORD.

Quel ſon de voix touchant me rappelle à la vie ?

MILADI.

De vous-même & de nous prenez quelque pitié.
Une ſœur le demande, au nom de l'amitié :
Au nom de votre amour, Paméla vous en prie.

MILORD, *à ſa ſœur.*

Paméla !... Momens fortunés !
C'eſt vous qui me la ramenez ?
Quoi ! vous-même ?

MILADI.

Oui, c'eſt moi, mon frere ;
A qui votre vie eſt trop chere
Pour ne pas me prêter à toutes vos erreurs.
Mais ce n'en eſt pas une, & je lui rends juſtice.
A l'honneur de mon ſang, je fais ce ſacrifice ;
Et je reviens exprès pour unir vos deux cœurs.

MILORD, *ſe levant vivement.*

Je puis donc revoir la lumiere !
Il ſera donc encor des jours heureux pour moi !
[*Il va à Paméla, tendrement.*]
Voudrez-vous conſentir à recevoir ma foi ?
Je ne vis qu'à ce prix.

PAMÉLA, *à ſa mere.*

Vous l'entendez, ma mere.

MILORD.

Je n'en veux plus faire un myſtere :
Marquez le tems, le lieu ; vos deſirs ſont des loix :
Convenez d'un Miniſtre ; il eſt à votre choix :
En un mot, ordonnez de mon bonheur ſuprême.

WILLIAMS, *à Milord.*

Pour mieux la raſſurer, qu'un trait digne de moi
Me rende votre eſtime, & vous prouve ma foi ;
Je me charge du ſoin de vous unir moi-même.

MILORD.

Williams, ta généroſité
Te met bien au-deſſus de celui qu'elle oblige.
Qui pourra m'acquitter ?

WILLIAMS.

Votre félicité.

MILORD, *à Paméla.*

Craignez-vous encore un preſtige ?

MILADI.

Rendez-vous, Paméla ; ſecondez ſon ardeur.

MILORD.

Ma main ſera le premier gage...
Eh quoi ! vous balancez ? Que faut-il davantage ?
Parlez ; exigez...

PAMÉLA.

Votre cœur.

MILORD.

Ce ſoupçon m'étonne & m'outrage.
Il eſt à vous depuis long-tems ;
Vous me l'avez ravi. Quel autre
Brûla jamais, pour vous, de feux plus violens ?

PAMÉLA.

Non, celui que j'avois, ce n'étoit pas le vôtre.
Un cœur qui ſe cachoit ſous un dehors trompeur,
Et qui, comptant ſur ma foibleſſe,
Ne conſpiroit, dans ſon ivreſſe,
Que ma perte & mon déshonneur.

MILORD.

Ah ! vous avez raiſon. Ce cœur, que je déteſte,
Etoit, pour vos appas, un préſent trop funeſte.
Dans des détours obſcurs il s'étoit égaré.
Celui que je vous offre eſt ſincere & fidèle ;
Le vôtre lui ſert de modèle,
Et vos vertus l'ont épuré.

PAMÉLA, *bas, à ſa mere.*

Ma mere, mes ſoupçons commencent à s'éteindre.

MILORD.

Pour ôter tout ſujet de craindre,
Aimable Paméla, je vais loin de vos yeux
Chaſſer l'infâme auteur d'un projet odieux,
Qui n'a que trop flatté mon amour téméraire.
Je commence par-là mon repentir ſincere.

PAMÉLA.

La Jewks n'eſt point coupable autant que vous penſez.
Quels ſont donc les forfaits dont vous la puniſſez ?
Qu'a-t-elle fait de plus que ſuivre vos caprices ?
Eh ! ces ſortes de gens n'ont ni vertus, ni vices.
L'exemple les dirige ; & leur ſoumiſſion
Dans leur cœur mal inſtruit porte l'illuſion.

MILORD.

Que d'aimables leçons ! Que j'aime à les entendre !
J'obéis ; mais daignez vous rendre.

Mad. ANDREWS.

Milord, nous nous rendons. Couronnez votre ardeur.
Soyez heureux, vous devez l'être.

[*A ſa fille.*]

Et toi, change d'état ; mais ſans te méconnoître.
Dans un ſi haut degré de gloire & de ſplendeur,
Sois toujours humble avec décence.
La modeſtie excuſe & fait tout pardonner.
Prends l'eſprit de ton rang, & non pas la licence.
Souviens-toi, quelque droit qu'il puiſſe te donner,
Qu'on peut, dans ſa grandeur, conſerver l'innocence.

PAMÉLA, *à ſa mere.*

Oui, je la chérirai le reſte de mes jours.
Puiſſé-je ainſi répondre au choix dont on m'honore ;

[*A Milord.*]

Et, pour prix de vos feux, les redoubler encore !
Vous plaire & vous charmer m'occuperont toujours.

MILORD.

Venez ; pour obtenir notre bonheur extrême,
Nous avons assez combattu.
Trop heureux de servir moi-même
De récompense à la vertu !

FIN.

L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE,

OU

LE RETOUR SUR SOI-MÊME;

COMÉDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES;

Repréſentée par les Comédiens François en 1749.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

ZÉLIDE, fille de la Comteſſe.

LE MARQUIS DE CLARENDON, Amant de Zélide.

LE COMMANDEUR, grand-oncle de Zélide.

LE BARON D'ORGIVAL, ami du Commandeur.

D'AUTRICOURT, ami de Clarendon.

ASTÉRIE, ancienne connoiſſance de la Comteſſe.

MADAME ARMANCE, femme attachée à la Comteſſe.

ROSETTE, Suivante.

VALETS.

La ſcène eſt à la campagne, dans le Château de la Comteſſe.

L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

LE MARQUIS, Mad. ARMANCE.

Mad. ARMANCE.

AH! Marquis, c'eſt donc vous?

LE MARQUIS.

Eh! oui, ma chere Armance.
Après deux jours cruels de dépit & d'abſence,
Je reviens me livrer à toute la rigueur
Dont Zélide, ſans doute, accablera mon cœur;
Car la cruelle y met ſon plaiſir & ſa gloire.

Mad. ARMANCE.

Eh! non; vous vous trompez: & j'ai tout lieu de croire
Que Zélide eſt, au fond, d'un caractere doux;
Qu'elle n'a de l'humeur ſeulement qu'avec vous;

Que même cette humeur n'eſt que par intervalle.
Une âme indifférente eſt un peu plus égale.

LE MARQUIS.

Ah ! je crois que ſon cœur dépend de ſon eſprit.

Mad. ARMANCE.

Vous aurez l'un & l'autre. . . Etouffez ce dépit.

LE MARQUIS.

Mais quoi ! depuis le tems qu'elle a fait ma conquête...

Mad. ARMANCE.

L'exemple de ſa ſœur l'épouvante & l'arrête.
Eh ! qui devoit, mieux qu'elle, être heureuſe en époux?
D'un homme en apparence, auſſi digne que vous,
De cet amour fondé ſur la plus grande eſtime,
Au bout d'un mois d'hymen, elle fut la victime.
Hélas ! l'infortunée en mourut de douleur.
Zélide ſe ſouvient toujours de ce malheur.
De-là, tous ces combats, cette humeur étrangere,
Et même quelquefois cette aigreur paſſagere.
Souvent elle vous hait, comme on hait un Amant
Qu'en dépit de ſoi-même on trouve trop charmant.

LE MARQUIS.

Je l'ai cru quelquefois.

Mad. ARMANCE.

Il faut le croire encore.
La Comteſſe d'ailleurs vous goûte, vous honore.
Sans doute les rapports qu'on lui fera de vous
Ne pourront qu'augmenter des ſentimens ſi doux ;
Les informations vous ſeront favorables.
Ainſi diſſipez donc ces craintes déplorables.

LE MARQUIS.

A-t-elle écrit ?

Mad. ARMANCE.

Sans doute : & l'enquête, je crois,
Ne reſſemblera guère à celle qu'autrefois

On fit faire à propos d'un autre mariage.
Par bonheur, on s'enquit des mœurs du perſonnage.

LE MARQUIS.

Vous ignorez le nom de cet infortuné?

Mad. ARMANCE.

Il eſt vrai.

LE MARQUIS.

Je le vois.

Mad. ARMANCE.

Cet homme étoit mal né,

LE MARQUIS.

Je le connois.

Mad. ARMANCE.

Tant pis. Mauvaiſe connoiſſance.

LE MARQUIS.

On peut avoir un peu chargé ſa reſſemblance,
Il a pu corriger ſon cœur & ſon eſprit.

Mad. ARMANCE.

Quel intérêt vous prend en faveur d'un Proſcrit?
S'il a pu s'amender, j'en ai l'âme ravie.

LE MARQUIS.

Je voudrois qu'on le crût; il y va de ma vie;
Et voilà la raiſon...

Mad. ARMANCE.

Seroit-il votre ami?

LE MARQUIS.

Cet homme... pour ne plus vous parler à demi,
Tel que vous l'a dépeint à-peu-près la ſatyre,
C'eſt moi-même.

Mad. ARMANCE.

Eh! pourquoi m'avez-vous laiſſé dire?

LE MARQUIS.

Eh! ce n'eſt que depuis que je ſuis revenu
De mes égaremens, que je vous ſuis connu.

Mad. ARMANCE.

En ce cas-là... Marquis, je ne saurois vous croire.

LE MARQUIS.

Voilà l'obstacle.

Mad. ARMANCE.

Eh! mais, quelle est donc cette histoire?

LE MARQUIS.

Je me nommois Clairval; j'avois vingt ans au plus,
Avec tous les défauts que l'on ait jamais eus,
Lorsque pour m'établir d'une façon solide,
Ma famille tourna ses desseins sur Zélide,
Sans que je m'en mêlasse, & même à mon insu.
Avec grande raison leur espoir fut déçu:
Ma renommée y mit un légitime obstacle.
Mais, dix-huit mois après, je la vis au Spectacle.
Ne sachant quel étoit un objet si charmant,
Je m'en fis informer. Que devins-je, au moment
Que j'appris qu'elle étoit la personne adorable
Dont j'avois fait jadis la perte irréparable!
J'avois acquis des mœurs. Leur germe déployé,
Dans mon cœur trop tardif, avoit fructifié.

Mad. ARMANCE.

C'est donc en ce tems-là que votre bienfaisance
M'engagea pour jamais à la reconnoissance,
Par tant de biens versés sur ma fille & sur moi?

LE MARQUIS.

Laissons...

Mad. ARMANCE.

Vous m'imposez une trop dure loi.

LE MARQUIS.

Cependant il fallut m'en-aller à l'armée;
Et j'en revins encor l'âme plus enflammée.
Ce fut à mon retour que je changeai de nom,
Et que je pris alors celui de Clarendon,
Qu'un oncle me transmit avec son héritage.
Sous ce titre nouveau, qui devint mon partage,

Je conçus quelque eſpoir. J'appris heureuſement,
Que Zélide & ſa mere avoient tranquilement
Paſſé, hors de Paris, la ſaiſon de la guerre;
Qu'elles devoient reſter cet hyver à leur Terre.
De ce Château voiſin je venois d'hériter;
Pour la premiere fois je le vins habiter.
Je me fis préſenter. Je déclarai ma flamme.
J'y ſuis depuis trois mois. Si j'ai touché ſon âme,
Je ne ſais.

Mad. ARMANCE.

Mais enfin avez-vous projetté
De lui cacher toujours qui vous avez été?
Il eſt bien vrai, qu'au fond de ce lieu ſolitaire
Tout ſembloit vous aider à couvrir ce myſtere.
La Comteſſe y voulant dérober ſes douleurs,
N'admettoit que vous ſeul pour témoin de ſes pleurs.
Mais vous attendiez-vous qu'un heureux hymenée
Pourroit unir Zélide à votre deſtinée,
Sans informations, ſans être mieux connu,
Sans l'ordre qu'en ce cas on a toujours tenu?

LE MARQUIS.

Non. Mais, de jour en jour, flatté par l'eſpérance,
Je comptois que mes ſoins, que ma perſévérance,
Feroient éclorre enfin quelques heureux inſtans
Pour me manifeſter, quand il en ſeroit tems.

Mad. ARMANCE.

Pour moi, je ne vois plus que le mal ſoit extrême.
Eh bien! au pis-aller, vous n'êtes plus le même:
On ne doit plus vous voir avec les mêmes yeux.

LE MARQUIS.

On travaille à ma perte.

Mad. ARMANCE.

Augurez un peu mieux.

LE MARQUIS.

Au ſeul nom de Clairval, ma perte eſt infaillible.

Mad. ARMANCE.

Non ; l'eſtime & l'amour la rendront impoſſible.
Continuez toujours avec la même ardeur.
A propos, il arrive enfin, ce Commandeur,
Avec un vieil ami retiré du ſervice,
Qui croit avoir reçu, dit-on, quelque injuſtice.
Je ne ſais là-deſſus rien de particulier.
Faites bien votre cour, & ſur-tout au premier.
Ah, quel homme !... Sortons en toute diligence :
On pourroit ſe douter de notre intelligence.

SCÈNE II.

D'AUTRICOURT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH ! c'eſt toi, d'Autricourt ;

D'AUTRICOURT.

Oui : je viens d'arriver.
J'ai deſcendu chez vous, croyant vous y trouver.
Mais parlons de Paris. Voici vos Lettres.

LE MARQUIS.

Donne.
J'en attends du Miniſtre, & ce retard m'étonne.
Bon : la voici. Permets... Ceci me ſurprend fort.
Quel dommage !... Sans doute, il a fini ſon ſort.
Tu ſauras ce que c'eſt. D'ailleurs quelles nouvelles ?

D'AUTRICOURT.

Parbleu ! votre retraite en fait dire de belles.

LE MARQUIS.

C'eſt le ſort des abſens. Eh bien ?

D'AUTRICOURT.

Premierement,
L'un débite à l'oreille, & circulairement,

Qu'une ſéance au jeu vous a fait diſparoître.

LE MARQUIS.

Mes amis ſavent bien que cela ne peut être.

D'AUTRICOURT.

Des amis, dites-vous? Les abſens n'en ont plus.

LE MARQUIS.

Mais, depuis plus d'un an, j'en ai connu l'abus.

D'AUTRICOURT.

Oui : mais on ſe ſouvient...

LE MARQUIS.

Dit-on quelqu'autre choſe?

D'AUTRICOURT.

On donne à votre abſence encore une autre cauſe.
Le luxe, le gros jeu, la table, les amours,
Vous ont, de fond en comble, abîmé pour toujours.
Connoiſſez les amis d'une maiſon ouverte,
Le cas qu'on fait du maître, & comme on plaint ſa perte.
« Il eſt donc ruiné? dit, d'un air à l'évent,
» Tel de ceux qu'on voyoit chez vous le plus ſouvent.
» Qu'y faire? Au bout du compte, il a ce qu'il mérite.
» C'eſt grand dommage, ajoûte un autre paraſite;
» Point de meilleure table en tout le monde entier.
» Sait-on l'heureux mortel qui prend ſon Cuiſinier »?
Tel autre, en ricanant, fait maint beau commentaire.
Le curieux demande à quand votre inventaire.

LE MARQUIS.

J'ai diſſipé beaucoup en luxe infructueux :
J'ai cru qu'on n'eſt point grand ſans être faſtueux;
Que la profuſion convient à la naiſſance;
Que l'abus des grands biens en fait la jouiſſance;
Qu'on a pour ce vil prix l'eſtime & l'amitié.
Je voulois éblouir; & je faiſois pitié.
Auſſi n'avois-je acquis, pour toute récompenſe,
Que les égards des ſots, qu'une fauſſe importance,
Que l'encens le plus faux, le plus déshonorant.
Parce que j'étois vain, je croyois être grand.

Ne pourroit-on prouver, à tous tant que nous sommes,
Combien la vanité rapetisse les hommes ;
Que leur présomption, leur orgueil, leur fierté,
Ne font que mieux montrer leur médiocrité ;
Qu'être riche n'est pas un titre respectable ?
Il n'est point, sans les mœurs, de grandeur véritable :
Et la vraie indigence est celle des vertus.

D'AUTRICOURT.

Ah, que vous m'enchantez ! Ajoutez, au surplus,
Qu'un prodigue a toujours perdu tout ce qu'il donne ;
Qu'à la reconnoissance il n'engage personne ;
Qu'en répandant ses biens sans choix & sans égard,
On peut s'imaginer les devoir au hasard.
Que vous avez bien fait d'opposer une digue
A vos profusions !

LE MARQUIS.

Je ne suis plus prodigue,
Pour avoir le moyen d'être plus généreux.
Mais ce que j'entrevois, qui m'est bien douloureux,
C'est qu'on n'est pas trop bien revenu sur mon compte.

D'AUTRICOURT.

La révolution ne peut être si prompte.
Ne comptez pas d'abord sur l'oubli du passé :
Ce n'est pas tout d'un coup qu'il peut être effacé.
Les faux-pas qu'on a faits, en entrant dans le monde,
Laissent dans les esprits une trace profonde ;
Des vices, des défauts que l'on peut avoir eus,
On porte encor la peine, après qu'ils ne sont plus.
Le Public prévenu ne revient pas si vîte ;
A se dédire un jour, il balance, il hésite.
C'est la punition d'avoir mal débuté.

LE MARQUIS.

Du moins, je n'ai rien fait contre la probité.

D'AUTRICOURT.

Vous seriez sans ressource ; & j'eusse été moi-même
Le premier à vous fuir avec un soin extrême.

Vous fûtes toujours franc du côté de l'honneur.
Les vices de l'esprit ne sont pas ceux du cœur.
Les vôtres n'ont été que la faute de l'âge;
Votre raison n'étoit qu'à son apprentissage.
Il arrive souvent qu'on est par vanité
Beaucoup plus vicieux qu'on ne l'auroit été.
Ainsi la fausse gloire a gâté vos prémices.
De-là, de cette source, ont coulé tous vos vices:
Vos travers viennent tous de ce germe odieux.
Le Public, qui s'arrête à ce qui saute aux yeux,
Qui jusqu'au fond des cœurs ne daigne jamais lire,
Croit que ce qu'il a vu, qui n'étoit qu'un délite,
Est & sera toujours votre état naturel.
Mais vous vaincrez enfin ce préjugé cruel.
Allez, marchez toujours sous les mêmes auspices;
Sur-tout, attendez-vous à bien des injustices;
Songez que vous avez beaucoup à réparer.
Je n'aurois pas besoin de vous y préparer.
Par exemple, apprenez certaine calomnie
Qu'on débite de vous, au sujet d'Emilie,
Qui (soit dit en passant), ne désespérant pas
De vous revoir encore épris de ses appas,
Ne prend point d'autre Amant.

LE MARQUIS.

Elle est bien la maîtresse
D'attendre vainement ce retour de tendresse.
C'est ma derniere erreur. D'ailleurs, elle auroit tort
De ne pas se trouver contente de son sort.
J'ai fait ce que j'ai dû; j'ai payé ma foiblesse.

D'AUTRICOURT.

Il est vrai. Cependant on veut que la sagesse
N'ait pas la moindre part à ce dégagement.
On vous a vu si fort dans le dérangement!...
Entre autres, une femme (on la nomme Astérie)
Prétend que vous passez à présent votre vie
Avec une Beauté par vous mise à l'écart.
Dans une compagnie, où j'étois par hasard,

Elle en faiſoit le conte. Encore une autre hiſtoire.

LE MARQUIS.

Quoi donc?

D'AUTRICOURT.

C'eſt de vous être approprié la gloire
De ce vieil Officier, à qui l'on doit le gain
De ce combat...

LE MARQUIS.

Ah, Dieux! quel reproche inhumain
Mais le Miniſtre ſait que je ſuis incapable...

D'AUTRICOURT.

C'eſt aſſez à préſent de n'être point coupable.
La réputation eſt l'ouvrage du tems.

LE MARQUIS.

Je ſuis déſeſpéré de tout ce que j'entends.
J'ai fait à la raiſon les plus grands ſacrifices;
J'ai quitté des défauts, des erreurs & des vices;
Je ſuis moins ridicule: en ſuis-je plus heureux?

D'AUTRICOURT.

Vous le ſerez d'ailleurs. Revenons à vos feux.
Zélide apparemment n'eſt plus auſſi cruelle?

LE MARQUIS.

On me dit d'eſpérer: oui; mais ce n'eſt pas elle.

D'AUTRICOURT.

Un cœur forcé d'aimer n'a pas beſoin d'eſpoir.

LE MARQUIS.

Eh! qu'en ferois-je, hélas! ſi j'en pouvois avoir?
Je vais être contraint d'aller cacher ma honte.
La Comteſſe...

D'AUTRICOURT.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Elle attend, ſur mon compte
Des éclairciſſemens, des perquiſitions
Sur mes mœurs, ſur ma vie, & ſur mes actions.

Tu peux juger, d'après ton rapport déplorable,
Si ce qu'on répondra me ſera favorable.

D'AUTRICOURT.

Ce ſera ſelon ceux qu'elle en aura chargés.

LE MARQUIS.

Eh ! l'on eſt, contre moi, plein de vieux préjugés.

D'AUTRICOURT.

Non : vous pouvez trouver plus d'un Juge propice.
Il eſt nombre de gens qui vous rendront juſtice.

LE MARQUIS.

N'importe : il faut qu'enfin mon ſort ſoit éclairci.
Pardon... J'entends du bruit aſſez proche d'ici :
Zélide y doit paſſer pour aller chez ſa mere.
Va-t-en. L'occaſion ne ſe rencontre guère
De pouvoir, ſans témoin, la voir & lui parler.

SCÈNE III.

ZÉLIDE, ROSETTE, LE MARQUIS, D'AUTRICOURT.

ROSETTE, *bas, à Zélide, en raccommodant ſon habit.*

LE voilà.

ZÉLIDE, *à d'Autricourt, ſans faire ſemblant de voir le Marquis.*

Vous ſortez ? Pourquoi vous en aller ?
Vous fais-je fuir ?

D'AUTRICOURT.

Qui ? vous !

ZÉLIDE.

Quelle affaire vous preſſe ?

D'AUTRICOURT, *d'un air embarrassé.*

Je viens... Je m'en allois entrer chez la Comtesse.

ZÉLIDE.

Eh bien ! j'y vais aussi ; donnez-moi donc la main.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, ROSETTE.

LE MARQUIS, *en retenant Rosette.*

ROSETTE, tu l'as vu, cet accueil inhumain.

ROSETTE.

[*A part.*]

Oui. Ne compromettons ni moi, ni ma maitresse.

LE MARQUIS.

Et l'on veut que j'espere ! Ah, parbleu ! cette ivresse
Seroit celle d'un fou.... Tu ris de mon malheur !

ROSETTE, *en riant.*

Pardonnez-moi, Monsieur ; j'en ai de la douleur.

LE MARQUIS.

Il y paroît beaucoup !

ROSETTE.

Je suis compatissante.

LE MARQUIS.

Sans doute. Oh ! cette scène est fort divertissante.
Le plus grand ridicule est d'être malheureux.

ROSETTE.

Eh ! Monsieur, achevez ; c'est-à-dire, amoureux.

LE MARQUIS.

Fais-moi grâce, du moins, s'il est en ta puissance.
Quoi ! dès que je paroîs, ma vue & ma présence

Lui

Lui donnent de l'humeur ! C'eſt le prix de mes ſoins.

ROSETTE.

Quand vous êtes abſent, elle n'en a pas moins.

LE MARQUIS.

Ah ! c'eſt apparemment que, lorſque je m'abſente,
Roſette, trop ſenſible & trop compatiſſante,
Lui parle en ma faveur ?

ROSETTE.

Jamais. N'en croyez rien.
Elle en veut à tous ceux qui vous veulent du bien.

LE MARQUIS.

Mais encore, apprends-moi d'où vient qu'elle m'abhorre ;
Quelle en eſt la raiſon ?

ROSETTE.

Voilà ce que j'ignore.
Mais ſi l'on vous aimoit, je dirois bien pourquoi.

LE MARQUIS.

Ses plus profonds ſecrets te ſont connus.

ROSETTE.

A moi ?
Outre que là-deſſus votre erreur eſt extrême,
Elle en pourroit avoir qu'elle ignore elle-même.
Souvent, (je ne dis pas qu'elle ſoit dans le cas,)
Le cœur a des ſecrets que l'eſprit ne ſait pas.
Sans vouloir plus avant percer dans ce myſtere,
Ce que je ſais de mieux, c'eſt que ſon caractere,
Avant que vous vinſſiez lui préſenter vos vœux,
Sembloit être animé par les ris & les jeux ;
Que cet air réſervé n'étoit à ſon uſage
Que devant la Comteſſe, ou gens d'un certain âge ;
Et que, lorſqu'elle étoit en pleine liberté,
Rien n'égaloit ſa joie & ſa vivacité.

LE MARQUIS.

Qui peut avoir cauſé cette métamorphoſe ?

ROSETTE.

La raiſon.

LE MARQUIS.

La raiſon ?

ROSETTE.

En doit être la cauſe.
Il faut bien qu'elle vienne à ſa maturité.
N'eſt-ce pas, tôt ou tard, une néceſſité ?
On y gagne ; on y perd. La ſienne s'eſt formée
Préciſément au tems que vous l'avez aimée.

LE MARQUIS, *plus animé.*

Je t'entends. Ce diſcours eſt plus clair que le jour.
A la triſte raiſon cédons à notre tour.
L'eſpérance à la fin dégénere en folie.
Je briſe pour jamais la chaîne qui me lie.
Tu lui diras...

ROSETTE.

Monſieur ?..

LE MARQUIS.

Je l'exige de toi.
Va, je ne prétends pas t'intéreſſer pour moi ;
Mais ne t'aviſe point d'adoucir aucun terme.
Tu lui diras...

ROSETTE.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

Mais du ton le plus ferme,
Qu'on ſouffre les rigueurs, mais non pas les mépris ;
Le bonheur le plus grand eſt trop cher à ce prix :
Que je n'ai plus l'honneur d'en être la victime.
Grâce au Ciel, ce n'eſt plus le dépit qui m'anime ;
Tu le vois ; c'eſt un fait : qu'elle n'eſpere pas
Me revoir, en ſecret, obſerver tous ſes pas,
Et chercher au haſard ſa rencontre imprévue ;
Témoins ces deux jours-ci que je ne l'ai pas vue.

ROSETTE.

Comment ?

LE MARQUIS.

Ne ſuis-je pas reſté juſques au ſoir
Au Parloir d'Euphraſie, eſpérant de l'y voir ?

ROSETTE.

Lui dirai-je ?

LE MARQUIS.

Sans doute. Inſtruis-en la cruelle.
Mais ne va pas m'en faire un mérite auprès d'elle.
Où m'alloit abaiſſer mon retour indiſcret !
Craignant de ne pouvoir lui parler en ſecret,
L'Amour m'avoit dicté lui-même cette lettre.

ROSETTE.

Donnez.

LE MARQUIS, *déchirant la lettre en deux.*

En cet état, tu peux la lui remettre.
Je triomphe ; & je vais jouir.

ROSETTE.

Les beaux lauriers !
Eh quoi ! vous triomphez, Marquis, & vous fuyez !

SCÈNE V.

ROSETTE, *ſeule.*

ET voilà les Amans ! Je ne puis les comprendre.
Deux cœurs faits pour s'aimer ne peuvent-ils s'entendre,
Qu'après s'être long-tems lutinés tour-à-tour ?
Ce que je trouve encor de pis pour leur amour,
Ces délais ſont autant de pris ſur ſa durée.
Mais ramaſſons ceci. La belle échaufourée !

[*Elle ramaſſe les morceaux de la lettre.*]

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, ZÉLIDE, ROSETTE, D'AUTRICOURT.

Zélide reſte un peu derriere, & d'Autricourt regarde Zélide & Roſette.

LA COMTESSE.

N'A-T-ON point encor vu le Marquis ? Il eſt tard.
Qu'on aille donc chez lui, ſavoir, de notre part,
D'où vient qu'il nous oublie, & qu'il nous abandonne.
C'eſt le troiſième jour... Cette abſence m'étonne;
Sa ſanté m'inquiète.

ZÉLIDE.

Il trouve apparemment
De quoi mieux s'amuſer ailleurs.

D'AUTRICOURT, *examinant Zélide de plus en plus.*

Non ſûrement.

LA COMTESSE.

Il ſe plaît avec nous.

D'AUTRICOURT, *en regardant Zélide.*

J'en rendrois témoignage.

LA COMTESSE.

Auſſi nous l'aimons tous, on ne peut davantage.

D'AUTRICOURT, *ſouriant, & regardant Zélide.*

Il n'en eſt pas trop ſûr.

[*Zélide s'apperçoit que d'Autricourt l'examine.*]

LA COMTESSE.

Et c'eſt avec raiſon :
De tous les jeunes gens, c'eſt, ſans comparaiſon,
Ce que l'on voit de mieux.

D'AUTRICOURT, *regardant furtivement Zélide.*

Rien n'eſt plus véritable.

ZÉLIDE, *avec dépit, à Roſette.*

Oh! quand on m'examine, on m'eſt inſupportable.

[*Elle ſort.*]

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, D'AUTRICOURT, ROSETTE.

LA COMTESSE.

JE l'obſerve de près, il ne s'en doute point;
Il ne s'eſt pas encor démenti d'un ſeul point;
Il eſt ce qu'il paroît, ou je ſuis bien trompée.
Ce n'eſt pas qu'autrefois j'y fus bien attrapée:
Et depuis, j'ai penſé tomber encor plus mal.
Il eſt de par le monde un Comte de Clairval;
Qu'on vouloit que je fiſſe épouſer à ma fille.
Ah, ciel! ç'auroit été mettre dans ma famille
La déſolation & la perverſité.

D'AUTRICOURT.

Madame, on vous a trop chargé la vérité.

LA COMTESSE.

Vous vous protégez tous! c'eſt la ſeule querelle
Que je fais au Marquis.

D'AUTRICOURT.

Madame, quelle eſt-elle?

LA COMTESSE.

Je citois, par haſard, Clairval à Clarendon:
Il m'étonna de voir qu'il vouloit tout de bon
Prendre ſous ſa défenſe un ſujet déplorable,
A qui la voix publique eſt ſi défavorable.

D'AUTRICOURT.

Mais...

LA COMTESSE.

Voulez-vous aller contre le bruit commun?
Se donne-t-on le mot pour décrier quelqu'un?

D'AUTRICOURT.

N'arrive-t-il jamais que l'on rentre en soi-même?

LA COMTESSE.

Je n'y crois point du tout.

D'AUTRICOURT.

Quelle injustice extrême!
La raison peut enfin...

LA COMTESSE.

Mais changeons d'entretien.
Passez chez le Marquis; son parc joint presque au mien:
Vous me ferez plaisir.

D'AUTRICOURT.

J'y vais tout au plus vîte.

LA COMTESSE.

J'ai quelque ordre à donner; revenez tout de suite.

SCÈNE VIII.

ROSETTE, *seule.*

LE dépit n'est pas fait pour tenir ses sermens:
En tout cas ce seroit tant pis pour les Amans.

SCÈNE IX.

ZÉLIDE, ROSETTE.

ROSETTE.

Vous voilà ? Pourquoi donc vous êtes-vous enfuie ?

ZÉLIDE, *inquiette.*

Je n'y pouvois tenir ; ce d'Autricourt m'ennuie.

ROSETTE.

Parce qu'il eſt ami du Marquis, n'eſt-ce pas ?
Il eſt pourtant allé chez lui tout de ce pas,
De la part de Madame.

ZÉLIDE.

Il en eſt bien capable.

ROSETTE.

Il en pourroit encor revenir plus coupable,
En ne ramenant point le Marquis. J'en ai peur.

ZÉLIDE.

Eſt-ce qu'il eſt parti ?

ROSETTE.

La rage dans le cœur.

ZÉLIDE.

Eh ! pourquoi donc ?

ROSETTE.

Feignez d'ignorer votre ouvrage !
Peut-il être inſenſible à ce dernier outrage ?

ZÉLIDE.

Pourquoi s'abſente-t-il ? Doit-il être impuni ?
Il pourra, s'il lui plaît, être un tems infini,
Sans daigner reparoître ; & ſi-tôt qu'il ſe montre ;
Il faut, les bras ouverts, vôler à ſa rencontre !

ROSETTE.

Mais ce tems infini, c'eſt deux jours tout au plus.

ZÉLIDE.

Je ne m'amuſe pas à compter.

ROSETTE.

Au ſurplus;
Avez-vous oublié la cruelle maniere
Dont vous l'avez traité, la viſite derniere?

ZÉLIDE.

Il t'a donné, ſans doute, ordre de l'excuſer?

ROSETTE.

Mais quelle déraiſon! C'eſt trop vous abuſer.

ZÉLIDE.

Ne m'en parle donc plus.

ROSETTE, *à part.*

Son abſence la pique.

[*Haut.*]
Il m'a dit ſeulement...

ZÉLIDE.

Quoi? je veux qu'on s'explique.

ROSETTE.

Mais n'en concluez rien.

ZÉLIDE.

Finis auparavant.

ROSETTE.

Dans cette ſolitude, où vous allez ſouvent,
Avec tant de plaiſir, voir votre intime amie...

ZÉLIDE.

Tu veux dire au Couvent de ma chere Euphraſie?

ROSETTE.

Tout juſte.

ZÉLIDE.

Eh bien?

ROSETTE.

Peut-être il comptoit vous y voir.
Le Marquis a paſſé ces deux jours au parloir.

Mais il vous instruisoit de tout dans une lettre,
Qu'il devoit, en tout cas, lui-même vous remettre.

ZÉLIDE.

Il te l'a donc laissée ?

ROSETTE, *en tirant les morceaux de sa poche.*

En voici les débris.

ZÉLIDE.

Tu l'as déchirée ?

ROSETTE.

Oh ! c'est un soin qu'il a pris.
Furieux qu'il étoit d'un accueil si sauvage,
Il l'a mise en morceaux, qu'il m'a jetés, de rage.
Pour la derniere fois, il m'a fait ses adieux,
Jurant bien de jamais ne s'offrir à vos yeux.

ZÉLIDE.

Tu n'as pu l'arrêter ?

ROSETTE.

Moi ! Qu'avois-je à lui dire ?

ZÉLIDE, *en soupirant.*

Je ne sais : mais peut-être un rien eût pu suffire.

ROSETTE.

Vous n'auriez pas cessé de me le reprocher.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, *rentrant, sans être vu ;*
ZÉLIDE, ROSETTE.

ZÉLIDE, *après avoir rêvé.*

DONNE-MOI ces débris.

ROSETTE, *en rajustant les morceaux.*

On peut les rapprocher.

ZÉLIDE.

Que j'y lise du moins... Quelle foible ressource !

LE MARQUIS, *se jetant à ses pieds, lorsqu'elle va pour prendre les morceaux de sa lettre.*

Eh! lisez dans mes yeux, vous serez à la source.

ZÉLIDE.

Monsieur, je n'aime point qu'on me surprenne ainsi. Levez-vous. [*A Rosette.*] Remets-lui ses papiers.

ROSETTE.

Les voici.

LE MARQUIS.

Mais recevez donc mieux un cœur qui vous adore.

ZÉLIDE.

Marquis, je vous défends de nous brouiller encore.

LE MARQUIS.

Est-ce moi?

ZÉLIDE.

Finissons; ma mere vous attend.

LE MARQUIS.

M'avez-vous souhaité, vous-même, un seul instant? Tandis que je souffrois le plus cruel martyre, M'avez-vous desiré?

ZÉLIDE.

Desirer, c'est trop dire.

ROSETTE.

Vous en demandez trop.

ZÉLIDE.

Mais j'ai trouvé mauvais Que vous fussiez absent.

LE MARQUIS.

Vous comblez mes souhaits.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

LE COMMANDEUR, LE BARON D'ORGIVAL.

LE COMMANDEUR.

BARON, vous reprenez de la mélancolie.
Çà, mon vieux Général, quelle eſt cette folie?
Oh! je vous traiterai là-deſſus ſans quartier.

LE BARON.

Je ne rencontre point de gens de mon métier,
Sans un certain regret. Je n'en ſuis pas le maître.
Je ne puis empêcher mon chagrin de renaître.
Leur aſpect, malgré moi, me devient douloureux;
Et la honte me prend, quand je ſuis devant eux.

LE COMMANDEUR.

La honte! Mais, Baron, vous vous faites injure.

LE BARON.

Ce Marquis, par exemple, a r'ouvert ma bleſſure.
Ah! pourquoi m'avez-vous entraîné dans ces lieux?
Les pleurs, je l'avouerai, m'en ſont venus aux yeux.

LE COMMANDEUR.

Le connoiſſez-vous?

LE BARON.

Non: mais je lui porte envie.
Qu'il eſt heureux! il ſert ſon Prince & ſa Patrie.
Quels jours ſont plus brillans & plus beaux que les ſiens?
Et dans l'oiſiveté je vais perdre les miens.
Puis-je m'en conſoler? Je ſuis à la torture.

LE COMMANDEUR.

Que voulez-vous de plus, après votre aventure?
A quoi vous a servi, dans ce dernier combat,
Le bonheur d'avoir fait une action d'éclat?
Vous avez vu qu'un autre, aidé de sa cabale,
En a ravi l'honneur & la gloire totale;
Qu'en voulant réclamer cet acte de valeur,
Un désaveu cruel combla votre malheur;
Qu'on a joui du vol; qu'on en a fait trophée:
Ainsi la vérité souvent reste étouffée.
Combien de faux Héros ont été couronnés
De lauriers que leurs mains n'ont jamais moissonnés!

LE BARON.

Hélas!

LE COMMANDEUR.

Vous soupirez! Quels regrets sont les vôtres?
Quoi! vouliez-vous encor travailler pour les autres?

LE BARON.

Mais du moins la Patrie en auroit profité.

LE COMMANDEUR.

Quarante ans de travaux vous ont bien acquité;
D'ailleurs, ne craignez rien des bruits qu'on peut répandre;
Je dirai votre histoire à qui voudra l'entendre.

LE BARON.

Ah! Commandeur, daignez m'épargner sur ce point.
Je ne me suis pas plaint; je ne me plaindrai point.
J'ai cru voir...

LE COMMANDEUR.

Quelle est donc cette délicatesse?

LE BARON.

Que la plus juste plainte étoit une foiblesse;
Que celui qui s'en sert, n'en retire aucun fruit;
Qu'on l'écoute avec peine, & que même on le fuit;
Que les infortunés se rendent ridicules
En se plaignant. D'ailleurs, il est tant d'incrédules;

Et ſans compter encor (hélas ! rien n'eſt plus ſûr ,)
Tant de ces cœurs pêtris du limon le plus dur ,
Que les malheurs d'autrui font nager dans la joie !
Eh ! ne vaut-il pas mieux leur dérober leur proie ?
Je me borne à vous ſeul , dont je ſais l'amitié.
D'ailleurs , j'aime encor mieux l'oubli que la pitié.

LE COMMANDEUR.

Soit. N'ayez là-deſſus aucune inquiétude ;
Ne craignez rien au fond de cette ſolitude ,
Où , comme vous voyez , peu de gens ſont admis.
L'un eſt donc ce Marquis ; l'autre un de ſes amis.
Vous ne vous connoiſſez ni les uns ni les autres ;
Vous ſaurez leurs ſecrets , ſans qu'ils ſachent les vôtres.
Quant à notre retour , tâchez de vous calmer.
La ſubſtitution que je viens réclamer ,
N'eſt pas d'une nature à m'être chicanée ;
La Comteſſe ma nièce y ſeroit condamnée :
Elle eſt à mon profit acquiſe depuis peu ,
Au moyen de la mort de mon petit neveu.
Auſſi-tôt nous partons ; & tous deux , loin du monde ,
Ne vivant que pour nous , dans une paix profonde ,
Nous jouirons du moins du reſte de nos jours ,
Et de notre union , qui durera toujours.

LE BARON.

Pardonnez à mon cœur un nuage qui paſſe ;
C'eſt le dernier effet que produit ma diſgrâce.
Ah ! puiſque l'amitié me garde un ſort ſi doux ,
Puiſqu'il me reſte encore un ami tel que vous ,
Je n'ai plus de reproche à faire à la fortune.
Mais ma préſence ici pourroit être importune :
On voudroit vous parler ; je m'en vais faire un tour.

LE COMMANDEUR.

C'eſt ce Marquis. Il cherche à me faire ſa cour.
La ſubſtitution les trouble & les occupe.
Il veut m'amadouer ; mais je ne ſuis pas dupe ,
Et je vais le payer de propos obligeans.

SCÈNE II.

LE COMMANDEUR, LE MARQUIS.

LE COMMANDEUR.

MARQUIS de Clarendon, tous les honnêtes gens
Semblent faits pour s'aimer dès la premiere vue.
Il eſt vrai que mon âme étoit bien prévenue,
Que je vous connoiſſois déja ſur un portrait
Dont j'étois enchanté; le rapport eſt parfait.

LE MARQUIS.

M'auroit-on, près de vous, rendu ce bon office?

LE COMMANDEUR.

La Comteſſe ma nièce. Elle vous rend juſtice;
Ses lettres m'ont inſtruit; & nous ſommes d'accord.
Il n'appartient qu'à vous d'enlever tout d'abord
L'eſtime & l'amitié d'un homme de mon âge.

LE MARQUIS.

Le deſir de bien faire eſt mon ſeul avantage,
Et je n'ai pas encor mérité cet encens.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Il ne l'adopte pas; auroit-il du bon-ſens?
Voyons. [*Haut.*] La vérité me dicte ce langage.
Quand Zélide ſeroit ſenſible à votre hommage,
Ma foi, je n'en ſerois aucunement ſurpris:
Car enfin vous l'aimez; vos yeux me l'ont appris.

LE MARQUIS.

Je ſuis ſûr de l'aimer; mais j'ignore le reſte.

LE COMMANDEUR.

Voilà le vrai mérite. Il eſt ſimple, modeſte,
Ne préſume de rien, & ſe vante encor moins.

LE MARQUIS, *à part.*

Ah ! j'en ſuis excédé.

LE COMMANDEUR.

Continuez vos ſoins.
Pour des difficultés, je n'en ferai pas une.
Je voudrois ſeulement qu'elle eût plus de fortune.
Mais tout eſt compenſé : car, d'un autre côté,
Quoique ma niece, elle a plus que de la beauté.
C'eſt un charme tout neuf, que perſonne n'a qu'elle ;
Un rien ſi vous voulez, qui manque à la plus belle ;
C'eſt la fraîcheur, l'émail, & l'éclat ſans pareil
De la plus belle roſe au lever du ſoleil.

LE MARQUIS, *à part.*

Du moins, j'aime l'encens qu'il donne à ce que j'aime.
[*Haut.*]
Je conviens, avec vous, que c'eſt la beauté même :
Mais du côté des biens, épargnez-vous ces vœux ;
Sa perſonne, ſon cœur eſt tout ce que je veux.
Je n'imagine point de plus grande fortune ;
Et d'ailleurs, j'aurois tort d'en deſirer aucune.

LE COMMANDEUR.

Vous me charmez. [*A part.*] Il a pourtant de la raiſon.

LE MARQUIS.

J'ai l'honneur de ſortir d'une illuſtre Maiſon ;
Et je puis, dans le monde, aſſurer à Zélide
L'éclat qu'elle mérite.

LE COMMANDEUR.

Eh ! mais cela décide.

LE MARQUIS.

Non, rien du tout de plus pour moi que pour autrui.
Sur tout ce que la Cour a de mieux aujourd'hui,
Zélide peut choiſir ; elle en eſt la maitreſſe.

LE COMMANDEUR.

Il eſt vrai, l'an paſſé, la Comteſſe ma nièce
A pu la marier au Comte de Clairval.
Le choix étoit brillant, mais encor plus fatal.

A propos, sa Maison est illustre, sans doute;
Et vous la connoissez ?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Comme toute,
Celle de Clarendon, je crois, vaut encor mieux.
Vous remontez plus haut au moins d'un siècle ou deux,
N'est-ce pas? Dites donc.

LE MARQUIS.

Mais l'une vaut bien l'autre.

LE COMMANDEUR.

L'Histoire, il m'en souvient, décide pour la vôtre.
Mais ce que je préfere aux titres les plus vieux,
C'est que l'on ne soit pas gonflé de ses ayeux;
Qu'on cherche, comme vous, à marcher sur leur trace;
Qu'on ne devienne pas le moindre de sa race,
Comme l'on en voit tant, & comme étoit celui
Dont je parle.

LE MARQUIS.

Il n'est plus...

LE COMMANDEUR.

Quoi?

LE MARQUIS.

Le même aujourd'hui.
Je sais que sur son compte on rappelle sans cesse
Quelques égaremens, des erreurs de jeunesse.

LE COMMANDEUR.

Ne vous dégradez pas, en lui servant d'appui.
Je sais, tout récemment, un trait affreux de lui.

LE MARQUIS.

Un trait affreux, Monsieur!

LE COMMANDEUR.

Mais il n'a rien à craindre.

LE MARQUIS.

Ah! daignez m'en instruire.

LE COMMANDEUR.

On ne veut pas s'en plaindre;
On ne le daigne pas.

LE MARQUIS.

De grâce...

LE COMMANDEUR.

J'ai promis
De n'en pas dire un mot.

LE MARQUIS.

C'est un de vos amis?...

LE COMMANDEUR.

Oui; c'est celui de tous, que j'aime, que j'honore.

LE MARQUIS.

C'est par cette raison, par mille autres encore,
Que j'insiste. Excusez ma curiosité.

LE COMMANDEUR.

Pourquoi, sur ce sujet, tant de vivacité?
Je suis pourtant charmé de l'intérêt si tendre,
Que, pour l'amour de moi, vous voulez bien y prendre.

LE MARQUIS.

Peut-être je pourrois réparer tout le mal
Que lui peut avoir fait le Comte de Clairval.
J'en ferai mon affaire; elle m'est trop sensible.

LE COMMANDEUR.

Voilà nos gens de Cour, à qui tout est possible!
Et quand on vient au fait, on trouve à décompter.
Mais je n'ai rien de plus à vous en raconter.

LE MARQUIS.

Je suis sûr du succès; je vous le certifie:
Ce seroit le bonheur le plus grand de ma vie.

LE COMMANDEUR.

Marquis, épargnez-vous ces informations.
Le tort eſt au-deſſus des réparations
Qui dépendroient de vous. Votre amour pour ma nièce,
Votre façon d'aimer, me charme, m'intéreſſe :
Sur-tout, ce caractere aimable, officieux,
Que vous venez de faire éclater à mes yeux,
Me gagne tout-à fait. Souffrez que je vous laiſſe.
Une affaire m'appelle auprès de la Comteſſe :
Je vais vous y ſervir au gré de vos ſouhaits.
[*A part.*]
La ſubſtitution tiendra plus que jamais.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, *ſeul.*

CE reproche, tout faux qu'il puiſſe être, m'accable.
Mais que puis-je avoir fait? De quoi ſuis-je coupable?
Autrefois j'aurois pu me le diſſimuler.
Mon cœur, plus indulgent, laiſſoit accumuler
Mes défauts, mes erreurs, mes torts, mes ridicules;
Je n'en avois au plus que de légers ſcrupules.
Mais, à préſent, mon cœur ne me pardonne rien.
On m'accuſe pourtant. Quel crime eſt donc le mien?
J'aurois quelques remords!... Non, cet homme s'abuſe;
Et ce qui me raſſûre, eſt celui qui m'accuſe.

SCÈNE IV.

D'AUTRICOURT, LE MARQUIS.

D'AUTRICOURT.

Vous êtes bien rêveur! Qu'eſt-ce que vous avez?

LE MARQUIS.

Mais il me ſort des ſots de deſſous les pavés.

D'AUTRICOURT.

Ce malheur n'eſt pas fait pour vous ſeul. Puis-je apprendre
Ce que le Commandeur...

LE MARQUIS.

Tu ne ſaurois comprendre
Avec quelle aſſurance il vient de m'excéder.

D'AUTRICOURT.

C'eſt le droit des vieillards ; il faut bien leur céder.

LE MARQUIS.

J'ai vingt fois été prêt de lui céder la place.
Il avoit la fureur de me louer en face,
Et de me prodiguer l'encens le moins flatteur.

D'AUTRICOURT.

Tout bon Provincial eſt grand complimenteur.
Je crains bien plus l'encens qu'on ſe donne à ſoi-même.

LE MARQUIS.

Et pour mettre le comble à mon malheur extrême,
Il m'a parlé de moi, ſous le nom de Clairval ;
Et tu peux bien penſer que c'eſt tout au plus mal :
Il en ſait même un trait nouveau.

D'AUTRICOURT.

Quelle folie!

LE MARQUIS.

Le diable prend plaisir à commenter ma vie.
Il m'accuse, en un mot.

D'AUTRICOURT.

Sur le rapport d'autrui;
Ce sera quelque histoire aussi vieille que lui,
Quelque anecdote fausse, absurde, & surannée,
Et qu'il prend bonnement pour être de l'année.

LE MARQUIS.

Je retournerai tant ce vieil original,
Qu'il faudra qu'à la fin il parle bien, ou mal.

D'AUTRICOURT.

Eh! quel est le délit?

LE MARQUIS.

Il s'obstine à le taire.
Oui, cet homme a juré de m'en faire un mystere.
Mon forfait est, dit-il, sous le sceau du secret;
Il a fait le serment d'un silence indiscret.
Ce que j'ai pu savoir, à force de contrainte,
C'est un de ses amis qui dédaigne la plainte.
Je n'en vaux pas la peine, apparemment.

D'AUTRICOURT.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

On me mépriſe trop pour se plaindre de moi.
Ce trait me désespere; il expose à ma vue
Une image de moi qui m'accable & me tue.
De ce qu'on pense encor, voilà d'affreux témoins.
Cher ami, tes rapports m'en ont dit beaucoup moins.

D'AUTRICOURT.

Vous n'êtes point coupable.

LE MARQUIS.

A quoi ſert l'innocence
A qui l'on interdit une juſte défenſe ?
En ai-je moins d'opprobre & de confuſion ?

D'AUTRICOURT.

On vous accuſe à faux ; c'eſt une viſion.

LE MARQUIS.

Le Commandeur y croit ; il n'importe à quel titre.
Du deſtin de Zélide, il eſt preſque l'arbitre.
Dans l'ami le plus cher, il ſe trouve bleſſé ;
Il l'impute à Clairval. Dès qu'on aura percé
Le voile trop heureux qui me dérobe encore,
Il proſcrira, ſans doute, un homme qu'il abhorre ;
Et je ſerai perdu, ſans l'avoir mérité.

D'AUTRICOURT.

Rien n'eſt plus dangereux qu'un ſot accrédité.

LE MARQUIS.

Il me falloit encor cette charge importune.

SCÈNE V.

Mad. ARMANCE, LE MARQUIS, D'AUTRICOURT.

Mad. ARMANCE.

JE viens vous annoncer peut-être une infortune.

LE MARQUIS.

Sans doute.

Mad. ARMANCE.

Pardonnez à mon zèle importun.

LE MARQUIS.

Les malheurs vont de fuite; on n'en a pas pour un.

Mad. ARMANCE.

La réponse est venue.

D'AUTRICOURT.

A quoi? quelles nouvelles?

Mad. ARMANCE.

La voici.

LE MARQUIS.

Quoi! déja? L'infortune a des aîles.

Mad. ARMANCE.

On vient de l'apporter depuis quelques instans;
Madame l'attendoit depuis assez long-tems
Avec impatience.

LE MARQUIS.

On l'aura bien servie.

D'AUTRICOURT.

Mais qu'est-ce que c'est donc?

LE MARQUIS.

Le détail de ma vie.

Il doit être complet.

Mad. ARMANCE.

J'ai cru tout aussi-tôt
Devoir vous prévenir. Disposez du dépôt.
Je ne puis vous cacher, en cette conjoncture,
Ce que je puis savoir. Je dois, à l'écriture,

En connoître l'auteur ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui.
Madame s'en rapporte entièrement à lui ;
C'eſt ſon conſeil intime, & ſon ami ſolide ;
C'eſt un homme d'honneur ; mais ſévere, rigide,
Exact & ſcrupuleux. Mais qu'importe ? Entre nous,
Cet arbitre eſt le ſeul qui fût digne de vous.
Ce ſera votre éloge.

LE MARQUIS.

Ah ! quel ſort me menace !

Mad. ARMANCE.

Décidez au ſurplus ; que faut-il que je faſſe ?

LE MARQUIS.

La rendre à ſon adreſſe.

D'AUTRICOURT.

On pourroit la garder.

LE MARQUIS.

Comment ! La ſupprimer ?

D'AUTRICOURT.

Non ; mais la retarder.

LE MARQUIS.

Et par quelle raiſon ?

D'AUTRICOURT.

En cette circonſtance,
Il vous ſeroit, je crois, d'une extrême importance
De faire auparavant parler le Commandeur.
Un ſecond entretien vous ouvrira ſon cœur.
De l'humeur dont il eſt, ce myſtere lui peſe ;
Sous le poids du ſecret, il eſt mal à ſon aiſe.
On la rendra demain, ſi ce n'eſt dans le jour...
Et ce petit retard...

LE MARQUIS.

C'eſt toujours un détour :

Je ne puis m'y prêter. Achevons l'aventure.
La meilleure fineſſe eſt d'aller en droiture.
Tout moyen détourné dégrade qui s'en ſert.
N'ajoutons rien de plus au malheur qui me perd.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

LE MARQUIS, D'AUTRICOURT.

LE MARQUIS.

QUE veux-tu? Je me vois à deux doigts du naufrage.
Le péril, je l'avoue, étonne mon courage.
J'y perdrai d'autant plus, qu'après tant de combats,
Zélide, si l'espoir ne m'en impose pas,
M'a laissé, dans ses yeux, jouir de ma victoire:
Je viens d'y lire encor ma fortune & ma gloire.
Je plaîs; je suis aimé. Quel sort seroit le mien!
Je n'avois jamais vu de cœur comme le sien.
Je n'en ai cependant qu'une preuve tacite.

D'AUTRICOURT.

Qui vaut bien un aveu. Je vous en félicite.
Ainsi donc tout n'est pas si fort désespéré.

LE MARQUIS.

J'ignore que la lettre ait encore opéré.
La Comtesse, je crois, ne l'a pas encor lue:
Du moins, depuis tantôt, je ne l'ai pas revue.
Elle s'est enfermée avec le Commandeur.
Ainsi j'attends l'éclat. Puis-je être sans terreur?
C'est la premiere fois que je l'ai ressentie.
Mais il s'agit ici bien plus que de ma vie.
Je crains pour mon honneur, pour le plus tendre amour,
Et je suis en danger de tout perdre en un jour.
Quant à ce Commandeur, qui veut m'ôter ma gloire;
Je le joindrai peut-être; & je saurai l'histoire

Qu'il prétend me cacher. Je le fais épier,
Pour lui pouvoir parler seul en particulier.
Cette explication ne peut être trop prompte.
L'honneur ne souffre rien d'indécis sur son compte.

SCÈNE II.

UN VALET, LE MARQUIS, D'AUTRICOURT.

LE VALET, *au Marquis.*

MONSIEUR le Commandeur est seul dans ce bosquet.

LE MARQUIS.

Adieu ; j'y vôle. Ah, ciel ! livre-moi son secret.

SCÈNE III.

D'AUTRICOURT, ROSETTE.

ROSETTE.

LE Marquis ? Je le cherche.

D'AUTRICOURT.

Il vient de disparoître;
Il parle au Commandeur ici-près.

ROSETTE.

Pût-il être
A sa Commanderie, au diable, & par-delà,
Ce chien de Commandeur !

D'AUTRICOURT.

Et pourquoi donc cela ?

ROSETTE.

Ah, vraiment oui! le traître! il nous en fait de belles!

D'AUTRICOURT.

Je n'en sais rien du tout. Dis-moi donc les nouvelles.

ROSETTE.

Maudits soient à jamais oncles petits & grands,
Paternels, maternels! Ce sont de sottes gens,
Qui ne sont bons au plus qu'à voir en l'autre monde.

D'AUTRICOURT.

Apprends-moi donc sur quoi ce grand courroux se fonde.

ROSETTE.

Ce vieux fou...

D'AUTRICOURT.

Mais encore?

ROSETTE.

A soixante & dix ans,
S'en venir hériter des morts & des vivans!
Puis il se marîra. Madame la future,
Ainsi que de raison, aura progéniture.
Et des cousins, Dieu sait! surviendront à foison.
Partant, adieu, pour nous, les biens de la Maison.
Vous m'entendez, je crois? Mais la mere & la fille
Vous vont apprendre tout. Malheureuse famille!
La mort qui vous poursuit, ne pourroit-elle un peu
Rejoindre le grand oncle à son petit neveu?

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, ZÉLIDE, D'AUTRICOURT.

ZÉLIDE.

VOILA le seul parti qu'il me convient de prendre.

LA COMTESSE.

Ah, Monsieur! vous voyez la mere la plus tendre,

Et la plus malheureuſe.

D'AUTRICOURT.

En quoi ? Vous m'étonnez.

LA COMTESSE.

Hélas ! de trois enfans que le Ciel m'a donnés,
Deux ne ſont plus. L'aînée eſt morte dans les larmes :
Mon fils, depuis trois mois, dès ſes premieres armes,
En ſe couvrant de gloire, a terminé ſon ſort.
Pour eſſuyer les pleurs que je donne à leur mort,
Voilà la ſeule main que le Ciel m'ait laiſſée.
Monſieur, je n'ai plus qu'elle ; & je ſuis menacée
De la perdre. Elle veut... C'en eſt trop à la fois.

D'AUTRICOURT.

Zélide ! Quel eſt donc l'état où je la vois ?
[*A la Comteſſe.*]
Quelle calamité vous ſeroit ſurvenue ?

LA COMTESSE.

Ma tendreſſe trop vive, & trop mal reconnue ;
Pour cette infortunée, eſt mon plus grand malheur.

ZÉLIDE.

Eh ! Monſieur, jugez-nous.

LA COMTESSE.

J'en mourrai de douleur.
Le Commandeur, armé d'un droit, dont, à ſon âge,
Je n'euſſe jamais cru qu'il voulût faire uſage,
L'exerce tout entier. Il réclame aujourd'hui
Tous les biens dont ma fille auroit joui, ſans lui.
La ſubſtitution, Monſieur, qu'il revendique,
Au défaut de mon fils, n'eſt que trop authentique.
Je l'ai fait conſulter ; il n'eſt point de moyens.
Pour ſurcroît de malheur, il eſt vrai, j'en conviens ;
Mon époux & mon fils ont diſſipé le reſte.
Cependant j'ai ſauvé d'un débris ſi funeſte
Le bien qui m'appartient ; il m'en demeure encor :
Et ce qui peut ſuffire eſt le plus grand tréſor.

ZÉLIDE.

Laissez-vous soulager d'une charge importune.
La retraite & l'oubli sont faits pour l'infortune.
Que feriez-vous de moi? Vos douleurs s'aigriroient.
Séparons nos malheurs; ils nous accableroient.
On languit doublement, quand on languit ensemble.
Le parti que je prends, tout triste qu'il vous semble,
L'est-il pour Euphrasie? Elle a tout oublié.
Gémit-elle en secret d'avoir sacrifié
Plus d'appas que jamais on n'en eut en partage,
De posséder en vain le plus grand avantage,
D'être inutilement la plus rare Beauté?
D'ailleurs, il faut céder à la nécessité.
C'est à celles qui n'ont qu'une obscure naissance,
A braver le malheur jusques à l'indécence.
Quand un nom trop connu ne peut que s'avilir,
Le seul parti qui reste, est de l'ensevelir.

D'AUTRICOURT.

Mais enfin la fortune inconstante & cruelle
Vous a-t-elle ravi ce qui ne vient pas d'elle?
Du moins, elle ne peut reprendre que ses dons.
N'avez-vous que ces biens, si frivoles, si prompts
A s'envôler au gré de son moindre caprice?
Voyez ce qui vous reste, & rendez-vous justice.
Eh bien! vous n'aurez plus cet éclat emprunté
Que la fortune ajoûte encore à la beauté.
C'est un rayon de moins que répandront vos charmes.
Vous ne triompherez qu'avec vos propres armes.
Connoissez leur pouvoir. Un triomphe si doux
En sera bien plus sûr & plus digne de vous.
Si j'ôsois... Quel reproche il me reste à vous faire!
Quand le sort vous seroit mille fois plus contraire,
Eh! qu'importe à l'amour qui peut tout réparer?

ZÉLIDE.

L'égalité n'est plus; tout doit nous séparer.

D'AUTRICOURT.

L'égalité n'est plus!

ZÉLIDE.

Je ne ſuis plus la même.

D'AUTRICOURT.

Pourquoi donc? Quelle erreur! quelle injuſtice extrême!
Que celui qui vous aime en doit être offenſé!
N'avez-vous enflammé qu'un cœur intéreſſé?
Le plus léger ſoupçon ſuppoſe peu d'eſtime.
Ne déshonorez pas du moins votre victime.
Si vous le condamnez à mourir de douleur,
Du moins ne joignez pas l'opprobre à ſon malheur.

ZÉLIDE.

Eh bien! ôtez-moi donc tous deux, s'il eſt poſſible,
Un ſcrupule; que dis-je? un remords trop ſenſible,
Que ma réflexion aigrit de plus en plus,
Qui ne ſert que trop bien à fonder mes refus.

LA COMTESSE.

S'il eſt vrai, je ſerai la premiere à m'y rendre.

ZÉLIDE.

Ah! qu'il m'eſt douloureux d'avoir à vous l'apprendre!
Mais non: c'eſt un reproche; il n'oſe m'échapper:
Il faut vous l'épargner.

LA COMTESSE.

Quel trait vient me frapper!
Il n'importe. Ouvre-moi ton âme toute entiere;
Je le veux.

ZÉLIDE.

On m'a crue une riche héritiere;
Et s'il faut, entre nous, parler à cœur ouvert,
Le Marquis ſeroit-il venu dans ce déſert,
S'il n'avoit entendu parler de ma fortune.
Par quelle autre raiſon? En avoit-il aucune?
Non: Clarendon d'abord s'eſt pris à cet appas.
C'eſt à l'eſpoir trompeur des biens que je n'ai pas,
Que je dois ſa recherche & ſon premier hommage.
Et moi, ſi j'avois eu le plus foible préſage

Du malheur qui devoit m'arriver en ce jour,
Hélas! Madame, aurois-je écouté ſon amour?
Ce que nous avons fait peut paſſer pour un piége,
On peut nous accuſer de ruſe & de manége:
Nous, Madame!.. Ah, grands Dieux!

LA COMTESSE.

Eh! calme tes frayeurs.
Le Marquis, dès long-tems, s'attend à nos malheurs;
Je l'en prévins d'abord; & je viens de l'inſtruire
De l'état où le ſort ſe plaît à te réduire.

ZÉLIDE.

Il le ſait?

LA COMTESSE.

Et de plus, il exigeoit de moi
Qu'à jamais ton malheur fût un ſecret pour toi.

ZÉLIDE.

Ah! vous m'en dites trop.

D'AUTRICOURT.

Quel regret eſt le vôtre?

ZÉLIDE.

Que je viens d'être injuſte & pour l'un & pour l'autre!
Que, devant vous, mon cœur ſe trouve humilié!

LA COMTESSE.

Ne nous ſéparons pas, & tout eſt oublié.
On vient.

ZÉLIDE.

Ce ſera lui... Mon âme eſt trop émue
Pour pouvoir à préſent m'expoſer à ſa vue.

LA COMTESSE.

Je te ſuis.

ZÉLIDE.

Cachez-lui ce ſecret entretien.

D'AUTRICOURT.

Pourquoi donc?

ZÉLIDE.

Ah! je vois que vous n'en ferez rien.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, D'AUTRICOURT.

D'AUTRICOURT.

Vous voyez qu'on vous fuit. N'en prenez point d'allarmes ;
C'eſt pour vous dérober quelque reſte de larmes
Qui viennent de couler.

LE MARQUIS.

D'où provenoient ces pleurs ?

D'AUTRICOURT.

De leurs réflexions ſur leurs communs malheurs,
Du tour que leur a fait ce Commandeur perfide.
Savez-vous quelle idée avoit priſe Zélide,
Ou plutôt quelle humeur ? car elle en a ſouvent.

LE MARQUIS.

Quoi donc ?

D'AUTRICOURT.

Elle vouloit s'en aller au Couvent ;
Mais elle n'ira pas.

LE MARQUIS.

Ah ! ma joie eſt parfaite.

D'AUTRICOURT.

Votre homme a donc parlé ?

LE MARQUIS.

Con fidencecomplette.
Il vouloit, mais en vain, me parler à demi.
Le trait dont il s'agit, regarde ſon ami.
Il va me l'amener... Le voici, ce me ſemble.
Laiſſe-nous, en ſecret, nous expliquer enſemble.

SCÈNE VI.

LE COMMANDEUR, LE BARON D'ORGIVAL, LE MARQUIS.

LE COMMANDEUR.

Ça, Meſſieurs, vous pouvez vous connoître tous deux.

LE MARQUIS.

C'eſt de quoi je m'eſtime infiniment heureux.

LE BARON.

Ce deſir obligeant que vous faites paroître,
A de quoi m'étonner. Qui peut l'avoir fait naître?

LE MARQUIS.

L'eſtime & le reſpect que nous vous devons tous.

LE BARON.

L'embarras de répondre à des diſcours ſi doux
Doit peu vous étonner dans un vieux Militaire,
Dont la franchiſe fait le fond du caractere :
Guerrier preſque en naiſſant, abſorbé tout entier
Dans le goût continu que j'eus pour mon métier,
Je n'habitai jamais que dans le ſein des armes ;
Jamais je ne connus le ſéjour ni les charmes
De la ſphere brillante où vous avez roulé.
Mes devoirs & mon goût m'ont fait vivre iſolé.
J'ai mieux aimé reſter ſans art & ſans culture,
Tel que je ſuis ſorti des mains de la Nature.
Ce choix vous paroîtra ſingulier, indiſcret.
Je puis avoir eu tort ; mais je ſuis ſans regret.

LE COMMANDEUR.

J'ai tout dit, vos chagrins, & la cauſe ſecrette
Qui vous a, malgré vous, contraint à la retraite.

LE BARON.

Eh ! laiſſons le paſſé ; que ſert d'y revenir ?

LE MARQUIS.

Laiſſez-vous rappeler un heureux ſouvenir.

LE BARON.

A quoi cet entretien pourra-t-il nous conduire ?

LE MARQUIS.

Nous avons tous les deux beſoin de nous inſtruire.
C'eſt à l'occaſion de ce dernier combat,
Où vous avez ſauvé la gloire de l'Etat.

LE BARON.

Je conviens ſeulement...

LE COMMANDEUR, *au Marquis.*

Parlez en aſſurance.

LE MARQUIS.

Vous ſavez que d'abord l'eſpoir & l'apparence
Ne nous promettoient pas un triomphe douteux.
Déja les ennemis, ſe repliant ſur eux,
Vers un poſte plus fort commençoient leur retraite :
Ce mouvement devoit entraîner leur défaite ;
Mais on les pourſuivit avec trop de chaleur.
L'impétuoſité, cette folle valeur,
Nous fit payer bien cher un premier avantage,
Et la victoire alloit devenir leur partage.
A la tête d'un corps raſſemblé par vos ſoins,
Vous parûtes ; mes yeux en furent les témoins :
Vainement, pour le rompre, on tenta l'impoſſible ;
Votre bravoure en fit un rempart invincible.
Ce bataillon devint le centre du combat,
Et l'arbitre abſolu du ſalut de l'Etat.
Il n'en falloit pas moins pour ranimer les nôtres.
A votre exemple, alors il s'en rallia d'autres.
On n'a point vu charger avec tant de vigueur :
Tout plia déſormais à l'aſpect du vainqueur,
Et fixa ſans retour la victoire obſtinée.
Un triomphe complet termina la journée ;

Et la fuite ſauva le reſte des vaincus.
Mais pourquoi donc alors ne parûtes-vous plus?
Que devint le Héros, au milieu de ſa gloire?

LE BARON.

Sans adopter ce nom, voici toute l'hiſtoire.
L'action finiſſoit; & mon malheur fut tel
Qu'alors je fus atteint d'un coup preſque mortel.
Je n'avois plus alors que l'ombre de la vie:
Le Ciel ne vouloit pas qu'elle me fût ravie;
Je vécus; mais ce fut dans les bras de la mort,
Où je reſtai long-tems, ſans connoître mon ſort.
Hélas! je commençois doucement à renaître;
Bientôt, avec honneur, je comptois reparoître;
Quand j'en revins, j'appris, de gens dignes de foi,
Que ce que j'avois fait ne rouloit pas ſur moi;
Des gens qu'on me nommoit s'en diſputoient la gloire;
Chacun s'approprioit l'honneur de la victoire;
Et cet homme, entre nous, plus adroit, plus heureux,
L'avoit revendiquée, & l'emportoit ſur eux.

LE MARQUIS.

Arrêtez; c'eſt lui faire une injure mortelle.

LE BARON.

Eh! c'eſt un fait. L'avis n'étoit que trop fidèle.
Qu'il eſt mortifiant pour un homme d'honneur
D'avoir à réclamer ſa gloire & ſon bonheur!
Quel rôle humiliant, quelle infortune extrême
Que de ſe voir réduit à ſe vanter ſoi-même!
Je ne pus triompher de l'incrédulité;
Il ne m'en demeura que la témérité...
Pardonnez ce ſoupir; j'en gémis, quand j'y penſe.
J'en eus la honte; & l'autre en eut la récompenſe.
Malgré moi-même, alors ſuccombant au dégoût,
Je cédai pour jamais, & j'abandonnai tout.

LE MARQUIS.

On ne vous perdra point.

LE COMMANDEUR.

Et ſur quelle aſſurance?

LE BARON.

Non ; j'ai pris mon parti.

LE MARQUIS.

L'envie ou l'ignorance,
Votre abſence, Monſieur, votre mort qu'on croyoit,
Le mouvement que fit Clairval, quand tout plioit,
L'impoſſibilité de voir ce qui ſe paſſe
Dans un jour de combat, ont fait votre diſgrâce.
Mais vous allez changer de réſolution.
On n'a point accepté votre démiſſion.
La Cour ne juge point ſur des rapports frivoles.

LE COMMANDEUR.

La Cour!... Ce ne ſont-là que de belles paroles,
Langage du pays. Il nous faudroit ici
Des preuves. Quels garants avez-vous?

LE MARQUIS, *en tirant une lettre de ſa poche, & la donnant au Baron.*

Les voici.
Voyez ; vous connoiſſez ſans doute l'écriture ?

LE BARON.

D'un Miniſtre chéri je vois la ſignature.

LE MARQUIS, *lui montrant l'endroit qu'il doit lire.*

Liſez à cet endroit ; le reſte eſt ſuperflu.

LE BARON *lit.*

« Le Baron d'Orgival n'a point encor paru :
» Du ſort de ce brave homme on eſt vraiment en peine.
» Nous en avons beſoin la campagne prochaine.
» Peut-on trop l'employer? Il mérite à la fois
» L'eſtime & les bienfaits du plus juſte des Rois.
» N'en pourriez-vous, Monſieur, ſavoir quelque nou-
» velle » ?

LE MARQUIS.

Qu'il m'eſt doux d'embraſſer mon maître & mon modèle!
Qu'il m'eſt doux de vous voir au comble de vos vœux!
Tous les honnêtes gens ſont faits pour être heureux.

Du bonheur d'un brave homme...

LE BARON.

Ajoutez donc encore
Une grâce, un bienfait à ceux dont on m'honore.
Qui peut m'avoir si bien servi? Seroit-ce vous?
Je le croirois; parlez. Ah! qu'il me seroit doux
De vous devoir!...

LE MARQUIS.

Monsieur, c'est un témoin fidèle...

LE BARON.

Ah! de grâce, achevez. Et ce témoin s'appelle?

LE MARQUIS.

Eh! mais...

LE BARON.

Vous hésitez?

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce que vous craignez?

LE MARQUIS.

Et si c'étoit celui de qui vous vous plaignez?

LE COMMANDEUR.

Le Comte de Clairval?

LE BARON.

Ma surprise est extrême.

LE COMMANDEUR.

Cela ne sauroit être.

LE MARQUIS.

Et c'est pourtant lui-même.
Peut-être auroit-il pu, dans la confusion
Des rapports qu'on a faits à cette occasion,
Partager, ou du moins altérer votre gloire.
On vouloit lui donner l'honneur de la victoire.

LE BARON.

Quel remords empoisonne un bien si plein d'appas!
J'étois, sans le savoir, le plus grand des ingrats.

Ah ! mon premier devoir eſt la reconnoiſſance ;
C'eſt par mon bienfaiteur qu'il faut qu'elle commence :
Où le trouver ?

LE MARQUIS.

Ici, peut-être dès ce jour,
S'il ôſoit y paroître, & vous faire ſa cour.

LE COMMANDEUR.

Qu'il vienne.

LE MARQUIS.

Il vous inſpire une haîne unanime.

LE COMMANDEUR.

Bon ! ne voit-on jamais que ceux que l'on eſtime ?
Nous ſommes dans le monde un peu plus indulgens.
Il faudroit ſe reſtreindre à voir trop peu de gens.
Je le protége, moi. Je veux que la Comteſſe
Ait pour lui des égards & de la politeſſe.
On en dit tant de mal, que je ſuis curieux
De le voir. Vous pouvez l'amener en ces lieux.

LE MARQUIS.

Vous ſerez ſatisfait.

LE COMMANDEUR.

Allez donc au plus vîte.
Baron, c'eſt de bon cœur que je vous félicite.
Avouez votre joie. On vous a bien ſervi.
Cher ami, je vous perds : j'en ſuis pourtant ravi.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Vous voulez me parler; on vient de me l'apprendre.

LA COMTESSE.

Oui : c'eſt un entretien qui pourra vous ſurprendre.
Vous voulez aujourd'hui me préſenter Clairval ?
Ne vous ſouvient-il plus qu'il fut votre rival,
Qu'on vouloit m'engager à lui donner ma fille,
Et que de ce malheur j'ai ſauvé ma famille ?

LE MARQUIS.

C'eſt un cas imprévu. Le Baron d'Orgival...

LA COMTESSE.

Sont-ce là des raiſons pour attirer Clairval ?
Le Baron peut aller chez lui, lui rendre grâce.
Eſt ce chez moi qu'il faut que la ſcène ſe paſſe !

LE MARQUIS.

Le Commandeur...

LA COMTESSE.

Eh ! non ; ce projet vient de vous.
Je vois que vous voulez le lier avec nous,
En faire notre ami, parce qu'il eſt le vôtre.
Quelle ſociété ! N'en avez-vous point d'autre ?
Vous qui, juſqu'au ſcrupule, êtes homme d'honneur,
Ne rougiſſez-vous pas d'en être le prôneur ?
Je ne puis rien comprendre au zèle qui vous preſſe
De m'en parler toujours, de ramener ſans ceſſe

La converſation ſur lui, hors de ſaiſon.
J'en ſuis ſcandaliſée, & c'eſt avec raiſon.
Eh ! daignez faire grâce enfin à qui vous aime ;
Ou je ne ſaurai plus que penſer ſur vous-même.

LE MARQUIS.

Puiſque vous l'ordonnez, je me tairai.

LA COMTESSE.

Fort bien.
Ne m'en parlez jamais. Vous n'avancerez rien.
Mais puiſque le haſard me met ſur ſon chapitre,
Voyez, quand je le hais, ſi c'eſt à juſte titre.
Marquis, à ſon ſujet ſavez-vous ce qu'on dit ?
J'ignore à quel propos on s'eſt mis dans l'eſprit
Qu'il eſt admis chez moi, qu'il épouſe Zélide.
Eh bien ! qu'en dites-vous ?

LE MARQUIS.

C'eſt quelque tour perfide.

LA COMTESSE.

On ne le nomme pas ; mais il eſt déſigné.
On dit qu'on ne peut voir, ſans en être indigné,
Qu'un homme, que jadis je refuſai pour gendre,
Par des dehors trompeurs, ait l'art de me ſurprendre ;
Qu'on n'en eſt point la dupe à la Ville, à la Cour ;
Qu'il n'a qu'un peu plus d'art pour maſquer, au grand jour,
Ses vices, ſes défauts ; & que ſon ſeul mérite
Eſt d'être devenu le plus franc hypocrite.

LE MARQUIS.

Ce charitable avis vient-il de bonnes parts ?

LA COMTESSE.

J'ignore qui m'écrit ; mais j'y dois des égards :
C'eſt quelque ami ſecret qui pour moi s'intéreſſe.

LE MARQUIS.

Quelque ami, dites-vous ? Quelle ſcélérateſſe !
Si l'on croyoit ainſi comme un fait très-certain
Les noirceurs que renferme un avis clandeſtin,

Les plus honnêtes gens en seroient les victimes.
Que dis-je ? Ces billets, ces écrits anonymes,
Sont ordinairement les armes d'un méchant,
Du plus vil assassin, qui frappe, en se cachant
Sous le nuage épais de sa bassesse extrême,
Sûr que les coups qu'il porte à l'innocence même
Seront tous aggravés par la crédulité,
Enfoncés jusqu'au cœur par la malignité ;
Et qu'enfin la blessure est d'autant plus funeste
Que, si l'on en guérit, la cicatrice en reste.
Mais sans remettre encor Clairval sur le tapis,
Madame, il suffit donc qu'on ait donné jadis
Dans les égaremens d'une aveugle jeunesse,
Qu'on n'ait pu se sauver d'une premiere ivresse,
Pour être réputé le même en tous les tems ?

LA COMTESSE.

Marquis, les premiers pas sont les plus importans.

LE MARQUIS.

Un retour sur soi-même est donc un phénomene,
Un triomphe au-dessus de toute force humaine.

LA COMTESSE.

Mais je le pense ainsi.

LE MARQUIS.

Quel préjugé mortel !
On peut, dès le berceau, nous juger sans appel !
Tel qui paroît enfin sous de meilleurs auspices,
N'a fait que pallier ses défauts & ses vices ;
Il conserve en dedans les mêmes passions ;
L'âge, ni la raison, ni les réflexions,
Ne donnent tout au plus que l'ombre & l'apparence
Des bonnes qualités qu'on n'eut pas dès l'enfance !

LA COMTESSE.

Assez communément.

LE MARQUIS.

Quelle erreur ! Ah ! grands Dieux !
Eh ! qui sont, parmi nous, les mortels que les Cieux

Ont daigné dispenser, au printems de la vie,
De payer le tribut qu'on doit à la folie ?
Quelles sont les vertus qui naissent avec nous ?
Eût-on, dès sa naissance, un partage si doux ;
La sagesse précoce est la moins assurée :
Le tems qu'elle anticipe est pris sur sa durée.
C'est celle qu'on acquiert à ses propres dépens ;
Qui se soutient toujours, & nous suit en tout tems.

LA COMTESSE.

Les vertus qu'on acquiert sont si peu naturelles,
Que l'on doit au besoin, fort peu compter sur elles.
C'est un bien, dont le fonds ne nous appartient pas ;
Dont on ne peut jouir qu'à force de combats ;
Au-lieu qu'un cœur bien né n'a pas à se défendre ;
Il n'a, contre lui-même, aucun combat à rendre ;
Il ignore le mal ; l'occasion le fuit ;
Son heureux naturel le guide & le conduit.
Si l'honneur en est moindre, eh ! qu'importe la gloire,
Comparée au danger de perdre la victoire ?
Enfin, je vous l'avoue avec sincérité,
J'aime mieux moins de gloire, & plus de sûreté.

LE MARQUIS.

Je crois pouvoir, au moins, balancer ce système.
Puisque je suis réduit à me citer moi-même,
Madame, apprenez donc que je suis devenu
Ce que je vous paroîs ; oui, c'est un fait connu,
Je me suis fait, je crois, un autre caractere.

LA COMTESSE.

Bon ! quel conte !

LE MARQUIS.

Il est vrai. Je ne puis plus m'en taire.
Je ne valois pas mieux autrefois que Clairval.

LA COMTESSE.

J'aime assez cet aveu. Le détour n'est pas mal.

LE MARQUIS.

Assez, & trop de gens, vous rendront témoignage
Que l'on m'a vu noyé dans le libertinage,

Joueur, diſſipateur, ſuperbe, avantageux,
Indiſcret, médiſant, d'un commerce orageux,
Inſupportable à tous.

LA COMTESSE.

Fort bien, ferme, courage!

LE MARQUIS.

Je jure...

LA COMTESSE.

Vous pourriez m'en dire davantage.

LE MARQUIS.

Et plus vous me croirez, plus vous m'obligerez.

LA COMTESSE.

Et c'eſt à quoi jamais vous ne m'engagerez.

LE MARQUIS.

Vous me déſeſpérez.

LA COMTESSE.

Oh! je ſuis excédée.
Finiſſons. Je veux bien vous laiſſer votre idée.
Vous recherchez ma fille; elle eſt libre en ſon choix:
Obtenez ſon aveu; j'y donnerai ma voix,
Dès que j'aurai l'avis d'un homme que j'honore,
Dont je prends les conſeils.

LE MARQUIS, *à part.*

N'auroit-on pas encore
Remis la lettre?

LA COMTESSE.

Il faut m'excuſer. Entre nous,
Je l'ai chargé du ſoin de m'informer de vous.
Cette précaution, qui peut être fort vaine,
Ne doit aſſurément vous faire aucune peine.
Dès que j'aurai reçu la lettre que j'attends,
Si ma fille le veut, nous ſerons tous contens:
Mais à condition, (vous en êtes le maître,)
Qu'il ne ſera jamais, pour quoi que ce puiſſe être,

Queſtion de Clairval ; que vous romprez tous deux.
Son commerce, entre nous, eſt trop contagieux.
Marquis, ſur votre honneur, il faut me le promettre.
Pour mon gendre, autrement, je ne puis vous admettre.
Voyez, décidez-vous.

LE MARQUIS, *à part.*

Que vais-je devenir ?

SCÈNE II.

UN VALET, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE VALET.

MADAME, l'on demande à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce ?

LE VALET.

Une grande Dame : on la nomme Aſtérie.

LA COMTESSE.

Faites entrer.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

MARQUIS, demeurez, je vous prie ;
Voulez-vous me laiſſer ennuyer à périr ?
Des viſites de femme ! Ah ! c'eſt pour en mourir.
Après les lieux communs, qu'ont-elles à ſe dire ?

SCÈNE IV.

ASTÉRIE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

EH! Madame, c'eſt vous! Quel bonheur vous attire?

ASTÉRIE.

En paſſant près d'ici, j'ai cru de mon devoir
De joindre le plaiſir à l'honneur de vous voir.

LA COMTESSE.

Nous reſtez-vous?

ASTÉRIE.

Chez moi quelque affaire m'appelle.

LA COMTESSE.

Vous venez de Paris?

ASTÉRIE.

J'en viens.

LA COMTESSE.

Quelle nouvelle?

ASTÉRIE.

Aſſez communément, je ne ſuis guère aux Cours.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc?

ASTÉRIE.

La plupart intéreſſent toujours,
Les uns dans leur honneur, les autres dans leur gloire;
Toujours ſur le prochain quelque mauvaiſe hiſtoire.
Je les laiſſe aux oiſifs, à ces gens du métier,
Dont la profeſſion, de quartier en quartier,
Eſt d'aller, ſur leurs pas, ſemer la calomnie.

LE MARQUIS.

Vous méritez, Madame, une eſtime infinie;
Et vous êtes unique...

ASTÉRIE.

Ah! qui? moi? Point du tout.
Mais les méchancetés ne ſont point de mon goût:
Je ne les fais jamais; ou bien je les oublie.

LE MARQUIS.

Mon Dieu! quel caractere eſt plus digne d'envie!

ASTÉRIE.

A propos de nouvelle; eh! Comteſſe, vraiment,
Je crois que je vous dois un petit compliment.

LA COMTESSE.

Sur quoi?

ASTÉRIE.

Vous mariez votre fille.

LA COMTESSE.

Peut-être.
Eſt-ce un bruit répandu?

ASTÉRIE.

Tout autant qu'il peut l'être.

LA COMTESSE.

Approuve-t-on mon choix?... Vous ne me dites mot.

ASTÉRIE.

Le monde eſt bien méchant; il eſt encor plus ſot.

LE MARQUIS, *à part.*

Où veut-elle en venir?

LA COMTESSE.

Madame, je vous prie...

ASTÉRIE.

Eh bien! on eſt ſurpris...

LA COMTESSE.

De quoi, je vous ſupplie?

ASTÉRIE.

Que vous donniez Zélide à celui que jadis
Vous aviez refusé. Ce que je vous en dis
N'est qu'office d'amie. On en fait un esclandre.
On improuve très-fort le choix de votre gendre ;
S'il est vrai que ce soit le même qu'autrefois
Vous avez éconduit ; & c'est tout d'une voix.

LA COMTESSE.

La surprise auroit lieu, si j'avois cette idée.
Demandez à Monsieur ; elle est très-mal fondée.

ASTÉRIE.

Tant mieux. Chacun, vous dis-je, en est tout consterné.
C'est un homme, entre nous, si mal morigéné,
Et si fort décrié...

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Je ne lui fais pas dire ;
Vous le voyez.

LE MARQUIS.

J'entends. [*A Astérie.*] Cet homme qu'on déchire
Vous seroit-il connu ?

ASTÉRIE.

Pardonnez cet aveu ;
Toute femme qui sait se respecter un peu,
Ne le connoîtra point.

LE MARQUIS.

Fort bien. Mais, je vous prie...

ASTÉRIE.

Monsieur prend son parti, je crois ?

LA COMTESSE.

C'est sa folie.

ASTÉRIE.

C'est leur usage entr'eux.

LE MARQUIS.

Daignez me pardonner.
Je ne puis me réſoudre à vous l'abandonner.
Depuis aſſez long-tems, qu'avez-vous ouï dire
Qui puiſſe entretenir contre lui la ſatyre ?
Qu'a-t-il fait de nouveau pour être décrié ?
Vous l'ignorez ; ou bien, vous l'avez oublié.

ASTÉRIE.

Vous m'entreprenez ?

LE MARQUIS.

Non. Mais je prends la licence
De défendre entre nous les droits de l'innocence.

ASTÉRIE.

Vous voulez du nouveau ? Vous ſerez ſatisfait.
Puiſque vous me pouſſez, je me ſouviens d'un fait :
Je ne ſais comme il eſt reſté dans ma mémoire.
Il s'agit d'un ſcandale. On en faiſoit l'hiſtoire,
A propos de ce bruit follement répandu.

LE MARQUIS.

Eh ! Madame, achevez.

ASTÉRIE.

Ce Sage prétendu
Vit actuellement avec une merveille,
Une fille, en un mot, qui n'a pas ſa pareille ;
Que ſa mere elle-même...

LE MARQUIS.

Arrêtez.

LA COMTESSE.

Quelle horreur !

ASTÉRIE.

Oui, Madame...

LE MARQUIS, *à part.*

Morbleu !... Contenons ma fureur.

[*Haut.*]

Je ſoutiens...

ASTÉRIE.

ASTÉRIE.

Attendez, Monsieur, à me répondre.
Tout aussi-bien que moi, ceci va vous confondre,
Vous saisir, en un mot, de l'effroi le plus grand.
Cette femme est ici... Je l'ai vue, en entrant.

LA COMTESSE.

Cette malheureuse?..

ASTÉRIE.

Oui, c'est un fait qu'on avance.
N'avez-vous pas chez vous une Madame Armance?

LA COMTESSE.

Elle n'a point de fille; elle est hors de soupçon.
Elle! Ah, Dieux! on vous trompe.

ASTÉRIE.

En aucune façon.

LA COMTESSE.

Madame, j'en réponds tout comme de moi-même.

ASTÉRIE.

En ce cas, ils ont tort. La mépriſe est extrême.

LE MARQUIS.

Non: le fait est trop grave, il le faut éclaircir.

ASTÉRIE.

Je suis preſſée. Adieu; puiſſiez-vous réuſſir.

LA COMTESSE.

Restez. C'est devant vous qu'il convient à ma gloire
De voir un peu plus clair au fond de cette hiſtoire.
[*Elle appelle.*]
Quelqu'un?... Madame Armance?

SCÈNE V.

Mad. ARMANCE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, ASTÉRIE.

LA COMTESSE, *à Mad. Armance.*

AH! c'eſt vous que je veux.

ASTÉRIE.

Il faut l'interroger.

LA COMTESSE.

Il me ſeroit affreux
De la trouver coupable. Approchez.

ASTÉRIE.

Elle tremble.

LA COMTESSE.

Je frémis.

Mad. ARMANCE.

Qu'avez-vous? Mon aſpect, ce me ſemble,
Eſt pour vous un ſujet de trouble & de douleur?
Vous aurois-je déplu? J'aurois bien du malheur.

LA COMTESSE.

Je ne ſais.

Mad. ARMANCE.

Près de vous, m'auroit-on deſſervie!
Mon ſort étoit trop doux; ſans doute on me l'envie.

LA COMTESSE.

Hélas!...

ASTÉRIE.

Venons au fait.

Mad. ARMANCE.

Ai-je pu m'oublier?

ASTÉRIE.

Songez, songez, Madame, à vous justifier.

Mad. ARMANCE.

A me justifier ! Ce terme est une offense.

ASTÉRIE.

A la bonne heure. Enfin, prouvez votre innocence.

LA COMTESSE.

Quand vous avez daigné venir vivre avec moi,
Madame, m'avez-vous parlé de bonne-foi ?

Mad. ARMANCE.

Vous en auriez pu faire une fidelle enquête.
Je vous l'ai dit, je sors d'une famille honnête,
Dont le malheur des tems a détruit le bonheur.

ASTÉRIE.

Beau Roman !

Mad. ARMANCE.

Mon mari fut un homme d'honneur.

ASTÉRIE.

Passons sur tout cela. Vous eûtes une fille ?

Mad. ARMANCE.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Juste Ciel !...

Mad. ARMANCE.

C'est toute ma famille.

ASTÉRIE.

Tâchez, à son sujet, de nous tirer d'erreur.

Mad. ARMANCE.

Vous ne me ferez point répondre avec aigreur.

ASTÉRIE.

Eh ! qu'en avez-vous fait ?

Mad. ARMANCE.

Je n'en suis plus chargée.

ASTÉRIE.

Et par quelle aventure ?

Mad. ARMANCE.

On m'en a soulagée.

ASTÉRIE.

Son destin quel est-il ?

Mad. ARMANCE.

Parfaitement heureux.

ASTÉRIE.

Sans être mariée ?

Mad. ARMANCE.

Elle est dans d'autres nœuds.

ASTÉRIE, *à la Comtesse.*

Vous le voyez.

Mad. ARMANCE.

Quoi donc ?

LA COMTESSE.

Grands Dieux ! que j'ai d'allarmes !

ASTÉRIE.

Ainsi donc elle doit sa fortune à ses charmes ;
Et vous-même avez cru devoir vous y prêter ?

Mad. ARMANCE.

Enfin, je vous entends. Je cherchois à douter ;
Mais je vois trop de quoi vous me croyez capable.
Quel desir avez-vous de me trouver coupable ?
On diroit, à vous voir attaquer mon honneur,
Que l'opprobre d'autrui soit, pour vous, un bonheur.
Ce funeste plaisir est-il dans la Nature ?
Peut il au fond d'un cœur prendre sa source impure ?
Vos affreux préjugés vous nuisent plus qu'à moi.
Qui soupçonne aisément, fait mal juger de soi.
Un bon cœur croit toujours qu'un autre lui ressemble.
Profitez de l'avis. Vous croyez que je tremble ;
Et c'est vous que je plains.

ASTÉRIE.

Mais voyons donc mes torts.

Mad. ARMANCE.

Ecoutez, & tâchez d'en avoir des remords.
Apprenez donc, enfin...

LA COMTESSE.

Quoi donc, ma chere amie?

Mad. ARMANCE.

Que ma fille, depuis une année & demie,
Eſt dans un ſaint aſyle, où vous la connoiſſez;
Vous l'honorez vous-même, & vous la chériſſez;
Vous concourez ſans ceſſe aux douceurs de ſa vie.

LA COMTESSE.

Eſt-ce?... Achevez.

Mad. ARMANCE.

C'eſt...

LA COMTESSE.

Qui?

Mad. ARMANCE.

Votre chere Euphraſie.

[*Aſtérie ſort avec dépit.*]

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, Mad. ARMANCE.

LA COMTESSE.

POURQUOI m'en avoir fait un myſtere indiſcret?

Mad. ARMANCE.

Madame, des raiſons m'ont contrainte au ſecret.

LA COMTESSE, *en l'embraſſant.*

O trop heureuſe mere! Elle a ſuivi vos traces.
La vertu n'a jamais réuni tant de grâces.

Mon cœur eſt pénétré de joie & de douleurs.
Eh ! quoi ! vous triomphez ; d'où viennent donc ces pleurs ?

Mad. ARMANCE.

L'innocence accuſée, en recouvrant ſa gloire,
Peut-elle s'empêcher de pleurer ſa victoire ?

LA COMTESSE.

Ah ! tout mon déſeſpoir eſt d'avoir concouru...

LE MARQUIS, *croyant parler à Aſtérie.*

Madame, vous voyez... Mais elle a diſparu.

SCÈNE VII.

ZÉLIDE, ROSETTE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, Mad. ARMANCE.

LA COMTESSE.

AH ! ma fille, venez prendre part à ma joie.

ZÉLIDE.

Quel eſt donc le bonheur que le Ciel vous envoie ?

LA COMTESSE.

Sachez...

ZÉLIDE, *au Marquis.*

D'où viennent donc ces tranſports imprévus ?

LA COMTESSE.

Je ne lui ſavois pas un mérite de plus.

ZÉLIDE.

A qui ?

LA COMTESSE.

Cette perſonne, où tant de vertu brille,
Votre amie & la mienne ; Euphraſie eſt ſa fille.

Mad. ARMANCE.

Je dois vous dire encore, & je m'en fais honneur,
Que ce n'eſt point à moi qu'elle doit ſon bonheur.
Mon bien n'eût pas ſuffi. Si ma fille eſt heureuſe,
C'eſt le rare bienfait d'une âme généreuſe :
Je lui dois cet aveu. Je pleurois en ſecret
L'avenir d'Euphraſie. En mourant de regret,
Je voyois chaque jour augmenter tous ſes charmes :
Le bruit s'en répandit ; jugez de mes allarmes.
Le plus digne mortel que le Ciel ait formé,
La vit. Notre bonheur fit qu'il fut informé
Des dangers de la fille, & des pleurs de la mere :
Il nous tendit les bras ; il lui tint lieu de pere.
Dans ce port ſalutaire, il daigna la pourvoir ;
Et comme ſa parente, il la fit recevoir.

LA COMTESSE.

Peut-on ſavoir ſon nom ?

Mad. ARMANCE.

Pardonnez mon ſilence ;
Il l'impoſe, il l'ordonne à ma reconnoiſſance.
Ah ! qu'il en coûte cher à ma ſoumiſſion !
Je ne puis le nommer ſans ſa permiſſion.

LA COMTESSE.

Je l'eſtime encor plus. L'action eſt parfaite.
Eh bien ? Marquis, eh bien ? Clairval l'auroit-il faite ?

LE MARQUIS.

Mais peut-être. Entre nous, j'en ſerois peu ſurpris.

LA COMTESSE.

Il s'en vanteroit bien.

LE MARQUIS.

Il en perdroit le prix.
Mais du moins, quant au fond, la preuve eſt manifeſte
Que la Dame Aſtérie a tort. Jugez du reſte.

LA COMTESSE, *à Mad. Armance.*

Je veux voir votre fille ; & j'y vais de ce pas.

[*Au Marquis.*] [*A Mad. Armance.*]

Je reviens dans l'inſtant... Ne me ſuivez-vous pas?

SCÈNE VIII.

D'AUTRICOURT, LE MARQUIS, ZÉLIDE, ROSETTE.

ROSETTE.

J'ADMIRE l'action qu'il a faite pour elle :
Mais s'il l'eût mariée, elle eût été plus belle.

ZÉLIDE.

Euphraſie eſt heureuſe ; elle eût pu l'être moins.
De ſon parfait bonheur nous ſommes les témoins.

LE MARQUIS.

N'enviez point ſon ſort ; il y va de ma vie.
Après avoir permis à mon âme ravie
De s'ouvrir à l'eſpoir le plus cher, le plus doux,
Dans un doute mortel me replongerez-vous ?
Combattrai-je toujours la crainte & l'injuſtice ?
Vous n'imaginez rien, dont l'amour ne gémiſſe,
Qui n'outrage à la fois mon cœur & vos appas.
Cependant le tems preſſe ; il avance à grands pas.
Mes devoirs vont bientôt m'éloigner de vos charmes.
Voulez-vous que je porte au milieu des allarmes
Le déſeſpoir affreux où vous me rejettez ?
Le trépas eſt facile à trouver.

ZÉLIDE.

Arrêtez,
Et ſachez que jamais je n'aime les menaces.

ROSETTE, *à part.*

Celles-ci, cependant, m'ont l'air d'être efficaces.

LE MARQUIS.

Mais, une fois pour tout, réglez donc mon deſtin.

ZÉLIDE.

Eh! Marquis, vous feignez de le croire incertain.

LE MARQUIS.

Quels ſont donc les garants que j'ai?

ZÉLIDE.

Mes injuſtices,
Mes inégalités, mes humeurs, mes caprices.
Quel autre que l'Amour les a mis dans mon cœur?

LE MARQUIS.

Je n'ai jamais ôſé deviner mon bonheur.

ROSETTE.

Il le faut cependant; rien n'eſt plus néceſſaire.

LE MARQUIS.

Je puis donc m'en flatter, ſans être téméraire;
Et vous permettrez donc qu'un ſi long examen
Enfin vous détermine en faveur de l'hymen?

ZÉLIDE.

Mais eſt-ce à moi qu'il faut que ce diſcours s'adreſſe?

LE MARQUIS.

De votre ſort, du mien, vous êtes la maîtreſſe.
La Comteſſe...

ZÉLIDE.

Eh! bien, oui.

LE MARQUIS.

Je me vois trop heureux.
Je vais donc lui porter vos deſirs & vos vœux.

ZÉLIDE.

Marquis, c'eſt bien aſſez de mon obéiſſance.
Mais vous ſavez auſſi...

LE MARQUIS.

Quelle réminiſcence!

Qu'allez-vous m'oppoſer?

ZÉLIDE.

Rien qui vous ſoit fatal.
Vous êtes engagé de rompre avec Clairval :
Ce foible ſacrifice eſt, pour vous, peu de choſe.
La Comteſſe l'exige; & j'approuve la clauſe.

LE MARQUIS, *troublé, à d'Autricourt.*

Quelle clauſe, grands Dieux!

ZÉLIDE.

Vous héſitez, je crois?
Eh! pourquoi donc, Monſieur?

LE MARQUIS, *accablé.*

On m'annonce à la fois
Ma grâce & mon arrêt, mon bonheur & ma perte.

ZÉLIDE, *piquée.*

Mon cœur eſt enchanté de cette découverte.

LE MARQUIS.

Ah, Zélide!

ZÉLIDE.

Il ſuffit; je ne veux rien de plus.
Ne me voyez jamais: j'accepte vos refus.

LE MARQUIS.

Apprenez...

ZÉLIDE.

Préférez la chaîne qui vous lie;
Conſervez votre ami; conſervez Emilie.

D'AUTRICOURT.

Arrêtez. Nous avons des ſecrets importans...

ZÉLIDE.

Vous pouvez les garder; vous n'êtes plus à tems.

LE MARQUIS, *en voulant l'arrêter.*

Ah, Zélide! à vos pieds, je vais ceſſer de vivre.

ZÉLIDE.

Reſpectez-moi, du moins, en ceſſant de me ſuivre.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, D'AUTRICOURT, ROSETTE.

LE MARQUIS.

AH! ma chere Rosette!...

ROSETTE.

Osez-vous me parler?

LE MARQUIS.

M'abandonneras-tu?

ROSETTE.

Laissez-moi m'en aller.

D'AUTRICOURT.

Il n'est qu'un mot qui serve. Aurois-tu quelque envie
De faire ta fortune, en lui sauvant la vie?

ROSETTE, *en revenant.*

Ceci mériteroit quelques réflexions;
Ce seroit, à la fois, deux bonnes actions.

D'AUTRICOURT.

Mais il faut promptement que cela se décide.

LE MARQUIS.

Je voudrois tout-à-l'heure entretenir Zélide;
J'ai le plus grand secret à lui communiquer.

ROSETTE.

Vous sortez d'avec elle!

D'AUTRICOURT.

A-t-il pu s'expliquer?

LE MARQUIS.

L'importance du fait, sa colere trop prompte,
En sont cause. En un mot, c'est sur toi que je compte.

ROSETTE.

Le cas eſt donc bien grave ?

D'AUTRICOURT.

Oui ; c'eſt la vérité.

ROSETTE.

Vous vivrez, ſi je puis. La curioſité
Me détermine. Allons.

LE MARQUIS.

Je tiendrai ma promeſſe.

ROSETTE.

Jevais tout mettre en œuvre auprès de ma Maitreſſe.
[*En les ramenant.*]
L bonne volonté, le deſir ſans effet,
Sont, entre honnêtes gens, réputés pour le fait.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

ZÉLIDE, ROSETTE.

ROSETTE.

AVEZ-VOUS contre moi quelque ſujet de plainte ?
Ai-je donc ſi mal fait de vous avoir contrainte
A revoir le Marquis ?

ZÉLIDE.

Peut-être il vaudroit mieux
Qu'il ſe fût pour jamais éloigné de mes yeux.

ROSETTE.

C'eſt encor de l'humeur ; car enfin il me ſemble
Que vous venez tous deux de renouer enſemble ;
Et que tout ſe prépare à combler ſon eſpoir.

ZÉLIDE.

Hélas ! oui.

ROSETTE.

Beau ſoupir !... On diroit, à vous voir,
Que le plus grand bonheur n'eſt pas le plus ſenſible.
[*Zélide regarde de côté & d'autre.*]
D'où vient cet embarras, ce trouble ſi viſible ?
Sur quoi donc, entre nous, peut-il être fondé ?
A quelque forme près, tout ſemble décidé.

ZÉLIDE.

Tu te trompes, Roſette ; & rien ne l'eſt encore.

ROSETTE.

La Comteſſe y conſent ; le Marquis vous adore,

Et vous payez ſes feux du plus tendre retour...
Oh! je ne ſais donc plus ce qu'il faut à l'amour.

ZÉLIDE.

Je crains bien de n'avoir qu'à répandre des larmes.

ROSETTE.

Le Marquis, à vos yeux, n'a-t-il plus tant de charmes?
Qu'avez-vous découvert qui vous doive allarmer,
Ou qui puiſſe altérer le plaiſir de l'aimer?
Non; le Marquis eſt fait pour augmenter ſans ceſſe
Le retour fortuné qu'on doit à ſa tendreſſe;
Duſſé-je vous aigrir & vous mettre en courroux...

ZÉLIDE.

Qui t'en ſait mauvais gré? L'éloge le plus doux
Eſt celui qu'on entend faire de ce qu'on aime.
Apprends que notre amour court un péril extrême.
Je crains qu'en ce moment on n'ait réglé mon ſort,
Et qu'on n'ait prononcé l'arrêt de notre mort.

ROSETTE.

Ah, Ciel! quelles terreurs! Où les allez-vous prendre?
Qu'eſt-ce donc que l'amour? Je n'y puis rien comprendre.
Heureux ou malheureux, c'eſt toujours un tourment.
On ne peut, avec lui, reſpirer un moment.
Ah! tout ce que j'en vois, je vous le certifie,
M'y feroit, ſi je peux, renoncer pour la vie.

SCÈNE II.

D'AUTRICOURT, ZÉLIDE, ROSETTE.

ZÉLIDE.

C'EST d'Autricourt! Je ſens redoubler mon effroi.
[*A d'Autricourt.*]
Eh bien! en eſt-ce fait du Marquis & de moi?

Ma mere eſt elle inſtruite ? Eſt-elle inexorable ?
Le Marquis a-t-il fait cet aveu déplorable ?
Parlez donc ; hâtez-vous de me le découvrir.
Quel ſera notre ſort ? Dois-je vivre, ou mourir ?

D'AUTRICOURT.

Rien n'eſt encor réglé, malgré l'impatience...

ZÉLIDE.

Ah, grands Dieux ! c'eſt encore un moment d'eſpérance.
Quel eſt donc le ſujet de ce retardement ?

D'AUTRICOURT.

Le Marquis a porté votre conſentement.
La Comteſſe a paru ſatisfaite & contente
De voir que votre choix répond à ſon attente.

ZÉLIDE.

Pouvois-je mieux choiſir ? Elle a dû le prévoir.

D'AUTRICOURT.

Enſuite, encouragé par ce rayon d'eſpoir...

ZÉLIDE.

Achevez.

D'AUTRICOURT.

Le Marquis a parlé de la lettre
Que la Comteſſe attend, qu'on devoit lui remettre.
Madame Armance...

ZÉLIDE.

Eh bien !

D'AUTRICOURT.

N'en a rien fait.

ZÉLIDE.

Pourquoi ?
Quelle raiſon ?

D'AUTRICOURT.

Il faut auſſi s'en prendre à moi.
A l'inſçu du Marquis, j'ai conſeillé d'attendre ;
Et j'ai cru qu'il ſeroit aſſez tems de la rendre,

Lorſque le Commandeur ſeroit déſabuſé
D'un fait dont le Marquis ſe trouvoit accuſé.
Lui-même il eſt allé preſſer ſa deſtinée;
Peut-être en ce moment eſt-elle terminée?

SCÈNE III.

LE MARQUIS, D'AUTRICOURT, ZÉLIDE, ROSETTE.

LE MARQUIS.

ON eſt allé porter le funeſte Journal
De toutes les erreurs du malheureux Clairval.
On le lit à préſent. Que mon ſort eſt à plaindre!
Du Juge qu'on a pris, je n'ai que trop à craindre.

ZÉLIDE.

Ah! tâchons d'eſpérer.

LE MARQUIS.

On m'en a prévenu.
Zélide, il eſt trop vrai, je n'en ſerai connu
Que par des préjugés, dont il ſubſiſte encore
Un reſte qui m'accable & qui me déshonore;
Et l'on m'aura jugé, ſans doute, à la rigueur.
Ah! le coup eſt porté; je le ſens dans mon cœur.
Zélide, je vous perds.

ZÉLIDE.

Je ne ſaurois le croire.
Sur la prévention, nous aurons la victoire:
Oui, la Comteſſe m'aime; elle chérit mon choix.

LE MARQUIS.

Si-tôt qu'elle ſaura qui j'étois autrefois,
Elle ne verra plus que mes fautes paſſées.

ZÉLIDE.

Le tems ne doit-il pas les avoir effacées?

Que n'a-t-elle mes yeux & mon cœur !

LE MARQUIS.

Vain espoir !
Sur la prévention le tems est sans pouvoir.
Jeunesse déplorable ! O source trop féconde
Des erreurs où l'on tombe en entrant dans le monde !
Ainsi donc (vains regrets !) on rachette toujours
Tous les faux pas qu'on fait en commençant son cours !
Que le passé devient une charge importune !
Qu'un début malheureux entraîne d'infortune !

ZÉLIDE.

Quoi ! tous deux à jamais nous en serions punis !
Non, nous ne serons point tout-à-fait désunis.
Un tendre souvenir nous rendra l'un à l'autre.
Vous serez dans mon cœur ; je serai dans le vôtre.
Dans le fond d'un Couvent, je n'aurai d'autres soins
Que de brûler pour vous. Là, je vivrai du moins
Pour l'unique mortel à qui je devois être.
J'en jure... Mais on vient. Je les vois tous paroître.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, Mad. ARMANCE, LE MARQUIS, D'AUTRICOURT, ZÉLIDE, ROSETTE.

LA COMTESSE, *une lettre à la main.*

MA fille, & vous, Marquis, soyez tous deux contens.
A la fin le voici, ce rapport que j'attends ;
Ou, pour mieux m'exprimer, votre panégyrique.
Il est d'un homme sûr, integre & véridique.
Il n'a jamais été de nœuds plus triomphans.
Que je vais me complaire entre mes deux enfans !

Oui, vous ſerez mon fils, l'eſpoir de ma famille.
Que de gens confondus! Que diront-ils? Ma fille
N'épouſe pourtant pas le Comte de Clairval.

SCÈNE V.

LE COMMANDEUR, LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

LE COMMANDEUR, *à un Valet.*

QUE l'on aille avertir le Baron d'Orgival
De venir aux accords; la Comteſſe l'en prie.
N'eſt-il pas vrai, ma niece?

LA COMTESSE.

Oui, j'en ſerai ravie.

LE COMMANDEUR.

Voilà donc le futur?

LA COMTESSE.

En dépit des jaloux.
Ce n'eſt pas ce Clairval, comme ils le diſoient tous.
A votre avis?

LE COMMANDEUR.

Je ſuis abſolument du vôtre.
Zélide n'y perd pas; celui-ci vaut bien l'autre.
[*Au Marquis.*]
A propos, vous deviez nous l'amener ce ſoir.

LA COMTESSE.

Je vous le défends bien; je ne veux point le voir.
Achevons, entre nous, cette heureuſe journée,
Au milieu des plaiſirs d'un futur hymenée.
Vous, ma fille, je crois que vous y conſentez.
Eſt-ce que maintenant vous vous en repentez?

Auriez-vous, par hasard, la moindre répugnance?

LE COMMANDEUR.

Où diantre voyez-vous cela? Dans son silence?
Elle rougit: ce signe explique ses desirs.

ZÉLIDE.

Mais vous m'avez permis d'écouter ses soupirs.
Vous avez souhaité que j'y fusse sensible.
Vous êtes obéie, autant qu'il est possible.

LA COMTESSE.

Obéie!... Epargnons les détours superflus.

ZÉLIDE.

Puisque vous le voulez, je vous dirai de plus
Qu'à cet égard mon choix est si conforme au vôtre,
Que je lui jure encor de n'en avoir point d'autre.

LA COMTESSE.

Vous mettez de l'humeur dans un si doux aveu.

LE MARQUIS.

Eh, Madame! lisez; & vous verrez dans peu
Quelle en est la raison.

ZÉLIDE.

Je frissonne.

LE MARQUIS.

Je tremble.

LA COMTESSE, *en décachetant le paquet.*

Mais vous paroissez tous bien émus, ce me semble?

LE MARQUIS.

Voyez.

LA COMTESSE.

Lisons... Passons le préambule. Bon!

[*Elle lit.*]

« Ce jeune homme, à présent Marquis de Clarendon,
» Et dont vous souhaitez que je vous éclaircisse,
» Dans le monde autrefois entré tout au plus mal,
» N'y fut que trop connu sous le nom de Clairval ».

Qu'ai-je lu?

LE MARQUIS.

Mon arrêt. Ordonnez mon ſupplice.

LA COMTESSE.

Vous Clairval?

LE MARQUIS.

Il eſt vrai.

LA COMTESSE.

Vous l'êtes?

LE MARQUIS.

Je le fus;
Et je compte à préſent que je ne le ſuis plus.

LA COMTESSE.

Quel coup de foudre! Eſt-il une trame plus noire?
On me l'avoit bien dit. Je ne voulois pas croire
Qu'il fût admis chez moi. Comme il s'eſt déguiſé!

LE MARQUIS.

N'en croyez rien.

LA COMTESSE.

Faut-il qu'il ſoit plus mal-aiſé
D'avoir de la vertu, que de la contrefaire?
Vous me trahiſſez tous!

LE MARQUIS.

Puis-je, ſans vous déplaire,
Ne vous dire qu'un mot? J'irai mourir après.
Peut-être aurois-je pu, par des moyens ſecrets,
Supprimer cette lettre, aller gagner mon Juge,
En faire, auprès de vous, mon appui, mon refuge:
J'ai mieux aimé riſquer le plus grand des tréſors.
On ne jouit de rien, quand on a des remords.

LA COMTESSE.

Vous le ſaviez, Zélide; & votre confidente
Menoit diſcrettement cette intrigue imprudente!

ROSETTE.

Nous n'en avons rien ſu que depuis un inſtant;
Mais il n'en eſt pas moins l'homme le plus conſtant,

Le plus digne à la fois d'eſtime & de tendreſſe.
Le déſaſtre que vient d'eſſuyer ma Maitreſſe,
Altere-t il les feux d'un ſi parfait Amant ?
Qu'on me trouve des cœurs toujours plus tendrement
Epris d'une Beauté que l'infortune accable.
Sans un grand fond d'amour, on en eſt incapable :
Mais il faut pour le moins autant de probité.

LE COMMANDEUR.

Oui. Je ne ſais pas trop ce qu'on a débité
Contre lui ; mais s'il faut dire ici ma penſée,
Cette façon d'aimer, ſi déſintéreſſée,
M'a prévenu pour lui dès le commencement.

LA COMTESSE.

Ce rare & ſingulier déſintéreſſement,
Dans un diſſipateur, ne fait pas un mérite.

LE COMMANDEUR.

Mauvaiſe qualité qu'on ne m'avoit pas dite !

D'AUTRICOURT.

Il ne l'a plus. Il peut avoir manqué de ſoin ;
Avoir porté ſouvent ſa dépenſe un peu loin.
Mais on a trop chargé ce rapport peu fidèle ;
Sa fortune eſt encore...

LE COMMANDEUR.

A quoi ſe monte-t-elle ?

D'AUTRICOURT.

Mais on lui compte encor, c'eſt un fait reconnu,
Soixante-mille écus, au moins, de revenu.

LE COMMANDEUR.

Soixante-mille écus ! Il ne faut donc pas croire
Le mal qu'on dit de lui. Toute mauvaiſe hiſtoire !

D'AUTRICOURT.

Au ſurplus, le Marquis s'eſt ſans doute égaré :
Reprocha-t-on jamais ce qu'on a réparé ?
A quel titre, ſouffrez que je vous le demande,
L'avez-vous honoré d'une eſtime ſi grande ?

Vous a-t-il rappelé le moindre ſouvenir
D'un paſſé qui n'eſt plus, qui ne peut revenir?
En avez-vous pu voir quelques traces légeres?

LA COMTESSE.

Eh! l'Amour peut prêter des vertus paſſageres;
On emprunte de lui les plus heureux dehors.

Mad. ARMANCE.

Ce n'étoit pas l'Amour qui l'inſpiroit alors,
Quand il a fait pour nous l'action la plus belle,
La plus digne à jamais d'une gloire immortelle;
Et nous ne la devons qu'à ſa ſeule vertu.

[*Au Marquis.*]

J'ai gardé le ſilence autant que je l'ai pu;
Pardonnez cet eſſor.

LA COMTESSE.

Quel eſt donc ce myſtere?

Mad. ARMANCE.

Madame, les voilà (je ne puis plus m'en taire,)
Ces généreuſes mains qui cachent leurs bienfaits.
N'ignorez plus l'auteur des biens que l'on m'a faits.
C'eſt lui. Je le dirois à toute la Nature.
La généroſité ne peut être plus pure.

[*Le Baron entre ſans être vu.*]

Sans lui, (ce ſouvenir m'arrache encor des pleurs,)
Dans mon ſein pénétré des plus vives douleurs,
Ma fille auroit langui le reſte de ma vie;
Sans compter les dangers qui l'auroient pourſuivie.
Quoi qu'il en ſoit, malgré ce préjugé fatal,
Celui que vous voyez, ce Comte de Clairval
N'en a pas moins été la ſource la plus chere
Du bonheur d'Euphraſie, & de ſa tendre mere.

SCÈNE VI.

LE BARON D'ORGIVAL, LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

LE BARON.

LE Comte de Clairval! O mon cher bienfaiteur!
C'eſt donc vous que j'embraſſe! Illuſtre protecteur,
Que le Ciel bienfaiſant procure à ma vieilleſſe;
La ſeule probité pour moi vous intéreſſe;
Ainſi, grâce à vos ſoins les plus officieux,
Je pourrai donc encor, ſur vos pas, ſous vos yeux,
Moiſſonner avec vous aux champs de la victoire?
Je pourrai donc mourir dans les bras de la gloire?
Je ne demande plus au Ciel d'autres faveurs
Que de vous voir monter au faîte des honneurs.

LE COMMANDEUR.

Je n'y tiens pas; il faut auſſi que je l'embraſſe.
Ne vous amuſez plus à cette paperaſſe,
Et terminez, vous dis-je; il a tout réparé.
Bon! ne me ſuis-je pas autrefois égaré?

D'AUTRICOURT.

C'eſt un Juge qui rend un arrêt qui l'honore.

LA COMTESSE.

Je vous regrettois trop, pour me défendre encore.
C'en eſt fait, je me rends; Marquis, vous triomphez;
Et tous mes préjugés enfin ſont étouffés.

LE MARQUIS.

Zélide, renaiſſons.

LA COMTESSE.

Soyez heureux enſemble.

LE COMMANDEUR.

La généroſité me gagne, ce me ſemble...

LE BARON.

Eh bien ! il faut céder à la tentation.

LE COMMANDEUR.

Ma foi, je leur remets la ſubſtitution.

ROSETTE.

Mais... les oncles, par fois, ſont bons à quelque choſe.

LE COMMANDEUR.

Allons, que pour la nôce ici tout ſe diſpoſe.

LE MARQUIS.

Enfin, j'ai trouvé grâce. Ah! qu'il eſt dangereux
D'avoir à réparer un début malheureux !

FIN.

L'HOMME
DE
FORTUNE,
COMÉDIE,
EN VERS ET EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

M. BRICE *pere.*

M. BRICE *fils.*

MÉRANIE, jeune perſonne élevée chez M. Brice.

LE MARQUIS D'ARSANT, ami de Brice fils.

LE VICOMTE D'ELBON.

UN GÉNÉALOGISTE.

LAURETTE, Suivante.

PLUSIEURS VALETS.

La ſcène eſt à Paris, dans la Maiſon de M. Brice.

L'HOMME DE FORTUNE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

MÉRANIE, LAURETTE.

LAURETTE.

JE ne prévoyois pas ces plaintes indiſcrettes.

MÉRANIE.

J'ai tort ; vous voilà bien, toutes tant que vous êtes ;
Vous n'avez jamais ſu conſeiller que d'aimer.
Loin de m'encourager, il falloit m'en blâmer,
M'en faire bien ſentir toute la conſéquence,
Employer bien plutôt ta ſublime éloquence
A me peindre l'amour des plus noires couleurs,
Que me l'offrir paré des plus riantes fleurs.

Tu devois m'éclairer, c'eſt toi qui m'as déçue.

LAURETTE.

Je vous aurois déplu ; vous ne m'auriez pas crue.
D'ailleurs, qui ? moi ! vous faire un monſtre de l'amour,
M'exhaler ſottement contre lui nuit & jour,
Défigurer ſes traits, exiger qu'on le fuie,
Le bannir du commerce & du cours de la vie !
Que m'a-t-il fait, à moi ? Paſſe pour ces pédans
Qui voudroient retrancher les roſes du printems,
Les beaux jours de l'été. Qui les laiſſeroit faire,
Ils éteindroient auſſi l'aſtre qui nous éclaire ;
Et pour toute reſſource, & pour toute ſaiſon,
N'admettroient que l'hyver, & leur triſte raiſon.
Mais quant à votre choix, je vous dis ma penſée
Dans le tems ; c'eſt de quoi vous fûtes offenſée.

MÉRANIE.

Que lui reprochez-vous ?

LAURETTE.

Certain petit défaut.

MÉRANIE.

Entre autres ?

LAURETTE.

De connoître un peu trop ce qu'il vaut ;
L'abus continuel qu'il fait de ſon mérite ;
Le faſte qu'il affecte, & dont chacun s'irrite ;
L'air jaloux dont il voit les gens de qualité ;
Le dépit qu'il en a ; ſa ſenſibilité
D'avoir une naiſſance ordinaire & commune,
De n'être que le fils d'un homme de fortune.

MÉRANIE.

Beaux défauts à reprendre ! Apprenez, en tout cas,
Qu'il faudroit qu'il les eût, s'il ne les avoit pas.

LAURETTE.

Ce n'eſt pas que pourtant le deſir de vous plaire
N'ait déja fait ſur lui l'effet qu'il devoit faire...

Pour former la raiſon, rien n'eſt tel que l'amour ;
On y gagne d'aimer : auſſi, de jour en jour,
A-t-il juſtifié pour lui votre tendreſſe.

MÉRANIE.

Il falloit, ou vous taire, ou me dire ſans ceſſe
Qu'un hymen ſi charmant n'étoit pas fait pour moi.

LAURETTE.

N'étoit pas fait pour vous ! Comment donc, & pourquoi
Son ſort ne peut-il pas s'unir avec le vôtre ?
Elevés en ces lieux ſous les yeux l'un de l'autre,
L'habitude a formé les liens les plus doux ;
Vos amours mutuels ſont nés preſque avec vous ;
D'ailleurs étant parens, la naiſſance eſt égale.

MÉRANIE.

Mais la fortune y met un terrible intervalle.

LAURETTE.

Monſieur Brice, ſon pere, eſt le particulier
Le plus riche ; on le dit. Il ſeroit ſingulier
Que ſon bien, quel qu'il ſoit, fût un obſtacle à craindre.
Parce qu'un homme eſt riche, on n'y ſauroit atteindre.
Pour qui le ſeroient-ils, ſi ce n'étoit pour nous ?
Eh ! peuvent-ils en faire un uſage plus doux ?
Ah ! vous n'y ſongez pas ; ôtez-vous ces allarmes.

MÉRANIE.

Mais...

LAURETTE.

Ils ont la fortune, & nous avons les charmes,
Qui ſont, & par-delà, la compenſation.

MÉRANIE.

Laurette, vois quelle eſt ma ſituation,
Par rapport à la leur. Ah ! qu'elle eſt différente !
Mon titre le plus doux eſt d'être leur parente,
Fille d'un pere abſent, qui me croit en Couvent,
Que je ne vis jamais.

LAURETTE.

Il vous écrit souvent.

MÉRANIE.

Pour me recommander d'honorer Monsieur Brice,
Et pour me disposer au cruel sacrifice
Du reste de ma vie & de ma liberté.
Tel est mon avenir par mon pere arrêté,
Puisqu'il croit que je suis au fond d'une retraite.
D'ailleurs, il faut qu'il ait quelque raison secrette
Pour me cacher son nom, aussi-bien que son sort.

LAURETTE.

Mais ici l'on vous aime, & je me trompe fort,
Puisqu'on n'a pas rempli l'ordre de votre pere.
Si l'on n'a pas dessein...

MÉRANIE.

J'entends. Quelle chimere!
Il leur faut un hymen qui leur serve d'appui,
Dans le cruel procès qu'on leur fait aujourd'hui,
Dont la perte, dit-on, causeroit leur ruine.
Ah! ne me flatte point qu'on prenne une orpheline.
Non, le plus foible espoir fait sur moi trop d'effet;
Mais il faut dans ton sein m'épancher tout-à-fait.
L'affreuse jalousie empoisonne mon âme;
Au-lieu de me guérir, elle irrite ma flâme.
Sur toute autre elle auroit autrement opéré;
C'est le trait dont mon cœur est le plus déchiré.

LAURETTE.

Vous jalouse! Est-ce à vous d'avoir cette manie?

MÉRANIE.

Quoi! tu me soutiendras qu'il ne m'a point trahie!

LAURETTE.

C'est un goût de passage, un de ces feux follets...
Avez-vous prétendu qu'il n'en auroit jamais?
On devroit se connoître un peu mieux, quand on s'aime.

MÉRANIE.

Mais enfin ma rivale est donc la Beauté même?

LAURETTE.

Ils prétendent qu'elle eſt le prodige du jour;
L'idole, pour un tems, d'une nombreuſe cour.
Tant de célébrité fait qu'il s'eſt mis en tête,
A tel prix que ce fût, d'en faire la conquête.
Il faut bien ſe prêter à ces petits écarts.

MÉRANIE.

Je n'ai point un cœur fait pour avoir ces égards.
J'aime mieux tout quitter.

LAURETTE.

C'eſt encor pis.

MÉRANIE.

J'eſpere
Qu'on me permettra bien d'obéir à mon pere.
Je vais à Monſieur Brice... Ah! n'eſt-ce point ſon fils?

[*On entend quelque bruit.*]

LAURETTE.

Votre cœur vous l'a dit.

SCÈNE II.

BRICE *fils*, *liſant attentivement un papier*; MÉRANIE, LAURETTE.

MÉRANIE.

JE ne ſais où j'en ſuis.
Je ne le cherchois pas... Il faut que je l'évite.

[*Elle ſe diſpoſe à s'en aller.*]

LAURETTE.

Allons, partons, fuyons.

MÉRANIE, *à Laurette, à demi-voix.*

Ne va donc pas ſi vîte;

On ne te sauroit suivre.

LAURETTE, *en s'arrêtant.*

A votre aise ; j'ai tort.

MÉRANIE.

Ce malheureux billet, qui l'occupe si fort,
N'est pas de ma rivale ?

LAURETTE.

Un autre a pu l'écrire.

(*Laurette fait des signes.*]

MÉRANIE.

Mais vois-tu le plaisir qu'il prend à le relire ?

[*Laurette tousse.*]

Suis-moi donc, si tu peux.

[*Laurette, en toussant, passe devant lui.*]

BRICE *fils.*

Qu'est-ce ?

LAURETTE.

Enfin, vous voyez.

BRICE *fils, en arrêtant Méranie.*

Ah ! belle Méranie... Eh ! quoi ! vous me fuyez !
Je passois pour aller chez Monsieur votre pere.
Ah ! de grâce, arrêtez ; la rencontre est trop chere ;
Pour ne pas en jouir, ne fût-ce qu'un moment.

LAURETTE.

Rien n'est mieux dit, Monsieur ; mais ceci vous dément.

BRICE *fils.*

Eh ! quoi donc ?

LAURETTE.

Cet écrit, dont l'aimable lecture
Vous donnoit une joie & si douce & si pure.

BRICE *fils, à Méranie, en riant.*

Ne demandez-vous point à lire ce billet ?

MÉRANIE.

Non ; vous pouvez toujours garder votre ſecret.

BRICE *fils.*

Eh quoi ! nos intérêts ne ſont-ils plus les mêmes ?

MÉRANIE.

Ce tems n'eſt plus.

BRICE *fils.*

Je ſais mes torts ; ils ſont extrêmes.
La honte a juſqu'ici captivé cet aveu.

LAURETTE, *à Brice fils, à part.*

Et ce billet, Monſieur, peut-on le voir un peu ?

BRICE *fils.*

Tiens, lis. [*A Méranie.*] Expliquons-nous.

MÉRANIE.

Epargnez-vous ces peines.

BRICE *fils.*

M'ôtez-vous tout eſpoir de reſſerrer nos chaînes ?
Augmente-t-on ſa faute en la reconnoiſſant ?
Le repentir eſt donc un ſecours impuiſſant ?
Quoi ! l'âme la plus douce eſt la plus inflexible ?

MÉRANIE.

C'eſt le juſte retour qu'une âme trop ſenſible
Doit à l'ingratitude, au parjure, au mépris.
Je comprends encor moins qu'on puiſſe être ſurpris
D'un traitement conforme à ce qu'on doit attendre.

BRICE *fils.*

Ah ! c'en eſt trop : un cœur vraiment ſenſible & tendre
D'un courroux paſſager peut bien être enflammé ;
Mais ne point pardonner, c'eſt n'avoir point aimé.

LAURETTE.

Un mot. Vous reprendrez après votre querelle.
Qui n'a jamais été plus ou moins infidèle,
Eſt un de ces Amans qu'on n'a point encor vus.
Ce que j'ai lu fait voir que Monſieur ne l'eſt plus ;

Qu'il rompt ſes derniers nœuds. Voici ce qu'il adreſſe,
En termes déciſifs, à ſon autre Maitreſſe.

Elle lit. « J'apprends, avec plaiſir, qu'il ſe préſente » pour vous un établiſſement tel que vous le pouvez » deſirer. Saiſiſſez ce bonheur. Comme vous pourriez » avoir beſoin qu'on vous aidât, agréez ce que je » vous envoie; c'eſt la moindre attention que je puiſſe » avoir en une occaſion ſi déciſive ».

Vous la mariez donc?

BRICE *fils.*

Elle m'a fait accroire
Qu'on la recherche. Bref, quelle qu'en ſoit l'hiſtoire,
Pour deux-mille louis j'en ſuis débarraſſé.

LAURETTE.

La vanité finit comme elle a commencé.

BRICE *fils.*

Eh bien! vous triomphez; êtes-vous déſarmée?
Obtiendrai-je ma grâce?

MÉRANIE, *à part.*

En ſuis-je encore aimée?

BRICE *fils.*

Eh! quoi, vous balancez! Pouvez-vous différer?

MÉRANIE.

Ah! du moins laiſſez-moi le tems de reſpirer.

BRICE *fils.*

Non; le premier moment décide, quand on aime.
D'ailleurs, je vous dirai, (c'eſt la vérité même,)
Pour paroître infidèle, on ne l'eſt pas toujours.
J'ai plutôt offenſé que trahi nos amours.
J'ai cru voir quelque gloire à faire une conquête,
Qui, de tous tant qu'ils ſont, avoit tourné la tête...
La vanité n'eſt pas un ſentiment d'amour.
Mais n'auroit-on pas lieu de ſe plaindre à ſon tour?

MÉRANIE.

De qui donc, s'il vous plaît?

BRICE *fils.*

Votre cœur me ſoupçonne.
Que dis-je ? vous croyez que je vous abandonne,
Sans daigner en marquer le plus foible dépit!
Le ſilence eſt-il fait pour l'amour qu'on trahit ?

MÉRANIE.

Que ceux qui s'en plaindroient, lui rendroient peu juſtice !
Le ſilence peut-être ajoûte à ſon ſupplice.
Mais pourquoi voulez-vous que la gloire, à ſon tour,
N'ait pas droit d'étouffer les plaintes de l'amour ?

BRICE *fils.*

Vous aurois-je coûté quelques ſecrettes larmes ?
Ah ! je lis dans vos yeux cet aveu plein de charmes.

MÉRANIE.

Ils vous ſervent toujours au gré de vos deſirs.

BRICE *fils.*

Quel pardon ! Ah je ſuis au comble des plaiſirs !
Vous alliez chez mon pere ; il faut vous y conduire.

MÉRANIE, *regardant Laurette.*

Eh, mais ! je ne crois plus avoir rien à lui dire.

LAURETTE.

Ah ! non.

BRICE *fils.*

Et moi j'y vais... Ah, Méranie !...

MÉRANIE.

Eh bien ?

BRICE *fils.*

Si vous ſaviez ſur quoi va rouler l'entretien...
Si mon pere s'y prête... Eh ! peut-il s'en défendre ?...
Il m'arrive un bonheur.

MÉRANIE.

Daignez donc me l'apprendre.

BRICE *fils.*

Vous le saurez sans doute. Ah ! qu'il me sera doux !
J'en deviendrai par-là bien plus digne de vous.
J'entends, je crois, mon pere. Il vient.

MÉRANIE.

Je me retire.
Adieu ; réussissez, & venez me le dire.

[*Méranie & Laurette sortent.*]

SCÈNE III.

M. BRICE *pere*, BRICE *fils.*

BRICE *fils.*

MON pere a l'air content ; pourrois-je y prendre part ?

M. BRICE *pere.*

Je ris de mes Valets qui sont sur leur départ.

BRICE *fils.*

Quoi ! vous les chassez donc ?

M. BRICE *pere.*

Ce n'est point mon envie.
Je n'en ai jamais pu renvoyer de ma vie.

BRICE *fils.*

Voilà de grands coquins !

M. BRICE *pere.*

Soyons plus indulgens.
Ils ne font qu'imiter nombre d'honnêtes-gens.
Chacun nous croit perdus ; chacun fuit & nous quitte.
Mais si la chance tourne, ils reviendront bien vîte.

BRICE *fils.*

Et vous les reverrez, après ce qu'ils ont fait ?

M. BRICE *pere.*

Pourquoi non ? Je les perds ſans le moindre regret ;
Et je les reverrai ſans la moindre rancune.
Les riches n'ont d'amis que ceux de la fortune.
A propos, qu'avez-vous fait du Marquis d'Arſant ;
Votre ami le plus cher ? Il eſt long-tems abſent.
Auriez-vous le malheur d'être brouillés enſemble ?
On ne s'aime ſouvent qu'autant qu'on ſe reſſemble.
N'auroit-il point pour vous un peu trop de bon-ſens,
Trop de mœurs ?

BRICE *fils.*

Eh ! mon pere...

M. BRICE *pere.*

Eh ! mais, oui, je le ſens.

BRICE *fils.*

Non ; il m'eſt toujours cher. N'en ſoyez point en peine ;
C'eſt qu'il eſt à la Cour depuis cette ſemaine :
Il pourſuit un Guidon.

M. BRICE *pere.*

Et l'a-t-il obtenu ?

BRICE *fils.*

Ah ! je ne doute pas qu'il n'y ſoit parvenu.

M. BRICE *pere.*

A-t-il ſon argent prêt ?

BRICE *fils.*

Je le crois.

M. BRICE *pere.*

Qu'eſt-ce à dire ?
Eſt-ce aſſez de le croire ? Eh ! mais, je vous admire !
Et s'il ne l'avoit pas ?

BRICE *fils.*

Mais... il me l'auroit dit.

M. BRICE *pere.*

Quelle tranquilité ! ſur-tout quand il s'agit

De l'établiſſement d'un ami véritable.
Votre amitié, mon fils, n'eſt guères profitable.
Comment! vous attendez qu'en toute humilité
Votre ami faſſe aux pieds de votre vanité
Un aveu qui lui coûte & qui le mortifie!
Vos ſecours ſont bien chers, s'il faut qu'on les mendie.
De quel œil peut-on voir la main dont on les tient?
On n'oblige vraiment que celui qu'on prévient.

BRICE *fils.*

Toute votre fortune eſt dans l'incertitude.
On en fait de nouveau l'examen le plus rude.

M. BRICE *pere.*

L'état, que j'ai ſervi dans des tems malheureux,
N'a point reçu de moi de ſecours onéreux.
Au contraire, il me doit, & je remets ſa dette.
Mais vous qui m'objectez cette crainte indiſcrette.
Vous ne donnez pas tant dans ces réflexions,
A l'égard de l'objet de vos profuſions.
Pour vos folles amours êtes-vous moins prodigue?
D'un air moins éclatant menez-vous cette intrigue,
Que la Ville & la Cour ont eu beau cenſurer?

BRICE *fils.*

Sur cet article au moins daignez vous raſſurer;
Je commence par-là ma premiere réforme.

M. BRICE *pere.*

Comment?

BRICE *fils.*

Je vous annonce une rupture en forme.

M. BRICE *pere.*

C'eſt un dépit.

BRICE *fils.*

Je ſuis tout-à-fait dégagé.

M. BRICE *pere.*

J'en doute.

BRICE *fils, en tirant le billet.*

Je la quitte, & voilà ſon congé.

M. BRICE *pere.*

Je n'en crois rien.

BRICE *fils, en lui donnant le billet à lire.*

Liſéz... Eh bien! que vous en ſemble?

M. BRICE *pere.*

Il paroîtroit par-là que vous rompez enſemble:
Eſt-il bien vrai?

BRICE *fils.*

Soyez tranquile ſur ce point.

M. BRICE *pere.*

Ah! mon fils... Mais....

BRICE *fils.*

Quoi donc?

M. BRICE *pere.*

Vous ne l'enverrez, point;
Vous voulez m'abuſer.

BRICE *fils.*

Quelle injuſtice extrême!
Pour guérir vos ſoupçons, envoyez-le vous-même.

M. BRICE *pere.*

Vous irez à ſes pieds vous en dédire après.

BRICE *fils.*

Eh! non, d'honneur.

M. BRICE *pere, à part, relisant le billet.*

Il cherche à me charger des frais;
J'imagine... J'en veux faire un meilleur uſage.
[*Haut.*]
Je me rends; je veux bien me charger du meſſage.
Oui, mon fils.

BRICE *fils.*

Ah! mon pere.

M. BRICE *pere.*

Ainſi, grâce à mes ſoins,
C'eſt un tort des plus grands que vous aurez de moins.

Il vous en reſte aſſez, que votre ſuffiſance
Promene par le monde avec un air d'aiſance
Qui m'etonne toujours.

BRICE *fils.*

Mon pere, en vérité,
Les torts ſont les liens de la ſociété.

M. BRICE *pere.*

Vous êtes, en ce cas, de bonne compagnie.
Laiſſons le paradoxe; & ſouffrez, je vous prie,
Qu'un pere, qui vous aime, uſe un peu de ſes droits.
Mon fils, c'eſt la premiere & la derniere fois.
Je ne puis approuver cette recherche vaine
Où votre vanité ſans ceſſe vous entraîne.
Par exemple, comment êtes-vous décoré?
Eſt-ce là notre état? Vous voilà ſur-doré,
Plus chargé de clinquant, des pieds juſqu'à la tête,
Qu'un jeune Courtiſan au plus beau jour de fête.
L'œil ne peut ſe fixer ſur vous ſans s'éblouir,
Et vous vous parfumez à faire évanouir.
Mais n'eſt-ce pas encore une folie outrée,
Que d'avoir la petite & la grande livrée?
Eh fi! des habits gris, morbleu, des habits gris,
Pour des gens comme nous: pourquoi diable avoir pris
Vos Valets, juſqu'au moindre, à taille giganteſque,
Des coloſſes? Eh! mais, rien eſt-il plus groteſque,
Que de voir un Pigmée entouré de Géans?
Et vous avez encor, outre ces fainéans,
Une eſpèce inutile, une figure d'homme,
Plus caparaçonné qu'une bête de ſomme,
Et que vous excédez à faire aller devant
Un char & des courſiers plus vîtes que le vent.
Voilà, depuis long-tems, ce que je diſſimule.
Mon fils, ſi vous aimez ſi fort le ridicule,
Eh! du moins bornez-vous à ceux de votre état.

BRICE *fils.*

Qui vous diroit pourtant que le faſte & l'éclat

Ne ſont ni dans mon goût, ni dans mon caractere ;
Que, ſi j'y ſuis plongé, rien n'eſt moins volontaire ;
Que ce ne fut jamais que par pur déſeſpoir,
Par la néceſſité de me faire valoir ;
Pour mortifier ceux qui me font trop connoître
De quel ſang fortuné le ſort les a fait naître.
Je débutai d'abord par être ſimple, uni,
Me tenant à ma place... On m'en a bien puni.
Ils en prenoient ſur moi le plus grand avantage,
Et leur mépris alloit devenir mon partage ;
Car, avec bien des gens, pour le dire en un mot ;
Quand on n'eſt pas un fat, on paſſe pour un ſot.
Alors je déployai, par dépit, par vengeance,
Tout ce que la fortune a mis en ma puiſſance ;
J'adoptai la fureur du jeu le plus affreux,
Où j'ôſe me flatter d'être plus noble qu'eux.
Pour mieux les éclipſer, j'étouffai mes ſcrupules ;
Je renchéris ſur eux & ſur leurs ridicules ;
Je me permis bien plus qu'ils ne s'étoient permis,
Hors avec mes égaux, qui ſont tous mes amis.

M. BRICE *pere.*

Voilà, je vous l'avoue, une folle vengeance.

BRICE *fils.*

Qu'on eſt embarraſſé, quand on eſt ſans naiſſance ;
Et qu'on a, par malheur, le cœur un peu trop haut !

M. BRICE *pere.*

N'eſt-il pas des vertus pour couvrir ce défaut ?

BRICE *fils.*

Pourroient-elles jamais nous procurer le luſtre
Que donne à tant de ſots une naiſſance illuſtre ?
Ils n'ont qu'à ſe montrer ; leur nom parle pour eux.

M. BRICE *pere.*

En ont-ils le mérite ?

BRICE *fils.*

En ſont-ils moins heureux ?

Mon pere, que leur ſort eſt différent du nôtre!
Pour avoir une troupe à mon tour, comme un autre,
Ne m'a-t-il pas fallu livrer pluſieurs combats?
Dans vingt occaſions, que je ne cite pas,
Je me flatte d'avoir montré quelque courage,
Sans qu'on en ait daigné rendre aucun témoignage;
Et leur moindre proueſſe eſt prônée aux échos;
Une miſere, un rien en fera des Héros.
Ainſi tout eſt pour eux; les honneurs & les grâces
Vôlent, pour ainſi dire, au-devant de leurs traces,
Tandis que notre nom les chaſſe loin de nous,
Nous condamne au néant, ou nous livre aux dégoûts.
Voilà ce qui m'aigrit, ce qui me déſeſpere,
Ce qui fait, malgré moi, que je chagrine un pere
Qui m'aime & qui connoît mes tendres ſentimens;
Ce ſont-là les raiſons de mes égaremens.

M. BRICE *pere.*

Je vous aime. Comptez ſur les mêmes tendreſſes,
Puiſqu'enfin la raiſon vous fait voir vos foibleſſes.

BRICE *fils.*

Elle me les reproche, & ne les guérit pas.

M. BRICE *pere.*

Vous guérirez, mon fils; faites encore un pas.
Secondez ſeulement le bon-ſens qui vous aide.

BRICE *fils.*

Si vous vouliez vous-même, il ſeroit un remède
Dont l'infaillible effet ſeroit beaucoup plus prompt.

M. BRICE *pere.*

Qui! moi? ſi je voulois! Ce doute me confond.

BRICE *fils.*

Une ſeconde fois je vous devrois la vie.
Il ne tiendroit qu'à vous.

M. BRICE *pere.*

C'eſt ma plus forte envie.

BRICE *fils, à part, regardant derriere lui.*

Le moment eſt heureux. Mon homme ne vient point.

M. BRICE *pere.*

Parlez, expliquez-vous clairement ſur ce point.
Pour vous rendre à vous-même, eh bien? que faut-il faire?
Votre ſecret vous trouble; eh! qui peut vous diſtraire?
Il vous coûte donc bien à me le révéler.

BRICE *fils.*

Je comptois ſur quelqu'un qui devoit vous parler.
Permettez qu'avant tout... Il m'eſt de conſéquence...

M. BRICE *pere.*

Je veux bien me prêter à cette complaiſance.
Eſt-ce un ſervice?

BRICE *fils.*

Mais, vous l'entendrez.

M. BRICE *pere.*

Eh bien!
Je conſens avec lui d'avoir un entretien.
Vous pouvez l'avertir qu'il vienne ici ſe rendre.
Pour vous faire plaiſir, je ſuis prêt à l'entendre.

[*Il ſort.*]

SCÈNE IV.

BRICE *fils*, *seul.*

QUE cet homme eſt cruel ! Pourquoi ne vient-il pas ?
Allons, ſans différer, au-devant de ſes pas.
Peut-être j'ai perdu le moment favorable.
Ah ! qu'un homme à talent eſt homme inſupportable !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

M. BRICE *pere*, BRICE *fils*, UN GÉNÉALOGISTE.

BRICE *fils*.

MON homme eſt arrivé.

M. BRICE *pere*.

Qu'il ſoit le bien-venu.

[*Le Généalogiſte paroît.*]

Quel eſt cet homme-là ? Je ne l'ai jamais vu.
Serois-je aſſez heureux pour lui rendre ſervice ?

BRICE *fils*.

Vous verrez.

LE GÉNÉALOGISTE, *à M. Brice pere.*

Monſieur eſt, je crois, Monſieur de Brice.

M. BRICE *pere*.

D'une ſyllabe, au moins, vous êtes dans l'erreur ;
Je ſuis Brice tout court, & votre ſerviteur.
En allongeant ſon nom, double-t-on ſon mérite ?

LE GÉNÉALOGISTE.

L'article n'y nuit pas.

M. BRICE *pere*.

Monſieur, je vous en quitte.

LE GÉNÉALOGISTE.

Un homme tel que vous...

M. BRICE *pere.*

Monsieur, en bonne-foi,
Je ne suis pas non plus un homme tel que moi.
Mais où puis-je employer pour vous mes bons offices?

LE GÉNÉALOGISTE.

C'est moi qui viens, Monsieur, vous offrir mes services,
Et le secours d'un art le plus noble de tous.

M. BRICE *pere.*

Quel est-il donc?

LE GÉNÉALOGISTE.

C'est l'art Héraldique.

M. BRICE *pere.*

Entre nous,
Ma foi, je n'en ai pas la moindre connoissance.

LE GÉNÉALOGISTE.

Combien estimez-vous la plus haute naissance?

M. BRICE *pere.*

C'est ce qu'en vérité je n'ai point calculé.
[*A son fils, à part.*]
Mais votre homme a bien l'air d'être un cerveau brûlé.

LE GÉNÉALOGISTE.

S'il s'en trouvoit...

M. BRICE *pere.*

Comment! est-ce qu'on en achette?

LE GÉNÉALOGISTE.

Assez souvent, & c'est une fort bonne emplette.
Monsieur, qu'il est beau d'être homme de qualité!
Les biens de la fortune ont leur réalité.
Personne, mieux que moi, n'honore la richesse;
Mais le premier trésor, ma foi! c'est la noblesse.

M. BRICE *pere.*

Je n'ai pas celui-là, Monsieur: faute de mieux,
J'ai l'autre.

LE GÉNÉALOGISTE.

Ah ! l'on pourroit vous trouver des ayeux.

M. BRICE *pere.*

Je n'en ai jamais eu. C'eſt la vérité même.
Ceux dont je viens étoient Fermiers près d'Angoulême,
Roturiers du déluge au moins. A mon égard,
Je me ſuis, de jeuneſſe, adonné par haſard
Au commerce de mer. Telle eſt notre aventure:
Mais je pourrois prouver cinq-cent ans de roture.

LE GÉNÉALOGISTE.

C'eſt beaucoup : bien des gens n'en prouveroient pas tant.

M. BRICE *pere.*

Je n'en ſuis pas plus vain.

LE GÉNÉALOGISTE.

Il ſe trouve pourtant
Un Vicomte de Brice, & Berthe ſon épouſe,
Fameux en douze cent ſoixante-dix ou douze,
Chevalier Banneret, Sénéchal d'Angoumois,
Dans maints & maints combats vainqueur des Albigeois.

M. BRICE *pere.*

Ce fut bien fait à lui ; mais à moi, que m'importe?

LE GÉNÉALOGISTE.

Vous ſentez les rapports.

M. BRICE *pere.*

Non, le diable m'emporte.

LE GÉNÉALOGISTE.

Il mourut...

M. BRICE *pere.*

Je le crois.

LE GÉNÉALOGISTE.

Monſieur, cela s'entend,
Que ſa race n'eſt plus, que c'eſt un nom vacant,

Une ſucceſſion qui vous duit à merveille.
Où pourriez-vous jamais en trouver de pareille?
Elle eſt à vous, Monſieur, & ſans aucun retour.
Vos titres, que j'ai faits, ſont plus clairs que le jour;
Pas la moindre lacune en ligne maſculine;
J'ai conduit juſqu'à vous cette illuſtre origine;
Aſcendans, deſcendans, directs, collatéraux
Sont en ordre. Voyez la ſouche & les rameaux;
Vous voilà tous.

M. BRICE *pere.*

Quelle eſt la pancarte magique?

LE GÉNÉALOGISTE.

L'arbre chronologique & généalogique.

M. BRICE *pere.*

Mon pauvre & cher ami, c'eſt trop diſſimuler:
Jetez au feu votre arbre, il n'eſt bon qu'à brûler.

BRICE *fils.*

Mon pere, en vérité, votre refus m'étonne.

M. BRICE *pere.*

Allons, vous êtes fou.

BRICE *fils.*

Ce bien n'eſt à perſonne.

M. BRICE *pere.*

Il n'eſt donc pas à nous. Mais diſcours ſuperflus.

BRICE *fils.*

Eh! quel mal faiſons-nous à ceux qui ne ſont plus,
De les faire revivre & d'en vouloir deſcendre?

LE GÉNÉALOGISTE.

Et qui le leur dira?

M. BRICE *pere.*

Laiſſons en paix la cendre
D'un Seigneur Banneret, vainqueur des Albigeois.
Apprenez qu'un faux Noble eſt bien moins qu'un Bourgeois.

D'aucu

D'aucun déguiſement je ne ſuis point capable.
Quoi ! d'une fauſſeté ſerois-je moins coupable,
Et ne l'eſt-on qu'autant qu'on en eſt convaincu ?
Serviteur ; je mourrai tout comme j'ai vécu.

LE GÉNÉALOGISTE.

En paſſerez-vous moins pour venir en droiture
Des Vicomtes de Brice ?

M. BRICE *pere.*

Allons, ſottiſe pure.

LE GÉNÉALOGISTE.

Moi, je vous en maintiens, vous en déclare iſſus.
Oui, vous en deſcendez. Que feront vos refus ?
On vous accuſera de fauſſe modeſtie.
Qui pourra réclamer contre ma garantie ?
Qu'on montre mon travail à des gens du métier,
Je n'en démordrois pas ſeulement d'un quartier.
J'en ſerai pour les frais ; mais j'en aurai la gloire.
Un chef-d'œuvre...

M. BRICE *pere, à part.*

Ceci va me faire une hiſtoire.

LE GÉNÉALOGISTE.

Je vais faire imprimer cet arbre en votre nom.

M. BRICE *pere.*

Ah ! vous en direz tant...

LE GÉNÉALOGISTE, *à Brice fils.*

Il entendra raiſon.

M. BRICE *pere.*

Je réponds à cela, mais en peu de paroles ;
Peſez-les bien, Monſieur.

LE GÉNÉALOGISTE, *ôtant ſon chapeau.*

Voyons.

M. BRICE *pere.*

Cinq-cents piſtoles,
Si vous ſuprimez tout ; rien, s'il eſt imprimé.

LE GÉNÉALOGISTE.

J'y perds ; mais allons, soit ; il sera supprimé.

[*Le pere sort.*]

[*A Brice fils.*]

Ainsi, pour le présent, nous n'avons plus d'affaires.
Adieu ; je vais chez lui prendre mes honoraires.

[*Il sort.*]

BRICE *fils, seul.*

Mon pere, avec raison, se refuse à mes vœux :
Si je pensois ainsi, je serois trop heureux.

SCÈNE II.

MÉRANIE, LE MARQUIS, LAURETTE, BRICE *fils.*

MÉRANIE, *au Marquis, en entrant.*

Je ne le puis céler ; oui, ma joie est extrême,
De voir que ce bienfait part d'une main que j'aime.

LE MARQUIS, *en allant à Brice fils.*

Souffre que dans tes bras, confus au dernier point..

BRICE *fils.*

Que me veux-tu, Marquis ? Je ne te comprends point.

LE MARQUIS.

Le service important que tu viens de me rendre...

BRICE *fils.*

Quelle énigme ?

LE MARQUIS.

Eh ! quoi donc ! voudrois-tu te défendre
Que tu m'as prévenu, sans savoir mes besoins,
Que je dois mon Guidon à tes généreux soins ?
Sans toi, qui m'as prêté tout l'argent nécessaire,
Le mien n'étant point prêt, je manquois cette affaire.

BRICE *fils.*

Je m'y perds.

LE MARQUIS.

Nierez-vous ce billet obligeant
Que vous m'avez écrit en m'envoyant l'argent ?

BRICE *fils.*

Un billet de ma main ! Je ne sais plus que dire.

LAURETTE.

Vous êtes trop modeste.

LE MARQUIS, *tirant un billet de sa poche.*

Eh ! je vais te le lire.

« J'apprends, avec plaisir, qu'il se présente pour » vous un établissement tel que vous le desirez ; sai- » sissez ce bonheur. Comme vous pourriez peut-être » avoir besoin qu'on vous aide, agréez, &c. »

BRICE *fils.*

Quoi ! mon pere !... Ah ! grands Dieux ! l'aurois-je pu prévoir ?

LAURETTE.

Non, sans doute, Monsieur ; & je crois entrevoir...
[*A Méranie.*]
Oui, je vois clairement quelle erreur est la vôtre.
Vous vous imaginiez que c'étoit pour un autre.
Lorsqu'il vous faisoit voir cet écrit captieux,
Le traître ne songeoit qu'à fasciner vos yeux.
Croyez-moi, tout Amant est imposteur, parjure,
Fourbe, dissimulé. Quant à moi, je vous jure,
Je fais vœu désormais de ne les croire en rien.
Le premier qui viendra, je le tromperai bien.

MÉRANIE, *à part.*

Non, je ne puis comprendre...

BRICE *fils, à Méranie.*

Ah ! si je suis coupable,
Ce n'est pas envers vous. Cette leçon m'accable.

Je la mérite bien. [*Au Marquis.*] Vois ma confusion.

LE MARQUIS.

D'où vient-elle ?

BRICE *fils.*

Ce n'est qu'à ton occasion.
Va, tu ne me dois rien; tu dois tout à mon pere.

LE MARQUIS.

Comment ?

BRICE *fils.*

De tout ceci sachez donc le mystere.
Par l'amour le plus vif près d'elle retenu,
De ma derniere erreur pour jamais revenu,
Pour prouver mon retour véritable & sincere,
Cher ami, j'ai montré ce billet à mon pere.
Il s'en étoit chargé pour garant de ma foi.
Il devoit l'envoyer à tout autre qu'à toi;
Et c'est en ta faveur qu'il en a fait usage.
Viens, lui-même il pourra t'en rendre témoignage.
[*A Méranie.*]
Et vous aussi, daignez en être le témoin.
Venez; de son aveu nous avons tous besoin.
Mon pere a fait pour lui ce que j'aurois dû faire.

MÉRANIE.

Votre pere !

BRICE *fils*, *au Marquis.*

Pardonne un tort involontaire.
J'ai dû te prévenir, & je ne l'ai pas fait.
De l'ivresse où je suis, c'est le funeste effet;
Mais je n'en puis sortir, quelqu'effort que je fasse.

LE MARQUIS.

C'en est assez; permets que ton ami t'embrasse.
Ton regret me pénètre encor plus en ce jour.

MÉRANIE.

L'amitié vous pardonne aussi-bien que l'amour.

BRICE *fils.*

Je respire.

MÉRANIE.

A propos, que deviez-vous m'apprendre?
Votre pere, tantôt, a-t-il daigné se rendre?

BRICE *fils.*

Je devois l'espérer, tout rioit à mes vœux;
Mais le bonheur évite & fuit les malheureux.

MÉRANIE.

En quoi l'êtes-vous tant?

BRICE *fils.*

Vous savez ma foiblesse.
Hélas! je la condamne, & j'y reviens sans cesse.
On trouvoit le moyen de nous donner un rang,
D'illustrer notre nom, d'annoblir notre sang.
Mon pere a renvoyé le Généalogiste.

MÉRANIE.

Et voilà donc, Monsieur, ce qui vous rend si triste?
Toujours la même idée aux dépens de l'amour!
Lorsque je m'applaudis, à chaque instant du jour,
De ce que ma naissance est égale à la vôtre,
Quelle est cette fureur d'en souhaiter une autre?
Ah! devez-vous chercher à m'éloigner de vous?
Quand je fais mon espoir, mon bonheur le plus doux,
De cette égalité qui seule nous rapproche,
C'est pour vous un malheur! Pardonnez ce reproche;
Pouvez-vous, en m'aimant, me ressembler si peu!
Ah, ciel!

BRICE *fils.*

Je vous adore.

MÉRANIE.

A quoi sert cet aveu?
Vous me livrez sans cesse à la douleur amere
De partager votre âme avec une chimere.

BRICE *fils.*

Il m'eût été bien doux de vous voir à la Cour.

MÉRANIE.

Eh! non, je ne veux rien d'étranger à l'amour.

BRICE *fils.*

Je cède : c'en eſt fait ; je tiendrai mes promeſſes.
Qui croiroit que l'amour pût guérir les foibleſſes?
Puiſque vous me trouvez aſſez digne de vous,
Ma folle ambition expire à vos genoux.
Je pardonne au haſard l'obſcurité profonde
Où je me vois réduit à vivre dans le monde.
Vous le voulez ; il faut en ſubir la rigueur.
Mes titres les plus chers ſeront dans votre cœur.
Mais pourquoi prolonger mon attente importune?
Quoi qu'il puiſſe arriver, ſuivrez-vous ma fortune?

MÉRANIE.

En pouvez-vous douter?

LE MARQUIS.

Ne ſongez donc tous deux
Qu'à hâter, de concert, l'hymen le plus heureux.

BRICE *fils.*

Oui, je veux, dès ce jour, en parler à mon pere.

MÉRANIE.

Je tremble ; eſpérez-vous?

BRICE *fils.*

Ah ! grands Dieux ! ſi j'eſpere!

LE MARQUIS.

Il en ſera charmé ; j'ai cru lire en ſon ſein
Qu'il a ſecrettement projetté ce deſſein ;
Qu'il vous a, de tout tems, deſtinés l'un à l'autre.

MÉRANIE, *à Brice.*

Croyez-vous?

BRICE *fils.*

J'en ſuis ſûr. Vous, écrivez au vôtre.
Il faut l'y préparer, lui donner votre aveu.
Mon pere s'y joindra. Je compte que, dans peu,
Tout aura le ſuccès que je dois m'en promettre.

MÉRANIE.

Venez donc, avec moi, méditer cette lettre.

Il le faut.

BRICE *fils.*

Vous pourriez vous épargner ce soin ;
Ce que l'Amour écrit n'en a jamais besoin.

MÉRANIE.

N'importe ; je le veux.

BRICE *fils*, *au Marquis.*

Permets que je te quitte.
Tu nous restes, je crois ; je reviens au plus vîte.

[*Ils sortent.*]

SCÈNE III.

LE MARQUIS, *seul.*

ALLEZ, heureux Amans. Que leur état me plaît !
On ne peut voir aimer, sans y prendre intérêt.

SCÈNE IV.

M. BRICE *pere*, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

GÉNÉREUX bienfaiteur, ami trop secourable,
Je puis donc employer ce moment favorable
A vous remercier.

M. BRICE *pere.*

Vous me voyez surpris.
Vous savez donc le tour que j'ai fait à mon fils ?

LE MARQUIS.

Oui ; l'aveu qu'il m'a fait de votre bienfaisance
L'assûre, autant que vous, de ma reconnoissance.

M. BRICE *pere.*

Je lui passe, en faveur de la confusion
Qu'il a dû ressentir en cette occasion.
La façon d'avouer répare la sottise.

LE MARQUIS.

Soyez content de lui ; le Ciel vous favorise.

M. BRICE *pere.*

C'est assez sur ce point. Souffrez qu'un autre objet
D'un secret entretien devienne le sujet.
Il me seroit bien doux d'effectuer moi-même
Un dessein projetté par ma tendresse extrême.

LE MARQUIS.

Pour votre fils ?

M. BRICE *pere.*

Pour vous. Ce sont tous mes souhaits.

LE MARQUIS.

Vous voulez donc, Monsieur, m'accabler de bienfaits ?

M. BRICE *pere.*

Votre établissement peut être mon ouvrage.
Il s'agiroit pour vous d'un très-bon mariage :
Une parente...

LE MARQUIS.

A vous ?

M. BRICE *pere.*

Eh ! non, Monsieur ; eh ! non.
N'appartenez-vous pas au Vicomte d'Elbon ?

LE MARQUIS.

Il est vrai, j'ai l'honneur d'être de sa famille.

M. BRICE *pere.*

Il doit s'en applaudir. Eh ! bien donc, c'est sa fille.

LE MARQUIS.

Ah, Ciel ! en a-t-il une ? Ai-je bien entendu ?
Quoi ! cet infortuné que l'Amour a perdu,
Qui traîne loin de nous ses tristes destinées,
Qui s'est expatrié depuis longues années,

Qu'on a tant poursuivi pour un enlèvement
Dont il a peu joui !... par quel évènement ?...

M. BRICE *pere.*

Cette histoire seroit trop longue à vous apprendre.
Oui, c'est l'unique fruit de l'amour le plus tendre.
Au moment que je parle, il est peut-être mort.
Mais apprenez qu'avant de terminer son sort,
Ses malheurs ont cessé leur poursuite importune ;
Il m'a remis en main sa fille & sa fortune.
Je vous l'ai destinée, & j'en puis disposer.

LE MARQUIS.

A vos soins bienfaisans puis-je me refuser ?
Tant de bontés, Monsieur, ont de quoi me surprendre.

M. BRICE *pere.*

La raison en est simple & facile à comprendre ;
C'est que je fais un cas si grand des gens d'honneur,
Que je me rends heureux, en faisant leur bonheur.

LE MARQUIS.

Mon âme n'étoit point encor déterminée ;
Et puisque vous voulez fixer ma destinée,
Un choix de votre part me sera trop flatteur ;
Disposez de ma main, disposez de mon cœur.

SCÈNE V.

MÉRANIE, M. BRICE *pere*, LE MARQUIS, LAURETTE.

MÉRANIE.

Vous voulez me parler ?

M. BRICE *pere.*

Oui, belle Méranie.

[*Au Marquis.*]

Je veux l'entretenir ; laissez-nous, je vous prie.

[*Le Marquis sort.*]

[*A part.*]

Au ſujet de l'époux que je veux lui donner,
Sachons ce qu'elle penſe, avant de terminer.

[*Il va à Méranie.*]

C'eſt un ſi grand bonheur que d'avoir en partage
La plus haute naiſſance, un très-gros héritage :
Il faut bien s'en paſſer, quand on ne les a pas ;
Mais quand on en jouit, on y ſent mille appas.
Que dit votre cœur ?

MÉRANIE.

Rien.

M. BRICE *pere.*

Eh bien ! ſoyez contente ;
Je vous annonce un ſort qui paſſe votre attente.

MÉRANIE.

Ciel ! que me dites-vous ? [*A part.*] Que vais-je devenir ?

[*Haut.*]

Quoi ! je n'ai pas l'honneur de vous appartenir ?

M. BRICE *pere.*

Le Ciel ne vous fit point pour être ma parente.
Votre fortune étant maintenant différente,
Il vous faut un état, il vous faut un époux.
Ce tendre attachement que je reſſens pour vous
M'inſpire, pour vous voir dignement aſſortie,
Un choix digne de ceux dont vous êtes ſortie,
Et digne enfin de vous. C'eſt vous en dire aſſez,
Qu'il eſt de votre ſang, que vous le connoiſſez.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, M. BRICE *pere*, MÉRANIE.

LE MARQUIS, *arrivant précipitamment.*

AH ! Monſieur, pardonnez, ſi je vous importune.
On va dans cet inſtant fixer votre fortune.
Le Miniſtre équitable, en ces derniers momens,
Demande encor de vous des éclairciſſemens.
Ses amis & les miens viennent de m'en inſtruire.
Venez ſans différer, je vais vous y conduire.
Nous ne vous quittons point ; nous nous ſommes promis
D'aſſurer vos raiſons contre vos ennemis.

M. BRICE *pere.*

Je reconnois en vous un ami véritable.
Mais vous ne ſongez pas que, ſi j'étois coupable,
La honte du forfait dont on m'auroit chargé,
Retomberoit ſur ceux qui m'auroient protégé.

LE MARQUIS.

Nous ſommes tous, Monſieur, ſûrs de votre innocence.

M. BRICE *pere.*

Le Public pourra croire, en cette circonſtance,
Que mon Juge, laſſé de vos ſoins aſſidus,
A cédé par foibleſſe à des amis vendus.
Non. Comme, ſur ce point, je ſuis ſûr de moi-même,
Je ne veux rien devoir, en ce péril extrême,
Aux ſecours mendiés de l'importunité,
Et j'attends mon arrêt de la ſeule équité.
Mais on m'a demandé.

[*Il ſort.*]

LE MARQUIS.

Souffrez que je vous ſuive.

SCÈNE VII.

MÉRANIE, LAURETTE.

MÉRANIE.

JE ne ſais où je ſuis.

LAURETTE.

L'aimable perſpective!
Vous allez voir, Madame, un monde tout nouveau.

MÉRANIE.

Hélas!...

LAURETTE.

Vous jouirez du deſtin le plus beau.

MÉRANIE.

Eſt-ce un ſonge? En effet, ſuis-je bien éveillée,
Laurette?

LAURETTE.

Je n'en ſuis pas moins émerveillée.

MÉRANIE.

Je n'en puis revenir.

LAURETTE.

Et moi, j'ai dans l'eſprit
Que notre vieux radote & ne ſait ce qu'il dit.

MÉRANIE.

Quel parti prendrois-tu?

LAURETTE.

Celui de n'en rien croire.

MÉRANIE.

Cependant il n'a pas inventé cette hiſtoire:
J'y crois voir, & je crains qu'ils ne ſoient que trop vrais...

LAURETTE.

Quoi ?

MÉRANIE.

Des rapports cachés dans un nuage épais,
Qui tantôt se dissipe, & tantôt se redouble.
Ah ! que mon avenir m'inquiète & me trouble?

LAURETTE.

Eh bien ! le pis-aller...

MÉRANIE.

Comment ! le pis-aller !

LAURETTE.

N'est pas assez cruel pour vous faire exhaler
En soupirs, en regrets. Est-ce un malheur extrême
Que de se trouver noble & riche?

MÉRANIE.

Et ce que j'aime,
Et moi-même avec lui, qu'allons-nous devenir?
Tu vois, par ses discours, qu'on va nous désunir.
Quel est l'équivalent du plaisir d'être aimée?
Je perds tout, si je perds l'objet qui m'a charmée.
Le reste n'éblouit ni mon cœur ni mes yeux.
Je sais que la noblesse est un présent des Cieux,
Qui passe pour le don le plus digne d'envie
Qu'ils puissent accorder, en nous donnant la vie.
Je conçois tout le prix du présent qu'ils m'ont fait.
Mais, hélas ! quand on vient m'annoncer leur bienfait,
Quand je n'en puis jouir qu'aux dépens d'une flâme
Qui ne pourra jamais s'éteindre dans mon âme,
Quel bien peut tenir lieu du choix le plus charmant?
Notre cœur n'admet point de dédommagement.

LAURETTE.

On dispose de vous, & vous avez un pere !

MÉRANIE.

Il ne m'en parle point ; cela me désespere.
Il m'en a tenu lieu ; j'ai vécu sous sa loi.
Oui, Laurette, il a droit de disposer de moi..

Mais quel eſt cet époux que ſon choix me deſtine ?
En vain, de tous côtés, je cherche, j'examine.
Je le connois, dit-il; il me convient. Hélas!
Peut-il me convenir, ſi je ne l'aime pas ?
Laurette, il faut ſortir de cette incertitude :
Suis-moi... Non. Va chercher... Le coup ſeroit trop rude ;
Il lui faut, par dégrés, préparer ſes malheurs.
A qui pourrai-je donc confier mes douleurs ?
Cours au Marquis d'Arſant. Que rien ne te retienne.
Mais je ne ſonge pas qu'à l'inſtant on l'emmene.
Viens; ces variétés ont droit de t'étonner.
Il faut ſavoir aimer, pour me les pardonner.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

LE MARQUIS D'ARSANT, M. BRICE *pere.*

LE MARQUIS.

NON, nous n'avons plus rien à craindre de ſiniſtre ;
Vous avez détaillé vos raiſons au Miniſtre :
Mais j'admire ſur-tout cette tranquilité,
Le garant le plus ſûr de votre probité.

M. BRICE *pere.*

Ce n'eſt pas-là le point. Non, non ; quoi que je faſſe ;
Je ne ſuis point tranquile, & mon fils m'embarraſſe.
Mon fils...

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez. Quelles ſont vos terreurs?

M. BRICE *pere.*

Son eſprit ſe nourrit de vanités, d'erreurs.

LE MARQUIS.

Quoi ! vous voulez, Monſieur, vous cacher à vous-même
Ses grandes qualités, & cette ardeur extrême?...

M. BRICE *pere.*

Ne le louez pas tant, épargnez-vous ce ſoin :
S'il a quelques vertus, il en a bon beſoin ;
Car il les gâte aſſez. C'eſt un de mes ſupplices.
Je crains bien qu'il n'ait moins de vertus que de vices.

LE MARQUIS.

Permettez-moi, Monſieur, de parler ſans détour.
J'en conviens, votre fils veut briller au grand jour.

Il faut à ſes deſirs un théâtre plus vaſte ;
Il ne reſpire enfin que la pompe & le faſte.

M. BRICE *pere.*

Et voilà ce qui fait le ſujet de mes pleurs.

LE MARQUIS.

Je ne puis vous cacher quelles ſont vos erreurs.
Jouiſſant, par vos ſoins, d'une haute fortune,
Doit-il ſe contenter d'une vertu commune,
Et dans un cercle étroit triſtement retenu,
Vivre inutile au monde, & mourir inconnu?
Des gens les plus communs c'eſt aſſez le partage.
Leur cœur n'a pas de quoi s'élever davantage ;
La noble ambition eſt trop au-deſſus d'eux ;
Ils n'y ſauroient atteindre : ils ſeroient trop heureux.
Auſſi n'ont-ils jamais ces qualités brillantes,
Ces talens éminens, ces vertus éclatantes
Qui conduiſent à tout. Je connois votre fils.

M. BRICE *pere.*

Ah ! c'eſt m'en dire aſſez. Je demeure ſurpris.
Je n'ôſois me flatter. Je reprends l'eſpérance.

LE MARQUIS.

Mais vous, qui m'honorez de votre confiance,
Vous qui daignez former mon établiſſement,
Daignez auſſi vous rendre à mon empreſſement.
Je reprends l'entretien qu'a rompu Méranie.
Celle à qui vous voulez, Monſieur, me voir unie,
A-t-elle autant d'eſprit, de grâces, de douceurs?
A-t-elle ces attraits, ce regard enchanteur?....

M. BRICE *pere.*

Ainſi donc, à vos yeux, Méranie eſt aimable,
Et vous lui trouvez tout...

LE MARQUIS.

Je la trouve adorable.
Hélas ! ſi vous vouliez former les plus beaux nœuds,
Il ne tiendroit qu'à vous de faire deux heureux.

M. BRICE *pere.*

Marquis, vous m'avouez les ſecrets de votre âme.
Oui, je veux couronner une ſi belle flâme.
Méranie eſt à vous.

LE MARQUIS.

Laiſſez-moi m'expliquer.

M. BRICE *pere.*

Vous n'avez, que je crois, rien à me répliquer.
Soyez donc ſatisfait de votre deſtinée.
Mais je veux à la fois faire un double hymenée.
Je ſuis dans le deſſein de marier mon fils;
On vient de me parler d'un des plus grands partis;
Pour lequel on me fait l'inſtance la plus forte.
J'en ai d'autres qui ſont un peu plus de ma ſorte,
Où je le laiſſerois choiſir en liberté.
L'hymen, pour être heureux, veut de l'égalité:
Mais rarement les fils penſent comme les peres;
Le mien n'a dans le cœur que de vaſtes chimeres,
Et je ſouhaiterois pouvoir l'en détacher.
J'ai bien peur que mon fils ne ſoit homme à chercher,
Dans le ſein délabré d'une antique nobleſſe,
L'infaillible fléau de ma triſte vieilleſſe,
Et la punition dûe à ſa vanité.
C'eſt ſur quoi je m'en vais ſavoir la vérité.
Je l'attends. Le voici... Pourquoi donc? qui vous preſſe?
Vous n'êtes point de trop.

LE MARQUIS.

Souffrez que je vous laiſſe.

M. BRICE *pere.*

Paſſez chez Méranie.

LE MARQUIS.

Oui, j'y vais de ce pas.

Il ſort.

SCÈNE II.

BRICE *fils*, M. BRICE *pere*.

BRICE *fils*.

Vous m'avez demandé.

M. BRICE *pere*.

Vous ne vous trompez pas.
On veut abſolument vous donner une femme.

BRICE *fils*.

A moi, mon pere ?

M. BRICE *pere*.

A vous. Une très-grande Dame
Vient de me faire part d'un aſſez beau projet.

BRICE *fils*.

Je lui ſuis redevable.

M. BRICE *pere*.

Il s'agit en effet
De l'hymen le plus grand.

BRICE *fils*, *à part*.

J'entends.

M. BRICE *pere*.

La Demoiſelle
Qu'on vous offre, d'abord...

BRICE *fils*.

N'eſt ni jeune, ni belle.
En revanche, on aura de la protection.

M. BRICE *pere*.

Sans doute ; car elle eſt d'une condition...
Elle tient à la Cour, & l'offre en eſt certaine.

BRICE *fils*.

Je le crois. En tout cas, une pareille aubaine

N'eſt pas abſolument ſi rare à rencontrer :
C'eſt la vingtième au moins dont on veut m'empêtrer.

M. BRICE *pere.*

A la moitié du quart j'aurois peine à vous croire.

BRICE *fils.*

Je ſerois un grand fat de tirer quelque gloire
De ce frivole honneur, où je n'entre pour rien.
Me rechercheroit-on, ſi j'étois né ſans bien?
Je le dis en riant, & pourtant j'en enrage,
L'eſpoir de m'embarquer dans un ſot mariage,
Ou la faveur du jeu, voilà les deux raiſons
Qui me font rechercher dans nombre de maiſons.
Là, c'eſt un lanſquenet, ou bien un cavagnole,
Jeu maudit, s'il en fut, dont le ſexe raffole;
Où vingt femmes au moins, toutes ſur le retour,
Me font, comme à leur dupe, une riſible cour.
L'une, d'autorité, m'intéreſſe pour elle,
Pour la perte s'entend; du gain, point de nouvelle.
Celle-ci, fiere encor d'avoir eu des attraits,
En ſe radouciſſant, m'emprunte pour jamais.
L'autre, avec une aigreur dont je ſouris ſous cape,
Me conteſte un jeton, qu'enfin elle m'attrape.
Par le plus grand haſard, ſi le bonheur m'en veut,
Tout l'auguſte ſabat ſe ſouleve & s'émeut.
Quand je perds, je devrois perdre encor davantage;
Je dois abſolument être mis au pillage:
Ainſi du reſte. Ailleurs, ſi l'on aime à me voir,
Ou ſi l'on fait ſemblant de m'y bien recevoir,
C'eſt qu'ils ont à pourvoir une fille, une nièce,
A qui le nom tient lieu d'attraits & de jeuneſſe;
De ces nobles oiſons qu'on amene des champs,
En quel état encor, pour la plupart du tems!
Dont les gens de fortune ont ſouvent la bétiſe
De ſe charger. Pour moi, ſi j'en fais la ſottiſe,
Ah, parbleu! je veux bien qu'il m'arrive encor pis
Qu'à maints & maints d'entr'eux qui s'en ſont repentis.
Je jure de jamais n'en épouſer aucune.

M. BRICE *pere.*

Oui ; mais s'il le falloit pour ſauver ma fortune ?

BRICE *fils.*

En ce cas... Mais, mon pere, en ſerions-nous réduits
A cette extrémité ?... [*A part.*] Malheureux que je ſuis !

M. BRICE *pere.*

Mon procès peut tourner à mon déſavantage ;
Je le gagne, au moyen d'un ſi grand mariage.
Je voudrois vous laiſſer hors de tout embarras.
Je puis être ſurpris ; vous n'en ſortiriez pas.

BRICE *fils.*

Eh ! mon pere, bornons plutôt notre partage
Aux débris qui pourroient échapper du naufrage :
Je m'y fixe. En un mot, ſi ce n'eſt que pour moi,
De grâce, diſſipez ce malheureux effroi.
Mais, mon pere !... Ah, grands Dieux ! quelle métamorphoſe !
Vous craignez... Je me tais. Le reſpect me l'impoſe.
Mais je vous vis toujours tant de ſécurité.
Pardonnez ma douleur & ma témérité.
Duſſions-nous eſſuyer la plus affreuſe chûte,
Abandonnons, perdons les biens qu'on nous diſpute.
Ne peut-on être heureux ſans le plus grand bonheur ?
Je dis plus ; cet hymen peut nuire à votre honneur.
On s'imaginera, dans cette circonſtance,
Que vous aviez beſoin d'une forte aſſiſtance,
Pour pouvoir conſerver ce qu'on croira pour lors
Acquis injuſtement. Périſſent les tréſors
Qu'on ne ſauroit ſauver, ſans haſarder ſa gloire !
J'en bénirois bien plus vous & votre mémoire,
Que ſi vous me laiſſiez des biens empoiſonnés
Par les moindres ſoupçons. Du reſte, pardonnez...

M. BRICE *pere, en embraſſant ſon fils.*

Va, mon fils, calme-toi ; ce n'eſt point mon envie :
Je voulois te ſonder. Que mon âme eſt ravie
De lire dans ton cœur les ſentimens du mien !
J'y découvre un tréſor ; & tu penſes trop bien,

Pour ne te laiſſer pas le doux choix d'une épouſe.
Ma tendre autorité n'en ſera point jalouſe.

BRICE *fils.*

De cette liberté je n'abuſerai pas.
Que mon choix, au contraire, aura pour vous d'appas!

M. BRICE *pere.*

En aurois-tu fait un?

BRICE *fils.*

Oui; je n'en pouvois faire
Qui pût mieux mériter le bonheur de vous plaire.

M. BRICE *pere.*

J'en ſuis charmé.

BRICE *fils.*

Les dons qu'elle a reçus des Cieux,
Réjailliront ſur moi. Vous m'en aimerez mieux.

M. BRICE *pere.*

Fort bien.

BRICE *fils.*

Ne croyez pas que ma bouche exagere:
Mais vous la connoiſſez; elle vous eſt ſi chere!

M. BRICE *pere.*

Je la connois?

BRICE *fils.*

Vous-même en êtes honoré,
Reſpecté comme un pere, ou plutôt adoré.

M. BRICE *pere.*

Quoi! ſeroit-ce?... Ah! grands Dieux! ma ſurpriſe eſt extrême!

BRICE *fils.*

Oui, vous la devinez; oui, c'eſt elle que j'aime.

M. BRICE *pere, à part.*

Quel malheur, s'il eſt vrai!

BRICE *fils.*

Je remplis tous vos vœux.

M. BRICE *pere, à part.*

Ah ! j'aurai trop tardé.

BRICE *fils.*

Vous approuvez mes feux ?

M. BRICE *pere.*

Attendez... Que l'on aille avertir Méranie.

BRICE *fils, embraſſant ſon pere.*

Ah ! mon pere !

M. BRICE *pere.*

Elle vient.

BRICE *fils.*

Ma joie eſt infinie.

SCÈNE III.

MÉRANIE, M. BRICE *pere*, BRICE *fils.*

BRICE *fils, à Méranie.*

NOTRE bonheur eſt ſûr ; vous pouviez en douter ! J'avois bien dit...

M. BRICE *pere, à Méranie.*

Venez, & daignez m'écouter.
Un embarras ſubit m'a forcé de ſuſpendre
Ce ſecret que tantôt je voulois vous apprendre.
Tout va ſe dévoiler. Prêtez-moi ſeulement
Une oreille attentive à cet évènement.
Les perſécutions que Monſieur votre pere
Eſſuya pour avoir enlevé votre mere,
A qui votre naiſſance a fait perdre le jour,
Ne lui permettant plus, au gré de ſon amour,
D'établir dignement ſa fille infortunée,
Il m'honora du ſoin de votre deſtinée.

J'eus ordre, en vous cachant & son nom & son rang,
De vous faire passer pour être de mon sang.
Ah ! daignez m'excuser, si trop de déférence
M'a fait dans cette erreur élever votre enfance.
Il m'avoit ordonné de vous mettre au Couvent.
Il a dû là-dessus vous écrire souvent.
Ma tendresse pour vous, (pardonnez-moi ce terme,)
M'empêcha d'obéir. J'ai toujours tenu ferme.
Pouvois-je me priver d'un objet si charmant,
Et si digne, en un mot, de notre attachement ?

MÉRANIE.

Monsieur...

M. BRICE *pere.*

Il est encor de votre connoissance,
Que jamais il n'a su ma désobéissance.
Hélas ! tout est changé : je me tairois en vain.
Tenez... Je m'attendris... Vous connoissez sa main...
Ma voix s'éteint... Lisez... Ce billet trop funeste,
Arrosé de mes pleurs, vous apprendra le reste.

MÉRANIE *lit.*

« Je ne serai plus, quand vous lirez ma lettre, cher » ami : agréez une reconnoissance digne de n'être inspirée que par vous, & pour vous seul : ma fille est » tout ce qui me reste ; vous l'avez élevée, vous lui » avez jusqu'à présent servi de pere ; continuez toujours à l'être ; que Méranie devienne un de vos enfans ; je vous la laisse & vous la donne. J'expire dans » la douce persuasion que vous accepterez ce don avec » plaisir. Adieu, pour jamais ; je meurs ».

LE VICOMTE D'ELBON.

M. BRICE *pere.*

C'est son illustre nom.

MÉRANIE.

Mon pere ne vit plus !
Que je suis malheureuse ! [*A Brice fils.*] Ah ! nous sommes perdus !

[*A M. Brice pere.*]
M'abandonnerez-vous ?

M. BRICE *pere.*

M'en croiriez-vous capable ?...
Mais, hélas !

MÉRANIE.

O mon pere !... Ah, Ciel ! ce coup m'accable !
Il n'eſt plus ! je ſuccombe à mes vives douleurs.
Monſieur, permettez-moi d'aller verſer des pleurs.

[*Elle ſort.*]

SCÈNE IV.

M. BRICE *pere*, BRICE *fils.*

BRICE *fils.*

QU'AI-JE appris !

M. BRICE *pere.*

Sa naiſſance. Elle vous déconcerte ?

BRICE *fils.*

Ah, Dieux ! ſans le ſavoir, j'aurois juré ma perte !
[*Vivement.*]
Mon pere, rendez-moi mes ſermens indiſcrets.

M. BRICE *pere.*

Comment ! à quel propos formez-vous ces regrets ?

BRICE *fils.*

J'avois promis de fuir tous ces grands hymenées,
Et d'aſſortir mon choix avec mes deſtinées.

M. BRICE *pere.*

Qui peut vous empêcher de tenir ce ſerment !

BRICE *fils.*

Le Ciel même, & l'Amour l'ordonnent autrement.

M.

M. BRICE *pere.*

Quelle erreur !

BRICE *fils.*

Il y va du bonheur de ma vie ;
Il eſt entre vos mains. J'adore Méranie,
Et je vous la demande.

M. BRICE *pere.*

Ai-je pu le prévoir ?
Je vous plains.

BRICE *fils.*

Pourquoi donc ?

M. BRICE *pere.*

Vous aimez ſans eſpoir.

BRICE *fils.*

Sa main dépend de vous.

M. BRICE *pere.*

Quand j'en ſerois le maître,
Dois-je oublier le rang de ceux qui l'ont fait naître ?
Qui ſommes-nous près d'eux, & qu'avons-nous été ?
Connoiſſez à préſent votre témérité.
Si vous m'en euſſiez fait la moindre confidence,
Je vous aurois alors fait voir votre imprudence.

BRICE *fils.*

Mon pere, auriez-vous pu m'empêcher de l'aimer ?
Mais par de feints refus vous voulez m'allarmer.

M. BRICE *pere.*

Non ; j'en ſuis accablé.

BRICE *fils.*

Je ne ſaurois vous croire.

M. BRICE *pere.*

Reſpectez à la fois Méranie & ma gloire.
Si ſon pere m'a fait ce dépôt précieux,
Eſt-ce pour dégrader elle & tous ſes ayeux ;

Pour lui faire changer ſon nom contre le vôtre ;
Et pour qu'un ſang ſi beau ſe perde dans le nôtre !
Mon devoir m'eſt plus cher que l'amour paternel.

BRICE *fils.*

En quoi donc pourriez-vous être ſi criminel ?
Il vous donne ſur elle un empire ſuprême.

M. BRICE *pere.*

Oui, pour en diſpoſer comme auroit fait lui-même
L'homme le plus jaloux des droits de ſa maiſon,
De l'éclat de ſon ſang. Cédez à la raiſon :
Son pere, s'il vivoit, vous l'auroit-il donnée ?

BRICE *fils.*

Eh ! peut-être.

M. BRICE *pere.*

Jamais.

BRICE *fils.*

Il l'avoit deſtinée
A vivre dans le fond d'un Cloître. Elle eſt ſans bien ;
Et je puis bien valoir au moins...

M. BRICE *pere.*

N'en croyez rien.
Elle eſt riche ; au ſurplus, tout a changé pour elle.
J'ai même préparé l'union la plus belle,
Et je veux de ma main...

BRICE *fils.*

Si l'on ſuit ce deſſein,
Mon rival, quel qu'il ſoit, ſera mon aſſaſſin.
Il faut auparavant qu'il m'arrache la vie.
Méranie autrement ne peut m'être ravie.

M. BRICE *pere.*

Gardez-vous d'en venir à quelque extrémité :
Vous ſauriez, mais trop tard, quelle eſt ma fermeté.
Votre pere outragé deviendroit inflexible.

BRICE *fils, un peu plus bas.*

Il pourroit ſe trouver quelque obſtacle invincible,

Dont, auſſi-bien que moi, d'Arſant eſt informé.

M. BRICE *pere.*

Auriez-vous par haſard le malheur d'être aimé?

BRICE *fils, à part.*

Indiſcret! qu'ai-je dit? [*Haut.*] Ah! n'allez pas le croire.
Qui ſuis-je, malheureux, pour avoir cette gloire?

M. BRICE *pere.*

On ne ratrappe point un ſecret échappé.

BRICE *fils, à part.*

Du coup le plus mortel me ſerois-je frappé?

M. BRICE *pere, à part, après avoir rêvé.*

Je n'ai que ce moyen.

BRICE *fils, à part.*

Quel malheur m'accompagne!

M. BRICE *pere.*

Dès l'inſtant même, il faut partir pour la campagne.
Il y faut, s'il vous plaît, reſter juſqu'au moment
Que vous retournerez à votre Régiment.
Gardez bien votre exil. La plus légere abſence
Vous ôteroit le fruit de votre obéiſſance.
J'aurai des ſurveillans. Recevez mes adieux.

BRICE *fils.*

Mon pere me bannit, m'éloigne de ſes yeux!
Ai-je pu mériter cette rigueur extrême?
Quoi! c'eſt un pere, hélas! que j'adore, qui m'aime!..

M. BRICE *pere, à part.*

Sortons. [*Haut.*] Adieu, je ſens ton malheur comme toi.
Mais il le faut, mon fils; de grâce, obéis-moi.

[*Il ſort.*]

SCÈNE V.

BRICE *fils*, *seul*.

AI-JE lieu d'applaudir au sort qui m'a fait naître ?
Oui, je dois déplorer ma naissance & mon être.
Mais allons consulter l'amour & l'amitié.
Hélas ! je dois au moins compter sur leur pitié.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS D'ARSANT, BRICE *fils*.

BRICE *fils*.

J'ALLOIS te confier mes chagrins & mes larmes.

LE MARQUIS.

Ah ! je ne sais que trop quelles sont tes allarmes ;
Et pour les partager, j'accourois près de toi.
Méranie elle-même....

BRICE *fils*.

Eh ! cher ami, dis-moi,
Peut-elle soutenir le coup qui nous accable ?

LE MARQUIS.

Hélas ! je viens de voir son état déplorable.

BRICE *fils*.

Ami, que dites-vous ?

LE MARQUIS.

La Nature & l'Amour,
Sur ses esprits troublés, agissent tour-à-tour.

Jetant sur moi les yeux : dans mes douleurs mortelles,
Deux pertes à la fois me seroient trop cruelles ;
Laissez-moi seule ici dans mon accablement ;
Allez, m'a-t-elle dit, retrouver mon Amant ;
Dites-lui que, sensible à son amour extrême,
Mon cœur ne peut changer ; je suis toujours la même :
Mais que le seul effort que j'exige aujourd'hui,
Est qu'il vive pour moi, comme je vis pour lui,
Qu'il ait soin de ses jours ; sur-tout qu'il se souvienne,
Qu'il sache que sa mort entraîneroit la mienne.

BRICE *fils.*

Que je suis malheureux ! Mon pere, dès ce jour,
Veut m'ôter pour jamais l'objet de mon amour :
Il lui donne un époux.

LE MARQUIS.

Tu n'es pas seul à plaindre.

BRICE *fils.*

Et toi, Marquis, aussi, qu'aurois-tu donc à craindre ?

LE MARQUIS.

Je suis au désespoir.

BRICE *fils.*

Je vois couler tes pleurs.

LE MARQUIS.

C'est moi que l'on choisit pour causer tes malheurs.

BRICE *fils*, *vivement.*

Et vous vous prêteriez à cette tyrannie ?
Ce que j'ai de plus cher, après ma Méranie,
Deviendroit tout-à-coup mon ennemi mortel ?
Je te déclarerois un divorce éternel !
Car, enfin, ne crois pas que le mal qui me presse
S'exhale en vains regrets dictés par la foiblesse.

LE MARQUIS.

Si ton état cruel ne me faisoit pitié,
Si je ne respectois notre tendre amitié,

Je saurois réprimer ton ardeur indocile ;
Mais, pour te pardonner, je suis assez tranquile.
J'aurois pu, comme toi, brûler des mêmes feux
Pour l'adorable objet où s'adressent tes vœux,
Je ne suis point de ceux de qui la barbarie
Cherche à faire d'un crime une galanterie.
Les secrets de ton cœur seront sacrés pour moi,
Et je venois exprès pour t'en donner ma foi.

[*Ici Brice fait un mouvement de surprise & de remercîment ; le Marquis continue.*]

Et si quelque rival à l'épouser s'apprête,
Je vais en ta faveur disputer sa conquête.

BRICE *fils.*

Que ne te dois-je point ? Mais en serai-je mieux ?
On m'ordonne déja d'abandonner ces lieux.

LE MARQUIS.

Eh bien ! feins de partir ; mais cependant differe.
De mon côté, je vais entretenir ton pere ;
Et par tant de raisons il sera combattu,
Que j'espere fléchir son austere vertu.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

M. BRICE *pere*; LAURETTE, *qui suit sans être vue de M. Brice.*

M. BRICE *pere.*

OUI, j'ai toute ma vie eu trop de promptitude,
Et j'exile mon fils sans autre certitude
Qu'un soupçon violent sur un mot échappé,
Qui peut être équivoque, & qui m'aura trompé.
Il peut n'avoir pas eu le bonheur de lui plaire;
Et dès-lors on n'auroit nul reproche à me faire.
Au pis-aller, mon fils en seroit pour ses feux.
Je ne plains pas beaucoup les Amans malheureux.
Mais comment & par où démêler ce mystere?
Laurette me pourroit prêter son ministere.
Mais... voyons... Ah! c'est toi. Je t'ai fait avertir.
Avoue ingénument que tu vas me mentir.

LAURETTE.

C'est selon la demande & le bien de la chose.
Si je ments quelquefois, le besoin en est cause,
Et c'est moins par plaisir que par nécessité.

M. BRICE *pere.*

Quand tu ne risques rien, tu dis la vérité.

LAURETTE.

Je ne m'en ferois pas la plus petite affaire.

M. BRICE *pere.*

Rien n'est mieux entendu; mais, Laurette, au contraire,

Si tu risquois beaucoup en ne la disant pas.

LAURETTE.

Alors, vous sentez bien...

M. BRICE *pere.*

Te voilà dans le cas:
Précisément.

LAURETTE, *à part.*

Tant-pis.

M. BRICE *pere.*

Tu peux m'ôter de peine.

LAURETTE.

Avec plaisir.

M. BRICE *pere.*

D'ailleurs, ta perte est très-certaine,
Si ta sincérité te trahit en ce jour.

LAURETTE.

Monsieur est juste. Eh bien?

M. BRICE *pere.*

C'est un secret d'amour
Qu'il faut me révéler.

LAURETTE.

Ma surprise est extrême,
Et vous vous adressez à l'ignorance même.
Moi! des secrets d'amour! Vous en puis-je informer?
A ma foible portée il faut se conformer.

M. BRICE *pere.*

Effarouche un peu moins ta timide innocence.
Ce mystere amoureux est de ta connoissance.
Confidente ou témoin, parle-moi sans détour:
Mon fils, pour ta Maitresse, a le plus tendre amour;
Y répond-elle, ou non?

LAURETTE.

Quel avis est le vôtre?

M. BRICE *pere.*

Le tien?

LAURETTE.

D'abord... il faut que ce ſoit l'un ou l'autre ;
Et c'eſt ce qu'à loiſir je vais examiner.

M. BRICE *pere.*

Tu n'as que ce moment pour te déterminer.

LAURETTE.

Ah, Monſieur ! dès qu'il faut répondre à l'aventure ;
Je vous dirai que non. Le tout par conjecture.

M. BRICE *pere.*

Le tout par conjecture ?...

LAURETTE.

Avec quelques délais,
Je pourrois l'aſſurer bien mieux que je ne fais.

M. BRICE *pere.*

C'eſt-là ton dernier mot ?

LAURETTE.

Mais, oui-dà, ce me ſemble.

M. BRICE *pere.*

J'en ſuis fâché, Laurette ; il faut donc rompre enſemble.

LAURETTE.

Comment ?

M. BRICE *pere.*

Voilà le coup que tu pouvois parer.
Allons, dans l'inſtant même, il faut nous ſéparer.

LAURETTE.

Vous m'en voulez d'ailleurs. Contentez votre envie ;
Donnez-vous le plaiſir, une fois en la vie,
D'être injuſte & cruel. Il m'eſt bien douloureux
Que vous n'ayez jamais fait d'autre malheureux ;
J'irois, en vous quittant les joindre à l'inſtant même,
Pour pleurer en commun votre injuſtice extrême.
Du moins, dans mon malheur, il m'auroit été doux
De n'être pas la ſeule à me plaindre de vous ;

Mais, hélas ! c'eſt un bien que le Ciel me refuſe.

M. BRICE *pere.*

Peſte ſoit de la maſque ! Au diable ! elle m'abuſe.
C'eſt elle qui ſe plaint & qui me fait pitié.
Morbleu ! je ſuis trop foible & trop bon de moitié.
Mais voici Méranie.

LAURETTE, *à part.*

Ah ! je l'échappe belle.

[*A M. Brice.*]

Vous ne lui direz rien de ce que j'ai dit d'elle.

SCÈNE II.

MÉRANIE, M. BRICE *pere*, LAURETTE.

MÉRANIE, *en voulant ſe jeter aux pieds de M. Brice.*

PERMETTEZ-MOI, Monſieur, d'embraſſer vos genoux.

M. BRICE *pere, en la relevant avec Laurette.*

Méranie à mes pieds ! Ah, Ciel ! y penſez-vous ?

MÉRANIE.

Que n'y puis-je expier mes malheurs & les vôtres !

M. BRICE *pere.*

Quels deſirs douloureux !...

MÉRANIE.

Eh ! puis-je en former d'autres ?
Je manque ſans retour au meilleur des humains.
Pour prix de tant de ſoins que ſes heureuſes mains
Ont eu de m'aſſurer un ſort rempli de charmes,
Je ſeme dans ſon ſein le trouble & les allarmes.

Entre ſon fils & lui, j'ai rompu l'union ;
Malheureux inſtrument de leur diviſion...

M. BRICE *pere.*

Ce n'eſt point votre faute.

MÉRANIE.

En ſont-ils moins à plaindre ?
J'ai fait naître des feux, que je voudrois éteindre,
Aux dépens de mes jours. Ah ! qu'il me ſeroit doux !...

M. BRICE *pere.*

Non. Vivez, pour jouir d'un ſort digne de vous.
Abandonnons mon fils à ſon audace extrême.
Méranie, après tout, qu'importe qu'il vous aime,
Si-tôt qu'avec raiſon vous dédaignez ſes feux ?

MÉRANIE.

Je voudrois aimer ſeule, il ſeroit trop heureux.

M. BRICE *pere.*

L'ai-je bien entendu ?... Que venez-vous de dire ?

MÉRANIE.

Que je reſſens autant d'amour que j'en inſpire.
Je l'avoue ; & pourquoi diſſimuler mon choix ?
Ah ! Monſieur, ce ſeroit nous offenſer tous trois.

M. BRICE *pere.*

Vous voulez excuſer ſon ardeur indiſcrette.
Non, vous ne l'aimez pas.

MÉRANIE.

Ma flâme étoit ſecrette...

LAURETTE, *à Méranie.*

Ah ! vous me trahiſſez.

M. BRICE *pere.*

Mais enfin, déſormais...

MÉRANIE.

Il me ſera plus cher qu'il ne le fut jamais.
Eh ! l'amour eſt-il fait pour céder aux obſtacles ?

M. BRICE *pere.*

Le tems & la raiſon font de plus grands miracles.
Le cœur a ſes erreurs auſſi-bien que l'eſprit ;
Mais, avec quelque effort, comptez qu'on en guérit.
Daignez en eſſayer ; vous êtes jeune encore :
On peut tout ce qu'on veut en ce cas.

MÉRANIE.

Je l'ignore.
Quant à moi, je ne ſais que ce que je reſſens....
Qu'il porte ailleurs ſes vœux, s'il le peut ; j'y conſens :
Qu'il reprenne ce cœur que j'ai rendu ſi tendre ;
Sans ceſſer de l'aimer, je ceſſe d'y prétendre :
Mon amour redoublé me tiendra lieu du ſien.
Mais juſqu'à ce bonheur, ſi pour lui c'eſt un bien ;
Sa grâce & ſon pardon eſt tout ce que j'implore ;
Ne le puniſſez pas, parce que je l'adore.
Pourquoi vous ſéparer, pourquoi vous déſunir ?
Je l'aime, éloignez-moi : c'eſt moi qu'il faut punir.
Vous en avez le droit ; & ſi je vous ſuis chere,
Rempliſſez à la fin les deſirs de mon pere :
Mais ne permettez pas que d'avides parens
De mon ſort malheureux deviennent les tyrans ;
Sauvez-moi d'eux.

M. BRICE *pere.*

Comment voulez-vous que je faſſe ?
La mort de votre pere a tout changé de face.

SCÈNE III.

LE MARQUIS D'ARSANT, MÉRANIE, M. BRICE *pere*, LAURETTE.

LE MARQUIS.

[*A Méranie.*] [*A Laurette.*]
MÉRANIE, excuſez. Cours avertir ſon fils.
[*A M. Brice pere.*]
Agréez mes tranſports ; tous mes vœux ſont remplis ;
Et vous voyez mon cœur au comble de la joie ;
Souffrez qu'entre vos bras ſon eſſor ſe déploie.

M. BRICE *pere.*

Quel bonheur vous arrive ? Ah ! j'en ferai le mien.

LE MARQUIS.

C'eſt le vôtre & celui de tous les gens de bien.
La vertu pouvoit-elle être ſans récompenſe ?
Je ne mets point au rang des biens qu'on vous diſpenſe,
Le gain de ce procès. La juſtice eſt de droit.
Le Juge qui la rend acquitte ce qu'il doit.

SCÈNE IV.

M. BRICE *pere*, BRICE *fils*, MÉRANIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Brice fils.*

VOLE, accours, cher ami ; que l'eſpoir te ranime ;
Le procès eſt gagné d'une voix unanime.
Ce bonheur n'eſt pas ſeul.

BRICE *fils.*

Acheve promptement.

LE MARQUIS.

Des lettres de nobleſſe, avec un Régiment.

BRICE *fils.*

Ah, Méranie! Ah, Dieux! que d'heureuſes nouvelles!
Mon pere...

M. BRICE *pere.*

Eh bien! mon fils, elles ſont aſſez belles.

LE MARQUIS, *à Brice fils.*

Sois-en ſûr, c'eſt un fait.

BRICE *fils.*

Sans doute?

LE MARQUIS.

Dès ce ſoir,
Vous en aurez avis

BRICE *fils, à Méranie.*

Tout paſſe notre eſpoir.

[*A ſon pere.*]

Ah! mon pere, ce ſont vos vertus qu'on décore;
Leur germe eſt dans mon ſein, elles y vont éclorre:
Je ne ſuis plus le même, & déja je reſſens
Qu'une heureuſe influence épure tous mes ſens;
C'eſt un être nouveau: c'eſt une autre exiſtence,
Qu'on me donne en ce jour. [*A Méranie.*] En quelle circonſtance!
Nul obſtacle à préſent ne peut nous ſéparer;
La diſtance n'eſt plus.

M. BRICE *pere.*

Qu'ôſez-vous comparer?
La diſtance n'eſt plus!... Elle eſt toujours la même;
Du moins, quant à préſent, j'en laiſſerois le choix.
Qu'eſt-ce qu'un nouveau Noble eſt de plus qu'un Bourgeois?

LE MARQUIS.

Il faut bien commencer. Les noms les plus célebres
Etoient auparavant cachés dans les ténebres ;
Mais jamais leur aurore eut-elle tant d'éclat ?
Et quel autre, au beſoin, a mieux ſervi l'Etat ?
Le motif du ſalaire en augmente la gloire.
Tous les cœurs à jamais garderont la mémoire
Des ſecours abondans, généreux, imprévus,
Dont, au défaut du Ciel, vous nous avez pourvus.
C'eſt la reconnoiſſance enfin qui vous couronne.
Je dis plus ; à l'égard du titre qu'on vous donne,
Choiſiriez-vous plutôt d'en avoir hérité ?
La nobleſſe qu'on n'a que par hérédité
Eſt-elle ſi flatteuſe, eſt-elle ſi réelle ?
Elle n'eſt, bien ſouvent, qu'un reſte peu fidèle
De l'éclat emprunté du mérite d'autrui.
Le vrai Noble ne doit ſa nobleſſe qu'à lui.
Voilà celle, à mon gré, que je crois la plus pure,
Et la ſeule qui ſoit vraiment dans la Nature.

M. BRICE *pere.*

Ce ſentiment a bien quelque réalité ;
Mais l'opinion paſſe avant la vérité.

BRICE *fils.*

Eſt-ce à vous d'y ſouſcrire aux dépens de ma vie ?
Vous voulez donc ma mort ?

M. BRICE *pere.*

Je n'en ai nulle envie ;
Je vous l'ai déja dit, rien n'eſt en mon pouvoir ;
Et quand tout y ſeroit...

BRICE *fils.*

Il n'eſt donc plus d'eſpoir ?

M. BRICE *pere.*

Subiſſez votre arrêt en homme de courage ;
Des pertes de l'amour l'honneur vous dédommage.

MÉRANIE, *à Brice fils.*

Ainſi d'entre vos bras on va donc m'arracher,
Et des parens cruels !...

M. BRICE *pere.*

Pourrois-je l'empêcher ?
Vous leur appartenez.

SCÈNE V.

LAURETTE, M. BRICE *pere*, BRICE *fils*, MÉRANIE, LE MARQUIS.

LAURETTE.

PARIS, la Cour, la France
Aſſiégent la maiſon. Jamais telle affluence
Ne s'eſt vue à la porte, & je venois ſavoir
Si vous verrez quelqu'un.

M. BRICE *pere.*

Qu'on nous laiſſe ce ſoir.

LAURETTE.

C'eſt votre intention ; je l'avois pénétrée.
A tous ces revenans j'ai refuſé l'entrée ;
Mais dans la foule, un homme aſſez ſimplement mis,
Qui s'annonce pour être un de vos vieux amis,
M'a fait, par-deſſus tous, l'inſtance la plus vive.
Il ne dit point ſon nom, ne veut point qu'on l'écrive.

M. BRICE *pere.*

Ne l'as-tu jamais vu ?

LAURETTE.

Je n'en ai nul ſoupçon.
D'ailleurs, il ne reſſemble en aucune façon

A ce tas affamé de Nobles parasites,
Qui vous rendoient jadis de fréquentes visites.
L'amitié seule a l'air de le conduire ici,
Et non pas la fortune.

M. BRICE *pere.*

Oh! dès qu'il est ainsi;
Il faut le distinguer; va donc, puisqu'il insiste.

LAURETTE.

Ah! vous aurez tantôt une assez belle liste.
Nos bons amis de Cour, enfin, vous revenez.
Comme je vous clorrois à tous la porte au nez!
[*Elle sort.*]

SCÈNE VI.

M. BRICE *pere*, BRICE *fils*, MÉRANIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

QU'ORDONNEZ-VOUS enfin? Quelle est leur destinée?

M. BRICE *pere.*

Je n'en ordonne point.

MÉRANIE.

Vous m'avez condamnée.

M. BRICE *pere.*

Est-ce moi? C'est le sort qui va nous séparer.

MÉRANIE.

Ah! c'est donc à la mort qu'il faut me préparer.

BRICE *fils.*

Ciel!...

MÉRANIE.

Qui m'eût dit qu'un jour je serois entraînée
Hors du séjour heureux où j'étois presque née,

Où vous ne paroiſſiez tendrement occupé
Qu'à fixer mon bonheur ? Le Ciel s'eſt donc trompé,
Quand il a fait nos cœurs pour être l'un à l'autre.
Nous avions ſon aveu, nous comptions ſur le vôtre.

BRICE *fils.*

Ma chere Méranie !...

M. BRICE *pere, au Marquis.*

Otez-la de mes yeux,
Je ne puis ſoutenir de ſi triſtes adieux.
A ſon appartement daignez la reconduire.

MÉRANIE, *à Brice fils.*

Nous ne nous verrons plus ; on n'ôſe m'en inſtruire.

M. BRICE *pere.*

Dérobez-moi des pleurs que je ne puis tarir.

MÉRANIE.

Adieu ; même en mourant, je ne ſais qu'obéir.

[*Le Marquis l'emmene.*]

SCÈNE VII.

M. BRICE *pere*, BRICE *fils.*

M. BRICE *pere, en retenant ſon fils.*

Où voulez-vous aller ? Ne ſuivez point ſes traces.
Tout nous dit que la Cour nous accable de grâces ;
Devancez-moi ; j'irai vous y joindre. Au ſurplus,
Sans nouvel ordre ici, ne reparoiſſez plus.

[*Brice fils ſort.*]

SCÈNE VIII.

M. BRICE *pere*, *seul*.

QUEL est donc cet ami, du moins qui prétend l'être,
Qui refuse, dit-on, de se faire connoître,
Et qui, dans ce logis, ne s'est jamais fait voir ?
Je ne sais que penser ; je n'ai pu le prévoir. .
Quelqu'un vient.

SCÈNE IX.

LE VICOMTE D'ELBON, M. BRICE *pere*.

M. BRICE *pere*.

QUEL aspect ! quels traits ! Mon cœur s'agite...

LE VICOMTE.

Me reconnoîtra-t-il ?

M. BRICE *pere*.

Avançons.

LE VICOMTE.

Il hésite...
Quoi ! le plus cher ami que le Ciel m'ait donné
Me méconnoît !

M. BRICE *pere*.

C'est vous, illustre infortuné,
Vous, qui depuis long-tems me coûtez tant de larmes !

LE VICOMTE.

C'est moi-même en effet.

M. BRICE *pere*.

O retour plein de charmes !

LE VICOMTE.

Vous revoyez encor le Vicomte d'Elbon.
Dans cet embraſſement, cher ami, trouvez bon
Que l'amitié reprenne une nouvelle vie.

M. BRICE *pere.*

Je vous vois, vous vivez; que mon âme eſt ravie!

LE VICOMTE.

Quand je vous écrivis, je crus finir mon ſort.
J'étois environné des ombres de la mort.
Malgré moi-même enfin, j'ai revu la lumiere.
Je paſſe pour avoir terminé ma carriere.
Je quitte le ſervice étranger; & je croi
Qu'on voudra bien ici me donner de l'emploi.

M. BRICE *pere.*

Nous ne vous perdrons plus : vous me faites renaître;
Soyez ici chez vous, demeurez-y le maître;
Jouiſſez-y des droits que vous & vos ayeux
Avez acquis ſur nous... Qu'ils me ſont précieux!

LE VICOMTE.

Laiſſons-là le paſſé.

M. BRICE *pere.*

Non; j'en tire ma gloire.

LE VICOMTE.

De ce que je vous dois, je garde la mémoire;
Que tout le reſte ſoit déſormais oublié:
L'égalité doit être où regne l'amitié.
Mais parmi les tranſports de la plus douce ivreſſe,
Pardonnez ce ſoupir à ma vive tendreſſe;
Un intérêt bien cher & qui vous eſt connu,
L'arrache de mon ſein. Ami, qu'eſt devenu
L'unique rejetton de toute ma famille,
Le reſte de mon ſang, ma déplorable fille?

M. BRICE *pere, à part.*

Ah, Ciel! quand il ſaura ſon malheureux amour!

LE VICOMTE.

Eh! quoi! vous ſoupirez ſur elle à votre tour!

Ne me reprochez rien ; elle m'eſt auſſi chere
Que l'a jamais été ſon adorable mere.
Il fallut, malgré moi, que l'amour paternel
Lui preſcrivît dès-lors un exil éternel ;
C'eſt pour la ſoulager du poids de ſa naiſſance,
Que je crus lui devoir ôter la connoiſſance
De ſon nom, de ſon rang. Qu'en auroit-elle fait ?
Ce myſtere, ſans doute, a produit ſon effet ;
Elle eſt moins malheureuſe, & je ſuis moins à plaindre;
Nous a-t-elle obéi ?... Parlez ſans vous contraindre...
Vous n'ôſez me répondre ?

M. BRICE *pere.*

Hélas !...

LE VICOMTE.

Vous la pleurez ;
Ami, c'en eſt donc fait ?

M. BRICE *pere.*

Monſieur, vous la verrez.

LE VICOMTE.

Je mourrai de douleur en voyant ma victime.
N'importe...

M. BRICE *pere.*

Ce deſir n'eſt que trop légitime.

SCÈNE X.

UN VALET, LE VICOMTE, M. BRICE *pere.*

LE VALET.

UN Courier du Miniſtre eſt là qui vous attend.

LE VICOMTE.

Allez.

M. BRICE *pere.*

Quoi ! vous laiſſer !

LE VICOMTE.

Oui, ſans doute, à l'inſtant.

M. BRICE *pere.*

Je ne puis.

LE VICOMTE.

Je l'exige : allez ou je vous quitte.

M. BRICE *pere.*

Vous l'ordonnez ; j'y vais. Je reviens tout de suite.

[*Il sort.*]

SCÈNE XI.

LE VICOMTE, *seul.*

ENFANT infortuné, que l'Hymen & l'Amour
Ont proscrit en naissant, devois-tu voir le jour ?
Quel partage est le tien ! Une retraite obscure.
Tu vas être l'oubli de toute la Nature.
Tes malheurs sont pour moi. Tu ne peux les savoir.
Invisible & présent, je pourrai donc te voir ;
Sans ôser éclater, sans me faire connoître !
Est-ce un effort possible ? En serai-je le maître ?
Laissons-lui son erreur, & celle de ma mort,
Puisque je ne saurois rien changer à son sort.

SCÈNE XII.

MÉRANIE, LE VICOMTE.

MÉRANIE, *à part.*

EST-CE un de mes tyrans ? Ah, Dieux ! tout m'abandonne !

LE VICOMTE, *à part.*

Eh ! quelle est cette jeune & charmante personne ?

Il a donc une fille ? Il ne m'en a rien dit.

MÉRANIE.

On m'envoye avec vous.

LE VICOMTE, *à part.*

Quel trouble me saisit !

MÉRANIE.

On va donc consommer ce cruel sacrifice ?

LE VICOMTE.

Quel son de voix ! quels traits !

MÉRANIE.

Vous êtes leur complice ?

LE VICOMTE.

De qui ? [*A part.*] Plus je la vois, plus mes sens sont émus.

MÉRANIE.

Vous venez me chercher.

LE VICOMTE.

Moi !..

MÉRANIE.

Je n'en doute plus.

LE VICOMTE.

A l'auteur de vos jours que je porte d'envie !
Que son âme doit être & contente & ravie !

MÉRANIE.

Moi ! je n'ai plus de pere.

LE VICOMTE.

Ah ! quels saisissemens !

MÉRANIE.

Je n'ai jamais joui de ses embrassemens.

LE VICOMTE.

Comment !

MÉRANIE.

Dès le berceau, je fus abandonnée.
Ses malheurs l'y forçoient : à peine j'étois née,

Qu'en d'étrangeres mains mon deſtin fut remis...
Mais vous n'êtes donc pas un de mes ennemis?

LE VICOMTE.

Pouvez-vous en avoir?

MÉRANIE.

Je ne ſais par quels charmes,
Dans mes yeux éplorés, vous ſuſpendez mes larmes.

LE VICOMTE.

Il faut tout éclaircir.

MÉRANIE.

Vous y compatiſſez,
Sans me connoître.

LE VICOMTE.

Hélas!...

MÉRANIE.

Vous vous attendriſſez.

LE VICOMTE.

Excuſez. Oſerois-je?...

MÉRANIE.

Ordonnez de ma vie.

LE VICOMTE.

Ne pourrois-je ſavoir votre nom?

MÉRANIE.

Méranie;
C'eſt le même qu'avoit ma mere.

LE VICOMTE.

Je me meurs.

MÉRANIE.

Vous avez treſſailli, vous répandez des pleurs!

LE VICOMTE.

Il eſt vrai.

MÉRANIE, *vivement.*

J'entretiens un ami de mon pere.
Ah! daignez me parler d'une tête ſi chere...

Si je l'avois connu, que je l'aurois aimé!

LE VICOMTE.

[*A part.*] [*A Méranie.*]

Contiens-toi, malheureux... Qu'il eût été charmé!
Grands Dieux! peut-il revivre avec plus d'avantage!
Mais un trop grand malheur fut toujours son partage.

MÉRANIE.

On le dit... Et ma mere? En ai-je quelques traits?

LE VICOMTE, *avec transport.*

Oui, ma chere enfant; oui, vous avez ses attraits.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, M. BRICE *pere*, *entrant sans être vu.*

MÉRANIE, *regardant le Vicomte plus attentivement.*

Mon trouble, à chaque mot, augmente avec le vôtre.
On verse moins de pleurs sur les enfans d'un autre,
Qu'êtes-vous?

LE VICOMTE.

Qui je suis?...

MÉRANIE.

Mon pere n'est point mort!

LE VICOMTE.

Je crois qu'on vous a dit qu'il a fini son sort.

MÉRANIE.

[*A part.*] [*Haut & vivement.*]

Quel soupçon! Ce n'est point la mort qui nous sépare!
Si c'étoit vous, pourquoi ce désaveu barbare?

Eclairciſſez mon doute. O déſeſpoir affreux !...

LE VICOMTE.

A quoi vous ſerviroit un pere malheureux ?

MÉRANIE.

Que m'importe ?

M. BRICE *pere, s'avançant.*

Cédez, embraſſez Méranie.

MÉRANIE, *en ſe jetant à ſes pieds.*

C'eſt vous ! jamais mon cœur ne m'a ſi bien ſervie.

LE VICOMTE, *en la relevant.*

Oui, vous êtes ma fille.

MÉRANIE.

O moment plein d'appas!
Mon pere, qu'il m'eſt doux de me voir dans vos bras!
Enfin, vous répondez à mes vives tendreſſes.
Pour la premiere fois, je reçois vos careſſes.

LE VICOMTE.

Hélas ! c'eſt le ſeul bien qui ſoit en mon pouvoir.

M. BRICE *pere.*

Eſſuyons tous nos pleurs ; ne ſongeons qu'à nous voir ;
Jouiſſons du bonheur que le Ciel nous envoie.

LE VICOMTE, *à Méranie.*

Tu me feras mourir de douleur ou de joie.

M. BRICE *pere, au Vicomte.*

Venez vous repoſer, vous en avez beſoin.
[*A part, en s'en allant.*]
Conduis le reſte, ô Ciel ! Je t'en laiſſe le ſoin.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

M. BRICE *pere*, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

C'Est outrer le ſcrupule, & je ne puis m'y rendre.

M. BRICE *pere*.

En matiere d'honneur, il ne peut trop s'étendre :
Mettez-vous à ma place.

LE MARQUIS.

Il eſt donc condamné ?
Quoi ! ce fils auſſi cher qu'il eſt infortuné,
Vous le déſeſpérez, vous haſardez ſa vie ;
Et vous riſquez auſſi celle de Méranie :
C'eſt un double malheur qu'il faudroit prévenir.

M. BRICE *pere*.

L'amour promet toujours plus qu'il ne peut tenir.
Le tems uſe les nœuds les plus remplis de charmes.

LE MARQUIS.

Voit-on jamais l'amour s'éteindre dans les larmes ?
L'amitié du Vicomte, & tout ce qu'il vous doit,
Si-tôt qu'il le ſaura, vous ont acquis un droit...

M. BRICE *pere*.

Puis-je m'en faire un titre ? Et pour quelque ſervice,
Voulez-vous que j'aſpire au plus grand ſacrifice ?

LE MARQUIS.

Pourquoi non ? Le Vicomte y pourroit conſentir ;
Au moins, ſur cet hymen, daignez le preſſentir.

M. BRICE *pere.*

Qui ? moi !

LE MARQUIS.

Que pourriez-vous craindre ?

M. BRICE *pere.*

Son aveu même.
Ce ſeroit y forcer ſa répugnance extrême.
Je ſerois ſon tyran plutôt que ſon ami.
De leurs feux mutuels je n'ai que trop gémi.

LE MARQUIS.

La circonſtance a lieu de vous ſervir d'excuſe.

M. BRICE *pere.*

Elle eſt contre moi ſeul. L'amitié vous abuſe.
Je me crois ſans reproche ; en eſt-ce aſſez pour moi.
Si, par malheur, on peut n'y pas ajouter foi ?
Je dis plus ; je me perds, ſi j'en parle au Vicomte.

LE MARQUIS.

Par où ?

M. BRICE *pere.*

Mon fils m'eſt cher ; il le ſait ; il y compte :
Tout mon ſang eſt à lui ; mais non pas mon honneur.
Puis-je m'intéreſſer à faire ſon bonheur,
Sans me rendre ſuſpect d'un projet infidèle ?
Le ſoupçon fait toujours une tache morrelle.
Avec ſon innocence on eſt déshonoré.
Un pere croit ſa fille en un Cloître ignoré :
J'ai dû l'y dépoſer. Il ſe trouve, au contraire,
Qu'elle reſte chez moi, que mon fils ſait lui plaire.
L'ignorance où j'étois de cette liaiſon
Peut-elle être une excuſe aux yeux de la raiſon ?
Le Vicomte me doit accabler de reproche.
Je ne puis, ſans frémir, ſoutenir ſon approche...
Mais le voici ; venez... Vous fuyez : eh ! pourquoi ?

LE MARQUIS.

J'ôſe vous en prier, ne comptez pas ſur moi.

[*A part, en s'en allant.*]
Allons trouver ſon fils. [*Il ſort.*]

M. BRICE *pere.*

En eſt-il ſi blâmable?

SCÈNE II.

M. BRICE *pere*, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *regardant le Marquis qui s'en va.*

EST-CE là votre fils? Il me paroît aimable.

M. BRICE *pere.*

Monſieur, ce n'eſt pas lui.

LE VICOMTE.

Ne le verrai-je pas?

M. BRICE *pere.*

Non; il eſt à la Cour, où je ſuivrai ſes pas,
Pour la remercier des grâces qu'on m'a faites.

LE VICOMTE.

Je vous retiens.

M. BRICE *pere.*

Perdez ces craintes indiſcrettes,
Je n'irai que demain y remplir ce devoir.
Le jeune homme, Monſieur, que vous venez de voir,
Qui m'a paru vous plaire, eſt de votre famille.
C'eſt à lui que j'avois deſtiné votre fille.
C'eſt le Marquis d'Arſant.

LE VICOMTE.

Il nous feroit honneur.
D'ailleurs, elle n'a pas le choix de ſon bonheur.

Elle ſeroit heureuſe!... Ah! ſeroit-il poſſible!
Ma fille... Pardonnez, ſi j'y ſuis ſi ſenſible;
Sur un ſi grand tréſor je n'avois pas compté.
Je la trouve charmante, & j'en ſuis enchanté.
Qu'elle eſt bien, à mes yeux, l'image de ſa mere!

M. BRICE *pere.*

Puiſſe-t-elle vous être à jamais auſſi chere!

LE VICOMTE.

Mais au Marquis d'Arſant vous voulez la donner;
En l'état où je ſuis, voudra-t-il ſe borner?...
Lorſque je riſquai tout en faveur de ma flamme,
Mon bien fut diſſipé. Les parens de ma femme
N'en ont-ils pas entr'eux partagé les débris?
Mais ma conquête étoit pour moi d'un ſi grand prix,
Que, pour la conſerver, j'ai laiſſé tout le reſte.
Mon ſort eſt demeuré dans cet état funeſte.

M. BRICE *pere.*

Mais peut-être...

LE VICOMTE.

Comment?

M. BRICE *pere, à part.*

Puis-je le lui cacher?

LE VICOMTE.

Quel eſt donc ce myſtere?

M. BRICE *pere, bas.*

Il faut me l'arracher.

[*Haut.*]

Vos ayeux de tout tems ont connu notre zèle.

LE VICOMTE.

Je vous l'ai déja dit, je vous le renouvelle,
Perdons ce ſouvenir, & vivons en amis;
Je ne veux rien de plus; vous me l'avez promis.

M. BRICE *pere.*

J'obéis.

LE VICOMTE.

Poursuivons. Ce que je viens d'entendre
M'annonce des secrets que je ne puis comprendre :
Vous savez mes revers, & vous semblez douter...

M. BRICE *pere.*

Tous vos biens sont rentrés : oui, vous pouvez compter...

LE VICOMTE.

Et par où ? Daignez donc m'en donner connoissance.

M. BRICE *pere.*

Est-il quelque limite à la reconnoissance
D'un de vos serviteurs ?

LE VICOMTE.

Monsieur, je vous entends.
Nos biens sont recouvrés, & c'est à vos dépens ;
C'est vous qui les avez retirés de l'abîme.
Vous me pardonnerez un refus légitime.
Reprenez vos bienfaits, & ne m'en parlez plus ;
Ils sont d'une nature à n'être pas reçus.
Votre amitié s'aveugle & passe les limites.

M. BRICE *pere.*

Je ne lui croyois pas des bornes si prescrites.
A l'égard de ces biens, je dois vous avertir
Qu'ils sont à votre fille ; & je puis garantir
Qu'ils sont moins mes bienfaits que ceux de la fortune.

LE VICOMTE.

Eh ! mais, par quelle voie ? En avoit-elle aucune ?

M. BRICE *pere.*

Cet adorable enfant doit tout à son bonheur ;
Au Ciel qui la chérit, il faut en faire honneur.

LE VICOMTE.

En quoi donc ?

M. BRICE *pere.*

Vous savez, & personne n'ignore
Les envois que j'ai faits du Couchant à l'Aurore ;

Je l'ai mise de part : j'ajoûte que jamais
Les retours n'ont si bien surpassé mes souhaits ;
Que lorsqu'ils ont reçu son heureuse influence ;
Et, pour ne vous laisser aucune répugnance,
Je réclame aujourd'hui votre propre bienfait,
Souvenez-vous du don que vous m'en avez fait.
Votre fille est à moi, vous me l'avez donnée ;
J'ai pu, sans votre aveu, changer sa destinée,
Et la traiter au moins comme un de mes enfans.

LE VICOMTE.

Ma fille, (il faut céder, en vain je me défends,)
De la tendre amitié, reçois un nouvel être.
Disposez de son sort, vous en êtes le maître.
Que le Marquis d'Arsant devienne son époux.

M. BRICE *pere*, *à part.*

Ah ! quel moment cruel !

LE VICOMTE.

Pourquoi soupirez-vous !

M. BRICE *pere.*

Le Ciel sait que ma joie en seroit infinie.
Puissions-nous obtenir l'aveu de Méranie !

LE VICOMTE.

N'auroit-elle pour lui que de l'éloignement ?

M. BRICE *pere.*

Il auroit dû lui plaire ; & malheureusement
D'une fatale ardeur, qui m'étoit inconnue,
Pour un autre que lui, son âme est prévenue.

LE VICOMTE.

Sans votre aveu, Monsieur, elle a pu s'enflammer ?

M. BRICE *pere.*

Les cœurs demandent-ils notre aveu pour aimer ?

LE VICOMTE.

Vous me feriez penser qu'elle aime au-dessous d'elle.

M. BRICE *pere.*

Et voilà le sujet de ma douleur mortelle ;

Le plus grand des malheurs que j'aurai de mes jours.
Ah ! comment ont-ils pu me cacher leurs amours ?

LE VICOMTE.

Mais le choix qu'elle a fait bleſſe donc bien ſa gloire ?

M. BRICE *pere.*

Il ne vous convient point.

LE VICOMTE.

Ah, Ciel ! dois-je vous croire ?

M. BRICE *pere.*

Je les ai ſéparés, ils ne ſe verront plus.
J'ai tout ſacrifié ; je me flatte au ſurplus
Que vous en aurez moins de reproche à me faire.

LE VICOMTE.

Puis-je m'en prendre à vous ?... Non, Monſieur ; au contraire,
Vos avis, vos conſeils n'ont pu rien opérer.

M. BRICE *pere.*

De votre autorité je dois tout eſpérer.
Je l'ai fait avertir, & vous allez l'entendre.

LE VICOMTE.

Qu'elle n'eſpere rien du pere le plus tendre.
Mon ſang a juſqu'à moi coulé ſans s'altérer,
Qu'il périſſe plutôt que de dégénérer.
Vous ne l'exigerez jamais.

M. BRICE *pere.*

Non, je vous jure.

SCÈNE III.

MÉRANIE, LE VICOMTE, M. BRICE *pere.*

LE VICOMTE.

MA fille, avez-vous pu me faire cette injure?

MÉRANIE.

Moi !

LE VICOMTE.

Je n'ignore rien; Monsieur m'a tout appris :
Il m'a dit à quel point votre cœur s'est mépris.

MÉRANIE.

Mon pere, ce discours a de quoi me surprendre,
Sur-tout devant Monsieur.

LE VICOMTE.

J'ai peine à vous comprendre.
Ne le réclamez point ; il n'est pas moins que moi
Courroucé de l'amour qui vous tient sous sa loi.
Nous nous réunissons contre vous l'un & l'autre.
Ne rougissez-vous pas d'un choix tel que le vôtre?

MÉRANIE.

Il faut donc me défendre... Ah, Ciel ! tu m'es témoin
Que je n'ai jamais cru que j'en aurois besoin.
Mon choix se justifie assez bien de lui-même.
Oui, j'ai pris des liens dont le charme est extrême ;
Et déja dès long-tems j'aimois sans le savoir,
Quand ma foible raison m'en fit appercevoir.
Pour éviter l'amour, il faudroit le connoître.
Que dis-je? Est-il un âge où l'on en soit le maître?

Mais tout ce qu'on reproche à préſent à mon choix,
Ne l'eût-on pas trouvé légitime autrefois?
Que vient-on aujourd'hui mettre dans la balance?
Quand mon cœur a formé ce nœud qui vous offenſe,
N'eſt-ce pas ſur la foi de mon ſort apparent?
Savois-je qu'il étoit, qu'il ſeroit différent?
Et tant que j'ai vécu dans cette nuit profonde,
Qui couvroit mes deſtins, qu'étois-je dans le monde?
Une orpheline en proie au plus triſte abandon,
A la charge d'autrui, ſans fortune, ſans nom.
En ai-je été moins chere aux yeux qui m'ont charmée?
Lorſque je n'étois rien, m'en a-t-il moins aimée?
Cette fatalité qu'on oppoſe à nos vœux,
Peut-elle empoiſonner la ſource de nos feux?
Y faut-il immoler une double victime?
Non, je ne rougis point; ma flamme eſt légitime;
J'ai pu donner mon cœur: il n'eſt point de retour;
J'inſpire & je reſſens tous les feux de l'amour:
Ces feux ſont devenus & mon âme & ma vie;
Cruels, que voulez-vous que je vous ſacrifie?

SCÈNE DERNIERE.

LE VICOMTE, MÉRANIE, M. BRICE *pere*; BRICE *fils*, *ſoutenu par* LE MARQUIS D'ARSANT; LAURETTE.

MÉRANIE, *à Brice fils.*

VENEZ me ſeconder; paroiſſez.

M. BRICE *pere*, *à ſon fils.*

Ah! grands Dieux! vous ai défendu de paroître en ces lieux.

LE MARQUIS.

N'accuſez point, Monſieur, ſa déſobéiſſance.
Si c'eſt vous offenſer, j'ai pris ſur moi l'offenſe.

[*A Brice fils.*]

Reprends courage, eſpere.

BRICE *fils.*

O ſecours impuiſſant!

LE VICOMTE.

C'eſt donc là...

BRICE *fils, au Vicomte.*

Permettez que l'amour gémiſſant
Soupire à vos genoux, & répande des larmes.
Je ſuis ce malheureux épris de tant de charmes.
Hélas! mon ſeul mérite eſt de les adorer.
L'arbitre de mon ſort ne ſauroit l'ignorer.

LE VICOMTE, *à M. Brice pere.*

Sa figure, d'ailleurs, me touche, m'intéreſſe.

BRICE *fils, au Vicomte.*

Vous connoiſſez l'amour. D'une égale tendreſſe,
D'un feu pareil au mien vous fûtes enflammé.
Vous ſavez, quand on perd ce qu'on a tant aimé,
Quelle eſt toute l'horreur de ce malheur extrême.
Prononcez. Qui peut mieux que l'infortune même,
Juger un malheureux? Vous l'avez été?

LE VICOMTE.

Dieux!
Quelle image touchante offrez-vous à mes yeux!

BRICE *fils.*

Il eſt vrai que, malgré le ſort qui m'eſt contraire,
Ce n'auroit pas été le premier téméraire
Que l'Amour & l'Hymen auroient favoriſé;
Mais je ne prétends pas en être autoriſé,
Ni m'en faire aucun droit à la plus grande grâce.
Du fond de mon néant, j'enviſage l'eſpace
Que je ne puis franchir, à moins que vos bontés
Ne daignent m'élever juſques à vous.

LE VICOMTE.

Comptez
Que vous me pénétrez du regret le plus tendre.

Je vous plains.

BRICE *fils.*

Eſt-ce tout ce que j'en puis attendre?
La pitié ſuffit-elle?... Eh! quoi! vous ſoupirez!
Mes malheurs & mes maux ſont-ils déſeſpérés?
N'eſt-il aucun remède? Il faut donc que je meure!

LE VICOMTE, *à part.*

Que n'eſt-il auſſi-bien?...

BRICE *fils.*

Suis-je à ma derniere heure?

LE VICOMTE.

Méranie appartient à Monſieur, plus qu'à moi.
Il en a diſpoſé; ſon arrêt fait ma loi.

BRICE *fils, allant vers Méranie.*

Ma chere... Le reſpect m'empêche de pourſuivre...
C'en eſt donc fait!

MÉRANIE, *ſe laiſſant aller dans les bras de Laurette.*

Ah, Ciel!

BRICE *fils, à Méranie.*

On me défend de vivre,
Et je vais obéir... N'allez pas m'imiter.
[*Montrant le Marquis.*]
Cet ami, mieux que moi, ſaura vous mériter:
Daignez vivre pour lui, qu'il poſſède vos charmes.
[*En ſe laiſſant aller dans les bras du Marquis.*]
Adore-les.

LE VICOMTE.

Que vois-je? Ici tout eſt en larmes.

BRICE *fils, au Vicomte.*

Bientôt vous ne pourrez m'en refuſer... Je fuis...
[*A M. Brice pere.*]
Adieu, mon pere, adieu; vous n'avez plus de fils.

LE VICOMTE.

Qu'ai-je entendu? Son fils!...

MÉRANIE, *vivement.*

C'eſt lui-même ; oui, mon pere.

LE VICOMTE.

[*A Brice fils.*] [*Au pere.*]

Arrêtez.... Cher ami, pourquoi donc ce myſtere ?

M. BRICE *pere, à ſon fils.*

Malheureux, que viens-tu de faire !

LE VICOMTE.

Il m'a tiré
D'une erreur qui m'auroit à jamais déchiré.
Vous me faites, Monſieur, une mortelle offenſe.
Le ſeul moyen qui s'offre à ma reconnoiſſance,
Si conforme à mes vœux, & ſi cher à mon cœur,
Vous voulez m'en priver.

M. BRICE *pere.*

Ecoutez-moi, Monſieur.

LE VICOMTE, *vivement, au fils.*

Pardonnez ma rigueur ; ma honte en eſt extrême.

[*Se retournant vers le pere.*]

Donnez-moi votre fils. Qu'il devienne lui-même
Votre plus grand bienfait. [*Au fils.*] Oui, vous ſerez le mien.

[*En l'embraſſant.*]

Renaiſſez dans mon ſein. Ma fille eſt votre bien.
Qu'il m'eſt doux qu'à vos yeux elle ait eu quelques charmes !
Acceptez, avec elle, & mon nom & mes armes.
Heureux pere, cédez. O fortune ! jamais
Tu n'as ſi bien placé ta gloire & tes bienfaits.

FIN.

LE RETOUR IMPRÉVU,

COMÉDIE

EN VERS ET EN TROIS ACTES;

Représentée par les Comédiens Italiens, en Juillet 1756.

ACTEURS.

M. ORONTE.

Mad. ORONTE.

ASTÉRIE, leur fille.

LE MARQUIS.

ARIMON.

HELENE, Suivante.

UN VALET DE CHAMBRE du Marquis.

ARLEQUIN, Valet d'Arimon.

La scène est à la campagne, dans le Château de M. Oronte.

LE RETOUR IMPRÉVU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

M. ORONTE, Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

TACHEZ donc de polir un peu votre langage.
Oui, dût votre courroux contre moi s'exhaler,
Vous ne vous mettez point au cours du bel uſage.
On nous juge d'après nos façons de parler.
Songez que ce n'eſt pas un avis chimérique,
Que nous ne ſommes plus dans nos conceſſions,
Au fond de la triſte Amérique,
Où les belles expreſſions
N'abordent point, & ſont à jamais ignorées
De ces malheureuſes contrées.

Vous avez un modèle exquis,
Une ſource, un tréſor, un homme incomparable,
Et qui, de plus en plus, me paroît admirable.

M. ORONTE.

Vous voulez dire ce Marquis.
Sa bouche eſt un tréſor de paroles dorées,
Que j'avois toujours ignorées;
De petits mots éblouiſſans,
Où d'ailleurs rien ne manque, excepté le bon-ſens,
Qu'il fuit avec un ſoin qu'il tient de la nature:
Ses propos ſont faits comme lui;
Ils n'ont jamais été dans la bouche d'autrui.
Sa converſation reſſemble à ſa figure.
Mais vous en raffollez.

Mad. ORONTE.

Oui, je me fais honneur
Du profit que j'ai fait avec un ſi bon maître.

M. ORONTE.

Dieu me gard', d'un ſi grand bonheur.

Mad. ORONTE.

En effet, avec lui, j'ai pris un nouvel être:
Je n'étois qu'un tiſſu d'ignorance & d'erreur.
Avant notre retour en France,
Savois-je ſeulement faire une révérence?
Je me coiffois à faire peur.
J'étois, ainſi que vous, miſe comme une horreur.

M. ORONTE.

En quoi donc mon habit?...

Mad. ORONTE.

La couleur eſt trop ſombre:
Il faudroit l'arrondir, lui donner plus d'ampleur.
Eh! vous ne tenez pas plus de place qu'une ombre.

M. ORONTE.

Je m'habille pour moi, je parle ſans façon.
Ainſi donc ce Marquis eſt fort joli garçon?

Mad. ORONTE.

Eſt fort joli garçon ! Un Marquis ! ...

M. ORONTE.

Comme un autre.
Tant-pis, s'il ne l'eſt pas.

Mad. ORONTE.

Quel langage eſt le vôtre ?

M. ORONTE.

Celui du ſens commun, celui de nos ayeux,
Et qui doit, ce me ſemble, être toujours le même.
Que diantre ! il faudra donc, ſuivant votre ſyſtême,
Ne ſe faire un jargon que de mots précieux,
Et ſyllable à ſyllabe éplucher chaque terme,
Pour faire le Puriſte & le bel Orateur?
Non, non; dans ſon métier que chacun ſe renferme.
Je n'ai pas, Dieu merci, la rage d'être Auteur.
Ils ſont aſſez ſans moi : du moins je l'entends dire;
Car je ne pris jamais la peine de les lire.

Mad. ORONTE.

Eh ! comment ſoutenir un pareil entretien ?

M. ORONTE.

Quand je parle, c'eſt moi; je n'y mets rien du mien :
On m'entend.

Mad. ORONTE.

Ah ! que trop.

M. ORONTE.

Tout le reſte eſt frivole.

[*Fortement.*]

Ma femme, on ne va plus, à notre âge, à l'école.

Mad. ORONTE.

Ma femme ! ...

M. ORONTE.

Apparemment.

Mad. ORONTE.

Ah ! comme vous parlez !

M. ORONTE.

Depuis trente ans & plus n'êtes-vous pas ma femme ?

Mad. ORONTE, *avec dépit.*

Oui, je la ſuis, ſi vous voulez...
Je vous nomme Monſieur ; appelez-moi Madame.

M. ORONTE.

Es-tu folle ?

Mad. ORONTE, *aigrement.*

Allez-vous me tutoyer auſſi ?

M. ORONTE.

Sans doute, & l'amitié peut le permettre ainſi.

Mad. ORONTE.

Oh ! pour cela, Monſieur, je vous demande grâce :
Devant le monde, au moins...

M. ORONTE.

Oh ! tout ceci me paſſe.

[*A part.*]

Maugrebleu des Marquis, s'ils ſe reſſemblent tous !
Celui-ci met céans tout ſens deſſus-deſſous ;
Mais ce ſeroit bien pis, s'il plaiſoit à ma fille.

[*A Madame Oronte.*]

Eh ! bien, Madame Oronte ; allons, ſoit, j'aurai ſoin...

Mad. ORONTE.

Madame Oronte !...

M. ORONTE.

Quoi ?

Mad. ORONTE.

Mais il n'eſt pas beſoin
De m'appeller ainſi par mon nom de famille.
Quand je ſerai Comteſſe...

M. ORONTE.

Autre folie.

Mad. ORONTE.

Alors ;
Il faudra m'appeller Madame la Comteſſe...
A propos, avez-vous terminé ?...

M. ORONTE.

Rien ne preſſe.

[*A part.*]
Avec leur bel uſage, ils ont le diable au corps.
[*Haut.*]
Comment, morbleu ! la mode, ou plutôt la folie ;
Entre un époux & ſa moitié,
Ne permet ces doux noms d'amour & d'amitié,
Tous ces tons familiers, que dans la Bourgeoiſie
Parbleu ! ſoyons plutôt & demeurons Bourgeois.
Puiſque l'amour & la nature,
Avec le ſens commun, ſont tombés en roture,
J'abjure ſans regret la nobleſſe & les loix
Qui défendent au cœur l'uſage de ſoi-même.
Serviteur à la qualité,
Si, ſans ſe dégrader, on ne peut, quand on aime,
Montrer ſa ſenſibilité.

SCÈNE II.

M. & Mad. ORONTE, LE VALET DE CHAMBRE DU MARQUIS.

LE VALET DE CHAMBRE.

JE vous fais, à tous deux, mon humble révérence.
Le Marquis m'a prié de vous faire ſa cour :
J'allois paſſer chez vous, pour voir s'il y fait jour.

M. ORONTE.

Comme ailleurs.

Mad. ORONTE.

Que fait-il ?

LE VALET DE CHAMBRE.

La toilette commence.

M. ORONTE.

La toilette ?

Mad. ORONTE.

Sans doute.

LE VALET DE CHAMBRE.

Ah ! qu'il eſt bon à voir,
Plus vermeil & plus frais que la roſe naiſſante,
En robe légere & brillante,
Se contemplant à ſon miroir,
Au milieu de ſon monde & de ſon néceſſaire !

M. ORONTE.

Qu'eſt-ce qu'un néceſſaire ?

Mad. ORONTE, *à ſon mari.*

Eh ! bien, qu'allez-vous faire ?

M. ORONTE.

M'inſtruire.

LE VALET DE CHAMBRE.

Ah ! vous le ſavez bien.

M. ORONTE.

Je n'en ai, ma foi, pas la moindre connoiſſance.

Mad. ORONTE, *à ſon mari.*

Du moins cachez votre ignorance.

M. ORONTE.

En la cachant toujours, on n'apprend jamais rien.

Mad. ORONTE, *au Valet de Chambre.*

Dites-lui qu'on l'attend.

LE VALET DE CHAMBRE.

J'y vôle tout-à-l'heure.

M. ORONTE.

A propos, j'ai deux mots à te dire : demeure.

Mad. ORONTE, *bas.*

Vous voulez vous entretenir...
Avec...

M. ORONTE.

Oui ; je ſuis populaire.
Ce drôle eſt un Docteur : allez, laiſſez-moi faire;
J'ai mes raiſons.

Mad. ORONTE, *à part.*

Je ſors : je n'y pourrois tenir.

[*Elle ſort.*]

SCÈNE III.

M. ORONTE, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, *à part.*

QUE veut notre Bourgeois?

M. ORONTE, *à part.*

Il ira lui redire,
Et le Marquis alors pourra ſe rebuter,
Et nous laiſſer en paix... Mais comment débuter?
Commençons... [*Haut.*] Couvre-toi... Tu l'es.

LE VALET DE CHAMBRE, *à part.*

Il me fait rire.

M. ORONTE.

Je ſuis riche.

LE VALET DE CHAMBRE.

On le ſait.

M. ORONTE.

Ma fille a des appas.

LE VALET DE CHAMBRE, *à part.*

Qu'importe ?

M. ORONTE.

Le Marquis voudroit être mon gendre.
Crois-tu qu'il ait pour elle une amitié bien tendre ?

LE VALET DE CHAMBRE.

J'en jurerois bien. [*A part.*] Mais je ne gagerois pas.
[*Haut.*]
Est-ce que cet amour est encore à la mode ?

M. ORONTE.

Parlons à cœur ouvert, cela m'est plus commode.
[*Le Valet de chambre lui offre du tabac.*]
Dis-moi ; le Marquis t'aime ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Il me fait cet honneur.

M. ORONTE.

N'es-tu pas son Mentor ?

LE VALET DE CHAMBRE.

J'ai quelque privilége :
J'étois comme son Gouverneur,
Lorsque nous érions au Collége.

M. ORONTE, *à part.*

Bel élève, ma foi !

LE VALET DE CHAMBRE.

Nous nous sommes, tous deux ;
Gardés depuis par convenance.

M. ORONTE.

Ah, par convenance !

LE VALET DE CHAMBRE.

Oui ; j'en fais ce que je veux.

M.

M. ORONTE.

S'il eſt vrai qu'il ait mis en toi ſa confiance,
Ne pourrois-tu le rendre un tant ſoit peu moins fat?

LE VALET DE CHAMBRE.

Le terme eſt un peu dur.

M. ORONTE.

N'allons point nous débattre
Sur le plus ou le moins : je n'en puis rien rabattre.

LE VALET DE CHAMBRE, *à part.*

L'air de Cour l'effarouche.

M. ORONTE.

Eh bien, le réſultat?
Je vois ton embarras : eh! parle ſans contrainte;
Il ne ſeroit plus rien, s'il ceſſoit d'être un fat...

LE VALET DE CHAMBRE, *à part.*

Il a tout deviné.

M. ORONTE.

N'eſt-ce pas-là ta crainte?
Eh! qu'il ſoit moins que rien, plutôt que ce qu'il eſt.

LE VALET DE CHAMBRE.

Cela ne ſe peut pas; non, Monſieur, s'il vous plaît.
Voyez, demandez-nous, Seigneur, toute autre choſe.
Vous faut-il notre ſang?

M. ORONTE.

Eh! qu'en ai-je beſoin?
Réforme-le, te dis-je, ou qu'il aille plus loin.

LE VALET DE CHAMBRE, *animé.*

Réformez donc auſſi la mode : elle en eſt cauſe.
Duſſiez-vous encor plus vous en formaliſer,
Il n'eſt ni plus ni moins que ce que ſont les autres.
Un Marquis ira-t-il ſe ſingulariſer?

M. ORONTE.

Quelles ſottes raiſons!

LE VALET DE CHAMBRE.

Vous céderez aux nôtres,
Si vous pouvez m'entendre.

M. ORONTE.

Eh ! je ne ſuis pas ſourd.

LE VALET DE CHAMBRE.

On eſt ſage, on eſt fou, ſuivant le tems qui court.

M. ORONTE.

Comme il plaît à la Lune ?

LE VALET DE CHAMBRE.

A la mode regnante.
Le plus ſage la ſuit, le plus heureux l'invente.
Par exemple, la mode eſt d'être bel-eſprit :
Chacun diſſerte, rime, écrit ;
On n'a jamais tant vu de brochures divines.
La mode eſt à préſent des petites poitrines ;
On ne boit que de l'eau. Ce n'eſt plus le bon air
D'avoir, comme autrefois, de bons yeux, de voir clair ;
Tout le monde eſt aveugle & ſe ſert de lorgnettes.
L'uſage eſt, à préſent, des habits radieux ;
Chacun ſe couvre de paillettes.
Nous reprocherez-vous, d'un air ſéditieux,
La révolution qui s'eſt faite au Théâtre ;
Et, du goût ancien follement idolâtre,
Oſerez-vous fronder notre goût dominant ?
On danſoit autrefois, on ſaute maintenant ;
La cabriolle eſt applaudie ;
Les Grâces ne vont plus que par ſauts & par bonds.
Voyez le ton nouveau qu'a pris la Tragédie :
On n'exprime plus rien qu'à force de poumons,
Et qu'en aſſourdiſſant les Loges, le Parterre.
Malheur à qui n'a pas une voix de tonnerre !
Aux efforts que l'on fait, à la peine qu'on prend,
On diroit qu'on joue en plein vent.
Voilà donc pour la mode.

M. ORONTE.

Oh ! je n'ai rien à dire.

LE VALET DE CHAMBRE.

Paſſons, examinons ſans partialité,
Ce que, par eſprit de ſatyre,
On appelle fatuité.
Eh ! bien, ce n'eſt, au fond, que l'amour de la gloire.
Eh ! peut-on parvenir qu'on ne s'en faſſe accroire ?
A quoi bon la ſimplicité ?
Avec une exiſtence unie & toute ronde,
Eſt-on même apperçu dans la ſociété ?
Du moins, par le contraire, on brille dans le monde ;
Par les airs qu'on s'y donne, on s'y fait remarquer ;
On en impoſe enfin...

M. ORONTE.

Aux ſots... C'eſt ſe moquer.
Serviteur.

LE VALET DE CHAMBRE.

Excuſez, le zèle m'en impoſe ;
Mais voyez le Marquis, il plaidera ſa cauſe
Plus dignement que je n'ai fait.

M. ORONTE.

Je le crois ; car il eſt bien plein de ſon ſujet.

[*Le Valet de Chambre ſort.*]

SCÈNE IV.

M. & Mad. ORONTE ; LE MARQUIS, *une lorgnette à la main.*

M. ORONTE.

NOUS voilà ſeuls : avant qu'on vienne nous diſtraire,
Parlons entre nous trois. [*Au Marquis.*] Ma fille a ſu vous plaire ?...

Mad. ORONTE.

Eh ! Marquis, à propos, comment s'eſt donc paſſé
Ce grand ſouper d'hier?

M. ORONTE.

A propos bien placé!

Mad. ORONTE.

Contez-nous donc...

M. ORONTE.

Allons aux choſes principales.

Mad. ORONTE, *au Marquis.*

Vous riez.

LE MARQUIS.

Oui, je ris de voir que, de nos jours,
Les Dunes, Préſalé, les Ardennes, Cabours,
Pour bien des gens encor, ſont des Terres Auſtrales.
Tout étoit de ſon crû, juſqu'au triſte mouton,
Excepté le doyen des lievres du canton,
Qu'un vieux limier boîteux avoit pris à la courſe.

Mad. ORONTE, *en riant.*

Le Marquis eſt charmant ! Je vous plains cependant.

LE MARQUIS.

Pas la moindre primeur, pas la moindre reſſource.
Eh ! le moyen de mettre un morceau ſous la dent?

M. ORONTE, *à part.*

Nous n'irons point au but. [*Haut.*) Eh ! daignez donc
permettre...

LE MARQUIS.

Auſſi j'en ſuis ſorti, mais, au pied de la lettre,
Ce qu'on appelle à jeûn, mort de ſoif & de faim.
Vous auriez fait de même.

Mad. ORONTE.

Oh ! rien n'eſt plus certain.

M. ORONTE, *à part.*

Bon ! ne voilà-t-il pas ma folle !

LE MARQUIS, *myſtérieuſement.*

Ne me décélez pas.

Mad. ORONTE.

Moi ! non.

LE MARQUIS.

Quel Cuiſinier !
Mais je n'en voudrois pas pour mon Palefrenier.
Quoiqu'on l'ait fort vanté, ce n'eſt, ſur ma parole,
A l'intention près, qu'un franc empoiſonneur.

M. ORONTE.

C'étoit pourtant le mien.

LE MARQUIS.

D'honneur ?

M. ORONTE.

Oui, je l'avois prêté.

LE MARQUIS.

Je ne ſaurois vous croire.

M. ORONTE.

Je l'ai depuis trente ans ; le fait n'eſt pas nouveau.

LE MARQUIS.

Mais il étoit donc ivre. On l'aura trop fait boire.

M. ORONTE.

Non : il eſt à la mode, il ne boit que de l'eau.

Mad. ORONTE.

En fait de bonne chere, êtes-vous un bon juge ?
Vous ſied-il d'en parler, vous-même, à qui, ſur-tout,
Un appétit bourgeois tient toujours lieu de goût ?
Oui, Monſieur, ſa cuiſine eſt du tems du déluge :
Elle tombe de vétuſté.
On vit chez vous de ce qu'on mange ;
Pas un mets qui ne ſoit de toute antiquité.

Je ne sais rien de plus étrange.
Oui, je veux qu'il sorte demain.
Vous, Marquis, j'en veux un qui soit de votre main.
En femmes, qu'aviez-vous!

LE MARQUIS.

Ah! qui pourroit le dire?

Mad. ORONTE.

Chacune, pour vous plaire, a redoublé d'attraits;
Sur-tout la vieille Silvanire.

LE MARQUIS.

Vieille! Elle a plus de dents qu'elle n'en eut jamais.

Mad. ORONTE, *en riant.*

Il est vrai?... Parlez-moi de la sublime Aglaure.

LE MARQUIS.

J'ai beaucoup de respect pour sa sublimité.

Mad. ORONTE.

Comment la trouvez-vous?

LE MARQUIS.

Comme ça.

Mad. ORONTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

A vous dire la vérité,
C'est une créature indolente & maussade,
Qui voudroit, au moyen de son air languissant,
Passer pour être tendre, & qui n'est rien que fade.

M. ORONTE.

Bon! je vous remercie, avec elle, en passant:
Aglaure est ma parente.

LE MARQUIS.

Eh morbleu! tout le monde,
Monsieur, a donc l'honneur de vous appartenir?

M. ORONTE.

Excuſez...

Mad. ORONTE.

Vous étiez ſi preſſé de finir,
Et vous n'avancez rien.

M. ORONTE.

A l'autre qui me gronde!
Mais enfin, briſons là-deſſus.
Ma fille eſt ce que j'ai de plus cher dans la vie,

Mad. ORONTE, *aigrement.*

Il faudroit, pour cela, que je ne fuſſe plus.
Vous attendrez encor, je vous le certifie.

M. ORONTE.

Mais, que diable! allez-vous m'interrompre toujours!

Mad ORONTE.

Eh! pourſuivez, on vous écoute.
[*Au Marquis.*]
Il va tenir de beaux diſcours!

M. ORONTE, *au Marquis.*

Ma fille eſt tout mon bien, & vous l'aimez ſans doute?

LE MARQUIS.

Peut-on la voir ſans l'adorer?
Vous me faites affront.

M. ORONTE.

C'eſt beaucoup l'honorer,
Monſieur; & je vous remercie.
Mais ce n'eſt pas aſſez: mon amour paternel
Voudroit que, dans un nœud qui doit être éternel,
Elle pût rencontrer le bonheur de ſa vie.
Pour le lui procurer, le moyen le plus doux
Seroit de lui laiſſer le choix de ſon époux.

Mad. ORONTE.

Vraiment! la complaiſance eſt grande.
Monſieur, lorſque les miens m'ont unie avec vous,
Ai-je été conſultée? Ah! je vous le demande.

M. ORONTE.

Paſſons ſur cet évènement,
Si votre fille vous eſt chere.
Mais cette complaiſance eſt le devoir d'un pere.
Si-tôt qu'il agit autrement,
Il manque à la nature, il ſe manque à lui-même.
Dans ſes enfans, c'eſt ſoi qu'on aime.
N'abuſons point des droits que nous avons ſur eux;
Ils ne nous ſont donnés que pour les rendre heureux.

SCÈNE V.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE; UN PETIT COURIER, *avec un gros paquet de lettres.*

LE MARQUIS.

QU'EST-CE?... Vous permettez, Madame...

Mad. ORONTE.

Faites, faites.

LE MARQUIS, *en décachetant ſes lettres.*

C'eſt le Duc... c'eſt le Prince... Ah! quelle eſt celle-ci?
La liſte du Marly.

Mad. ORONTE.

Sans doute, vous en êtes?

LE MARQUIS.

Non, pour cette fois, Dieu merci.
Je n'ai pas demandé. Ce ſont les premiers gages
Du tendre attachement...

Mad. ORONTE.

Tant-mieux.

LE MARQUIS, *continuant à parcourir le paquet.*

Le journal de la Cour, ſes courſes, ſes voyages,
Les emplois à donner, les morts, les mariages :
Le reſte eſt fort peu curieux.

[*Le Courier ſort.*]

SCÈNE VI.

LES MÊMES.

LE MARQUIS, *ſans regarder M. Oronte.*

EH bien ? vous diſiez donc ?...

M. ORONTE.

Qu'il faut plaire à ma fille...

LE MARQUIS.

Ceci s'adreſſe à moi ; c'eſt à brûle-pourpoint.

M. ORONTE.

Et ſans ce préalable, on ne me fera point
L'honneur d'entrer dans ma famille.

LE MARQUIS.

Retranchons entre nous tous diſcours ſuperflus.
Eſt-ce un avis, eſt-ce un refus ?
Quand Monſieur m'avertit que, pour être ſon gendre,
Il faut plaire à ſa fille, il ſemble un peu douter
Qu'elle parvienne à me goûter,
A m'accorder l'honneur du retour le plus tendre.

Mad. ORONTE.

Tout autre n'auroit point de doute là-deſſus.

LE MARQUIS, *en ricanant.*

Et voilà ce qu'on gagne avec la modeſtie.
Vous êtes pris au mot, vous n'en revenez plus :
Vous ne me ferez point vaincre l'antipathie

Que j'ai pour me vanter. Je vous renvoye à ceux
Qui m'ont vu figurer dans l'empire amoureux.
A quelque envieux près, à quelque esprit caustique,
Voyez, informez-vous. Si j'ai plu quelquefois,
Je n'ai jamais été le crier sur les toîts.
On n'en a rien appris que par la voix publique.
Si, dans un certain monde, il en est mention,
La renommée a fait cette indiscrétion.

Mad. ORONTE.

Très-bien. Mais peut-on mettre, en parlant de soi-même,
Plus de dignité?

M. ORONTE, *à part.*

Rien n'est plus désespérant.

Mad. ORONTE.

Elle vous aimera. Que dis-je? Elle vous aime:
Je sens que l'on pourroit en être le garant.

M. ORONTE.

Je ne sais; mais, avant notre retour en France,
Elle aimoit.

LE MARQUIS.

Ah! j'ai donc un rival?

Mad. ORONTE.

Il est mort.

M. ORONTE.

Mais elle n'en fait rien: elle est dans l'espérance.

Mad. ORONTE.

Pourquoi, depuis trois mois, lui cachez-vous son sort?

M. ORONTE.

C'est un coup si cruel, elle a le cœur si tendre,
Que je ne sais comment m'y prendre.
Hélas! elle mourroit peut-être entre mes bras,
D'autant plus que la perte est presque irréparable.

LE MARQUIS.

Monsieur, quel étoit donc cet homme incomparable?

Mad. ORONTE.

C'étoit un habitant du pays de là-bas,
Un homme de son choix.

LE MARQUIS.

Etoit-il Gentilhomme?

Mad. ORONTE.

Oui, oui.

LE MARQUIS.

Vous l'appelez?

Mad. ORONTE.

Un Monsieur Arimon?

LE MARQUIS.

Arimon, dites-vous?

M. ORONTE.

C'est ainsi qu'on le nomme.

LE MARQUIS.

Tant-mieux.

Mad. ORONTE.

Connoissez-vous ce nom?

LE MARQUIS.

Etoit-il un peu riche?

M. ORONTE.

On ne peut davantage.

LE MARQUIS.

Bien sûrement?

M. ORONTE.

Il laisse un très-gros héritage.

LE MARQUIS.

Il est mort!

M. ORONTE, *tirant une lettre.*

En voici l'avis.

LE MARQUIS.

Bon !

M. ORONTE.

C'eſt un fait.

Mad. ORONTE.

Il faut pourtant finir. Donnez-moi cette lettre :
J'imagine un moyen qui, ſans vous compromettre,
Peut inſtruire Aſtérie.

M. ORONTE.

Ah ! que j'en crains l'effet !

Mad. ORONTE.

N'en craignez rien... Marquis, je vous la recommande.

LE MARQUIS, *d'un air indifférent.*

Arrangez-vous enſemble, & faites pour le mieux.

Mad. ORONTE.

On vient ; nous vous laiſſons.

[*M. & Mad. Oronte ſortent.*]

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE VALET DE CHAMBRE.

LE MARQUIS.

C'EST toi que je demande.
Partons, courons, vôlons.

LE VALET DE CHAMBRE.

Vous voilà bien joyeux !

LE MARQUIS.

Ah ! s'il eſt dans Paris d'équipages plus leſtes ;
Si tous mes gens n'ont pas au moins ſix pieds de haut ;
Je veux qu'on me perſiffle. A propos, il me faut
Deux des plus grands Danois, deux Coureurs des plus preſtes,
En trouſſe argent & or ; & de plus, pour pendans ;
Deux Huſſards fourrés juſqu'aux dents.

LE VALET DE CHAMBRE.

Que voulez-vous donc faire ? Une Ménagerie ?

LE MARQUIS.

Ah ! que je vais mener une brillante vie !
Je veux jouer gros jeu, donner de fins ſoupers.
Parbleu, mes créanciers ſeront bien attrapés !

LE VALET DE CHAMBRE.

De quoi ?

LE MARQUIS.

D'être payés. Je te donne à toi-même
Deux, trois, quatre, cinq-cents écus de penſion.

LE VALET DE CHAMBRE.

Avec votre permiſſion,
Où prendrez-vous de quoi ?

LE MARQUIS.

Mon embarras extrême
Eſt à préſent d'avoir un bon Maître-d'Hôtel.
Que tu ſerois, mon cher, un habile mortel !....
Tiens, je t'adorerois, ſi tu pouvois...

LE VALET DE CHAMBRE.

Quoi faire ?

LE MARQUIS.

Me débaucher celui de cet homme d'affaire ;
Et ſon brûleur de ſucre.

LE VALET DE CHAMBRE.

Il les paye au-delà.

LE MARQUIS.

Eh ! faquin, que vous fait cela ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Le beau-pere futur a donc bien fait la choſe ?
Il avoit de la peine à ſe déterminer.
Je n'ai pas nui, Monſieur, à la métamorphoſe.
La noce, quand ?

LE MARQUIS.

Jamais.

LE VALET DE CHAMBRE.

Vous voulez badiner.

LE MARQUIS.

Le pere eſt un Bourgeois, la mere eſt une folle,
Et la fille n'eſt qu'une idole.
Il n'y faut plus penſer, ne ſongeons qu'à partir,
Qu'à quitter leur triſte campagne.

LE VALET DE CHAMBRE.

Ah ! Monſieur, ce ſont donc tous châteaux en Eſpagne
Qu'avec de ſi grands frais vous venez de bâtir ?
Vous voilà bien logé.

LE MARQUIS.

Rien n'eſt moins chimérique.
Je ſuis riche ; & tu peux t'arranger là-deſſus.
Un parent que j'avois au diable, en Amérique,
Que je ne vis jamais, que je ne verrai plus,
Cet homme eſt mort, & j'en hérite.

LE VALET DE CHAMBRE.

Ne voulez-vous point m'attrapper ?

LE MARQUIS.

Qu'il eſt doux d'hériter ! Quel plaiſir de draper !

LE VALET DE CHAMBRE.

Vive les parens morts ! ils ont bien du mérite.

LE MARQUIS.

Il me laiſſe un gros bien qu'il avoit amaſſé.

Le plus bouffon de l'aventure,
C'eſt celui qui devoit épouſer ma future.
Laiſſons la Pénélope au pauvre trépaſſé.

LE VALET DE CHAMBRE.

Avant d'y renoncer, ſachons ſi l'héritage...

LE MARQUIS.

Il eſt conſidérable : Oronte en eſt inſtruit,
Et je n'en veux pas davantage.
Pour l'aller recueillir, partons à petit bruit.

LE VALET DE CHAMBRE.

Abondance de bien n'eſt jamais inutile.

LE MARQUIS.

Eh ! ſachons nous borner, Philoſophe imbécile ;
Dans notre liberté renfermons nos deſirs :
Je ne vendrai jamais la mienne qu'aux plaiſirs.
Va mettre à mon départ les ordres néceſſaires,
Tout délai peut être imprudent.

LE VALET DE CHAMBRE.

Monſieur...

LE MARQUIS.

Quoi donc ?

LE VALET DE CHAMBRE.

J'entends aſſez bien les affaires ;
Ne prenez point d'autre Intendant.

[*Il ſort.*]

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, LE MARQUIS.

ARLEQUIN.

MONSIEUR...

LE MARQUIS.

Que me veut-on ? qu'as-tu donc à me dire ?

ARLEQUIN *fait des révérences.*

LE MARQUIS.

Parle ; parleras-tu, faquin ?
Mais sa figure me fait rire.

ARLEQUIN.

Apprenez, s'il vous plaît, qu'on me nomme Arlequin.
Peut-on vous faire une demande ?

LE MARQUIS.

Approche.

ARLEQUIN, *en le considérant.*

Il est éblouissant.

[*En le flairant.*]

Il me porte à la tête.

LE MARQUIS.

Il est réjouissant.

ARLEQUIN, *lui éternuant au nez.*

Excusez la liberté grande.
Est-ce ici l'habitation ?....

LE MARQUIS.

De qui ?

ARLEQUIN.

Du bon Monsieur Oronte.

LE MARQUIS.

Oui.

ARLEQUIN.

Quelle consolation ! [*Il rit.*]

LE MARQUIS.

D'où te vient une joie & si vive & si prompte ?

ARLEQUIN.

Je pourrai donc encore embrasser, Dieu merci,
Le bon Monsieur Oronte, & sa femme, & sa fille,
Et ma petite Hélene, & toute la famille,
Et vous-même, Monsieur, aussi.

[*Il lui saute au cou, & il l'embrasse.*]

J'embrasserois le diable.

LE MARQUIS, *en se débarrassant de lui.*

Eh ! mais, c'est une rage.

[*En se rajustant.*]

Il m'a tout dérangé.

ARLEQUIN.

Je gage
Qu'ils auront tous autant de joie à me revoir.

[*Il s'attriste.*]

Hélas ! je reviens seul, & sans mon jeune Maître...

LE MARQUIS.

Sans ton Maître ? Peut-on savoir
Quel étoit ton patron ?

ARLEQUIN, *en pleurant.*

Le meilleur qui puiſſe être.
Il me ſemble toujours qu'il eſt mort d'aujourd'hui.
[*Il éclate en ſanglots.*]
Eh! qu'avois-je beſoin d'en échapper ſans lui?

LE MARQUIS.

Il a du ſentiment.

ARLEQUIN.

C'eſt toute ma richeſſe.
Nous venions épouſer chacun notre Maitreſſe.

LE MARQUIS.

[*A part.*] [*Haut.*]
Seroit-ce?... Inſtruis-moi de ſon ſort.

ARLEQUIN.

Un naufrage...

LE MARQUIS.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Nous attendoit au port.

LE MARQUIS.

Après?

ARLEQUIN.

Tout a péri, les biens avec la vie.

LE MARQUIS.

Tout ſon bien?

ARLEQUIN.

Nous l'avions mis en argent comptant.

LE MARQUIS.

En argent, dis-tu ?

ARLEQUIN.

Tout autant.
Un débris m'a sauvé, sans que j'en eusse envie ;
Car j'avois vu périr, malgré moi, mon patron.
Vous en êtes touché : c'est être un galant homme.

LE MARQUIS, *pénétré de douleur.*

Ton Maître apparemment s'appeloit Arimon ?

ARLEQUIN.

Qui vous l'a dit, Monsieur ? C'est ainsi qu'on le nomme.

LE MARQUIS.

Quelle imprudence à lui de mettre tout son bien
A la merci des flots !

ARLEQUIN.

On y met bien sa vie.

LE MARQUIS.

Rien n'est plus différent.

ARLEQUIN.

Menez-moi, je vous prie,
A l'habitation...

LE MARQUIS, *à part.*

Les regrets n'y font rien.
J'aurai fait un beau songe. Eh bien ! au bout du compte,
Mon pis-aller sera la demoiselle Oronte.
Allons, puisqu'il le faut, sans attendre plus tard,
Mettre un contre-ordre à mon départ.

[*Il sort.*]

ARLEQUIN.

Oh là donc!... Eh! Monſieur... C'eſt en vain que j'inſiſte.
Il va plus vîte que le vent.
Je le ſuivrai bien à la piſte,
Et c'eſt pour m'annoncer qu'il va toujours devant.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

ARIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *accablant son Maître de caresses.*

MON maître!... Mon ami!... Le Ciel me le renvoie.
Mon cœur ne se sent pas de joie.

ARIMON.

Je te suis obligé.

ARLEQUIN, *recommençant.*

Je ne puis me lasser
De vous le témoigner, & de vous embrasser.

ARIMON.

Oui, je suis échappé. Mais à quoi sert la vie?

ARLEQUIN.

A tout. Vivons toujours : qui n'est plus, a grand tort;
Il n'est rien pis que d'être mort.

ARIMON.

Hélas! si je vivois, c'étoit pour Astérie.
Tout ce que j'ai perdu pourroit se réparer;
Mais son cœur que j'avois, sa main qui l'alloit suivre,
Sont des biens qu'à nul autre on ne peut comparer.
Je renaîs pour les perdre : est-ce un bonheur de vivre?

ARLEQUIN.

Comment?

ARIMON.

Tu viens de voir mon trop heureux rival.

ARLEQUIN.

Cet être que j'ai vu paroître?

ARIMON.

Ah ! j'ai reçu le coup fatal.
Je me ſuis informé, ſans me faire connoître.
Peut-être, pour jamais, je perds tout aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Et ma petite Hélene ?

ARIMON.

Epouſe un homme à lui.

ARLEQUIN.

Oh ! que nenni, Monſieur : vous me la donnez belle !
Elle m'auroit trahi ! Non, je n'en ai pas peur :
L'air du pays n'a point opéré ſur ſon cœur ;
Et qui m'aime une fois, ne peut m'être infidelle.

ARIMON.

La Maitreſſe l'eſt bien.

ARLEQUIN.

Mais vous m'ouvrez les yeux.
Eh ! eh ! cela pourroit bien être :
Je ſais ce que ſur nous peut l'exemple d'un Maître ;
Si vous ne valiez rien, je ne vaudrois pas mieux.
La vôtre aura gâté la mienne.
La noce n'eſt pas faite, ils pourront s'abuſer ;
Je la garantis veuve avant que d'épouſer.

ARIMON.

Ah ! mon cher Arlequin, quelle idée eſt la tienne ?

ARLEQUIN.

Du courage, Monſieur. Eh ! faites comme moi.

ARIMON.

Peut-être toutes deux ſont dans la bonne-foi.

ARLEQUIN.

Non, non.

ARIMON.

On nous croit morts.

ARLEQUIN.

Qu'importe?
Beau prétexte à donner pour les juſtifier!
Et quand, pour un moment, Hélene ſeroit morte,
Aurois-je mis ſi peu de tems à l'oublier?
Elle auroit vu quel deuil j'aurois mené pour elle.

ARIMON.

Voyons du moins encor chacun notre infidelle.

ARLEQUIN.

Oui, nous les confondrons.

ARIMON.

Elles pourroient nous fuir.
Cachons-nous avec ſoin, pour ne nous pas trahir.

ARLEQUIN.

Pour les deux plus grandes ingrates,
Pourquoi tant de ménagemens?
J'accablerois nos ſcélérates,
A la barbe de leurs Amans.

ARIMON.

Non; mettons-nous en ſentinelle.
O Ciel! quelle attente mortelle!
Suppoſons que ſon cœur ne ſoit pas dégagé,
Pourrois-je en profiter? Ma fortune a changé.
Je n'ai plus d'autre bien à faire à ce que j'aime.
Laiſſons-la librement diſpoſer de ſon ſort.
Si tu la vois, dis-lui toujours que je ſuis mort.

ARLEQUIN.

Oh! ma foi, dites-le vous-même,
On vous en croira mieux.

ARIMON.

Il ne me convient plus
De te rien ordonner; mais enfin, je t'en prie,
Arlequin; je n'ai pas mérité tes refus.

ARLEQUIN.

Je me rends ; laiſſez-moi. J'entends un bruit confus, Epions, & voyons.

[*Arimon ſe cache derriere une paliſſade.*]

SCÈNE II.

HÉLENE, LE VALET DE CHAMBRE; ARLEQUIN, *derriere la paliſſade.*

LE VALET DE CHAMBRE, *à Hélene.*

UN mot, je vous ſupplie.

HÉLENE.

Ma Maitreſſe m'attend.

LE VALET DE CHAMBRE.

Puiſqu'elle vous attend,
Vous pouvez reſter un inſtant;
Ne fût-ce qu'en faveur d'une bonne nouvelle.

HÉLENE.

Eh bien ! voyons donc, quelle eſt-elle

LE VALET DE CHAMBRE.

Nous devions aujourd'hui retourner à la Cour.

HÉLENE.

Et vous partez ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Eh ! non, fripponne que vous êtes.
Malgré l'ennui bourgeois qui regne en ces retraites,
Quoique notre élément ſoit dans le plus grand jour,
Un contre-ordre eſt venu de la part de l'Amour.

HÉLENE, *à part.*

De quoi ſe mêle-t-il ? Eſt-ce là ſon affaire ?

LE

LE VALET DE CHAMBRE.

Vous nous fixez dans ce séjour.

HÉLENE.

Ah! c'est par trop d'honneur qu'il vous plaît de nous faire.

LE VALET DE CHAMBRE.

Encor plus de plaisir?

HÉLENE.

A-peu-près, tout autant.

LE VALET DE CHAMBRE.

Que, d'un aveu si doux, j'ai lieu d'être content!

HÉLENE.

Monsieur, à vous permis.

LE VALET DE CHAMBRE.

Comment donc, la petite!
Mais rien n'est plus finement dit.
Savez-vous qu'à la Cour on n'a pas plus d'esprit?

HÉLENE.

Si l'ingénuité pouvoit être un mérite...

LE VALET DE CHAMBRE.

Sans doute, mignonne.

HÉLENE.

En ce cas,
La mienne est à votre service,
Et je ne l'épargnerai pas.
Vous l'allez voir.

LE VALET DE CHAMBRE.

J'entends.

HÉLENE.

Peut-être.

LE VALET DE CHAMBRE

Quel délice!

ARLEQUIN, *derriere le Théâtre.*

Mais voyez, voyez comme elle ſe laiſſe aimer!

HÉLENE.

Je vous dis...

LE VALET DE CHAMBRE.

Rendons-nous, l'un à l'autre, les armes.
Dites un mot, je vais aimer.
Oui, vos beaux yeux ont ſeuls le droit de m'enflammer.

HÉLENE.

Vous en imaginez les charmes.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je ſens que l'appétit d'aimer vient en aimant,
Sur-tout lorſque l'eſpoir en bannit les allarmes.
A compter de ce doux moment,
Je puis donc me laiſſer aller tout doucement
Au plaiſir d'aimer & de plaire?

HÉLENE.

La date n'y fait rien.

LE VALET DE CHAMBRE.

Autre aveu plus charmant.

HÉLENE, *à part.*

Mais, avec un fat, comment faire,
Pour s'en débarraſſer? Il faut donc l'aſſommer.
Eſſayons. [*Haut.*] Vous m'aimez?

LE VALET DE CHAMBRE.

Eh! oui, ma chere Hélene.

ARLEQUIN, *derriere le Théâtre.*

Eh! oui, ma chere Hélene!

HÉLENE.

On vient de me nommer.

LE VALET DE CHAMBRE.

C'eſt un des perroquets dont la maiſon eſt pleine,
Qui, ſans doute, ici près répete ſa leçon.

HÉLENE.

Mais cette voix me ſemble avoir un certain ſon.

ARLEQUIN, *à part, ſortant d'embuſcade.*

Je vais t'en donner d'une, & changer de ramage.

LE VALET DE CHAMBRE, *en prenant une des mains d'Hélene.*

Laiſſons-le caqueter ; recevez mon hommage.

ARLEQUIN, *le battant.*

C'eſt donc vous, Monſieur le faquin?

LE VALET DE CHAMBRE.

Qui vive?

ARLEQUIN.

Un mort.

HÉLENE.

O Ciel! c'eſt l'âme d'Arlequin.

[*Elle s'enfuit.*]

LE VALET DE CHAMBRE.

Ma foi, contre les morts, je n'ai point de courage.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, *ſeul.*

VA porter ailleurs ton caquet.
J'aurois dû l'aſſommer; il y va trop du nôtre.
Me prendre pour un mort, ou pour un perroquet,
Quand je n'ai, de mes jours, été ni l'un ni l'autre!
Je veux achever ce coquin,
Quoiqu'il n'en vaille pas la peine;
Et nous lui laiſſerons enſuite ſon Hélene.
Cherchons.

[*Il ſort.*]

SCÈNE IV.

ASTÉRIE, HÉLENE.

HÉLENE.

OUI, j'ai vu l'ombre ou l'âme d'Arlequin;
Je ne ſais pas laquelle; elle étoit en furie.
Alors le plus mortel effroi
M'a priſe, & je me ſuis enfuie.

ASTÉRIE.

Avec tes revenans, tu te moques de moi.

SCÈNE V.

ASTÉRIE, HÉLENE; ARLEQUIN, *qui revient.*

HÉLENE.

ENCOR!... Miſéricorde!... Ah! le Ciel te confonde.
Ne le voilà-t-il pas?

ASTÉRIE.

Arlequin, c'eſt donc toi?

ARLEQUIN.

Que trop.

HÉLENE.

Quels yeux hagards! Il ſort de l'autre Monde.

ASTÉRIE.

Approche, touche.

HÉLENE.

Ils font ſemblant d'avoir un corps.
Fuyons.

ASTÉRIE.

Eh ! non, quelle folie !

HÉLENE.

Je ſuis morte.

ASTÉRIE.

Arlequin, dis-moi donc, je t'en prie,
Qu'as-tu fait de ton Maître ?

ARLEQUIN.

Heureux ceux qui ſont morts !
Ah ! vous ne valez pas mieux qu'elle.

[*Se retournant vers Hélene.*]

Je voudrois n'être plus, trop inique femelle ;
Je reviendrois exprès pour te tordre le cou.

HÉLENE.

Parle, eſt-ce que la mort te trouble la cervelle ?

ASTÉRIE.

Arlequin...

ARLEQUIN.

Je ne ſuis ni trépaſſé, ni fou ;
Je ſuis bien pis ; je ſuis l'Amant d'une infidelle.

ASTÉRIE.

Mais encor ?

ARLEQUIN.

Ceux qui ne ſont plus
Sont rarement les plus à plaindre.

ASTÉRIE.

Tout ce que j'entrevois eſt beaucoup plus à craindre.
En joignant cette lettre à ſes diſcours confus,
Tous mes ſens ſont glacés juſqu'au fond de mon âme.
J'ai d'abord ſoupçonné ma mere & le Marquis
De m'avoir, en ſecret, donné ce faux avis,
Pour mieux autoriſer leurs deſſeins & ſa flâme.
J'entrevois mon cruel deſtin.

[*Elle reſte un moment ſans parler.*]

[*A Arlequin.*]

Ce naufrage eſt donc ſûr ?

ARLEQUIN.

Il n'eſt que trop certain.

ASTÉRIE.

Qu'entends-je ?

ARLEQUIN.

Oui, tous les deux nous avons fait naufrage :
Il a péri d'abord. C'étoit un bel orage.

ASTÉRIE.

Ah ! voilà donc l'effet de ces preſſentimens
Dont l'horreur m'a tant pourſuivie !
Ils étoient vrais ; c'étoit en ces affreux momens
Qu'Arimon terminoit ſa déplorable vie,
Que, ſans ſavoir pourquoi, j'ai verſé tant de pleurs.
Notre cœur prévoit ſes malheurs.
C'en eſt fait, j'y ſuccombe.

[*Elle tombe ſur un gazon.*]

ARLEQUIN.

Avertiſſons mon Maître.

[*Il ſort.*]

SCÈNE VI.

ASTÉRIE, HÉLENE.

HÉLENE.

JE n'ai perſonne ici. Comment la ſecourir ?
Ah ! ma chere Maitreſſe !

ASTÉRIE, *en s'évanouiſſant.*

Eh ! laiſſe-moi mourir.

SCÈNE VII.

HÉLENE, ARIMON; ASTÉRIE, *évanouie.*

HÉLENE.

QUE vois-je ? Hâtez-vous de vous faire connoître.

ARIMON.

Va, j'ai tout entendu. Dieux ! quelle eſt ma terreur !
Ses beaux yeux ſont fermés. Ah ! ma chere Aſtérie,
Si vous viviez pour moi, revenez à la vie.
Tout ce que vous aimez vient vous tirer d'erreur.
Reprenez, à ma voix, l'uſage de vos charmes.
Ah, Dieux ! je les perdrois, pour être trop aimé !

HÉLENE.

Elle reſpire.

ASTÉRIE.

Hélas !...

HÉLENE, *à Arimon.*

Soyez moins allarmé.

ARIMON, *aux pieds d'Aſtérie.*

Pour qui répandez-vous ces précieuſes larmes !
Celui que vous pleurez embraſſe vos genoux.

ASTÉRIE.

Qu'entends-je ?... Qui me parle ?... Arimon, eſt-ce vous ?

ARIMON.

Oui, c'eſt moi.

ASTÉRIE.

Votre amour me rend à la lumiere ;
Je vivrai du plaiſir de vous être encor chere.

Que dis-je ?... Savez-vous ?... Hélas !...

ARIMON.

Je crains...

ASTÉRIE.

Mais n'empoiſonnons pas
L'inſtant de la plus douce ivreſſe
Dont l'Amour ait jamais fait jouir deux Amans ;
Ne ſentons rien de plus dans ces premiers momens,
Ils ne s'écouleront qu'avec trop de viteſſe.

ARIMON.

Il n'eſt donc que trop vrai ?..

HÉLENE.

Doucement, s'il vous plaît.
J'entends là quelque bruit. Je vais voir ce que c'eſt.

[*Elle ſort.*]

SCÈNE VIII.

ASTÉRIE, ARIMON.

ARIMON.

QUEL mélange confus d'amertume & de joie !
Vous avez à me dire un ſecret douloureux.
Vous n'ôſez m'en parler. Que faut-il que j'en croie ?
Ne me direz-vous rien d'un rival trop heureux ?

ASTÉRIE.

Trop heureux, dites-vous ? S'il ne tient qu'à ma mere..
Il a beau déployer ſes airs évaporés,
Me parler de chevaux, d'équipages dorés,
De la Cour, où pourtant je crois qu'il ne va guère ;
Il a beau me tenir je ne ſais quel jargon
Dont uſe, à ce qu'il dit, la bonne compagnie ;
La nouveauté du genre étonne mon génie,
Mon eſprit, trop borné, n'en peut prendre le ton.

Cet homme débuta d'abord par l'eſpérance ;
Et je vois, à préſent, ce qui put l'abuſer.
Comme il me faiſoit rire, il croyoit m'amuſer.
On ne ſait pas toujours faire la différence
Des ris de la pitié d'avec ceux du plaiſir.
Bientôt d'un homme heureux il prit la contenance.
Oh ! l'indignation vint alors me ſaiſir.
Je crus devoir mettre ordre à ſon impertinence ;
Mais en vain : il brava mes ſoins les plus conſtans.
Pour corriger un fat, on n'eſt jamais à tems.
Une prévention toujours inaltérable
Le rend comme inſenſible aux traits les plus piquans ;
Tout gliſſe, rien ne perce en ces ſortes de gens ;
L'amour-propre eſt invulnérable.
L'eſpoir de mon hymen flatte ſa vanité ;
Mais ce ne ſera pas avec impunité.
Arimon, notre amour a l'aveu de mon pere :
Lui-même, avec plaiſir, a vu naître nos feux.
Il penſe autrement que ma mere,
Il pourra l'engager à contenter nos vœux.
Vous ſemblez refuſer l'eſpoir que je vous donne.
Dites-moi donc pourquoi vous ne me dites rien ?

ARIMON.

Que me demandez-vous ? L'eſpérance eſt un bien
Qui n'eſt pas fait pour moi, qu'il faut que j'abandonne.

ASTÉRIE.

Quoi ! ſeriez-vous jaloux ? Parlez-moi ſans détour.

ARIMON.

Qui ? moi ! Je m'en ferois un crime :
La jalouſie a beau s'imputer à l'amour,
C'eſt toujours un manque d'eſtime.
Ai-je donc prétendu vous aimer ſans rivaux ;
Que l'Amour ſur moi ſeul borneroit votre empire ?
Ce qui m'a plu doit plaire à tout ce qui reſpire,
Et remporter toujours des triomphes nouveaux.

ASTÉRIE.

D'où vient donc tant de crainte & tant de défiance ?

ARIMON.

De mon naufrage, hélas ! il ne me reſte rien.
L'Hymen a-t-il jamais donné la préférence
A l'amour qui n'a plus que lui ſeul pour tout bien ?

ASTÉRIE.

Qu'avez-vous dit ? J'en ſens la conſéquence extrême.
Cachez votre ruine, & paroiſſez le même.

ARIMON.

Vous-même pourriez-vous m'accorder mon pardon ?
Que je leur en impoſe & que je les abuſe,
Que l'amour le plus pur ait recours à la ruſe,
Que je change en larcin ce qui doit être un don !...

ASTÉRIE.

De votre probité vous ſerez la victime ;
Mais moi, je trouve en vos refus
De quoi vous aimer encor plus.
L'amour s'accroît de tout ce qu'il donne à l'eſtime.
Ma mere cependant pourroit ouvrir les yeux.
Par des dehors trompeurs, cet homme a ſu lui plaire.
Il parle de ſes biens, il vante ſes ayeux :
On pourroit, ſur ce point, lui prouver le contraire.
Pour ſa richeſſe, elle eſt dans la bourſe d'autrui.
Il n'a pas d'autres biens que ſes dettes futures,
S'il en peut faire encore ; &, dans ces conjectures,
Vous ne changeriez pas de fortune avec lui.
Voilà ce qu'à ma mere, un peu trop prévenue,
On peut faire ſavoir, au ſujet de ſon choix,
Par un avis ſecret, d'une main inconnue.

ARIMON.

Pour la déſabuſer, je ne vois, quant à moi,
D'autres moyens plus légitimes
Que la voix du Public. Ces avis anonymes,
Dictés, preſque toujours, par la mauvaiſe foi,

Sont des armes, s'il m'eſt permis de vous le dire,
Indignes de vous & de moi :
Ce qu'on ne diroit pas, ne ſe doit point écrire.
Tout billet clandeſtin eſt un moyen proſcrit ;
L'exacte probité n'en a jamais écrit.

SCÈNE IX.

ASTÉRIE, HÉLENE, ARIMON.

HÉLENE.

ESPÉREZ, & laiſſez-moi faire.
Ce Marquis ne tient encor rien.
Il prétend employer mon petit miniſtere.
J'ai ſurpris le complot. J'imagine un moyen...
C'eſt le maître Valet chargé de l'ambaſſade,
Qui doit entamer le propos.
Notez que le Marquis lui-même, en embuſcade,
Doit l'entendre, & venir l'appuyer à propos.
Dès qu'ils ont eu fini, je me ſuis miſe en vue :
Auſſi-tôt qu'ils m'ont apperçue,
Le digne Ambaſſadeur a vôlé ſur mes pas.
Il m'a dit qu'il étoit, pour moi, de conſéquence
De lui donner une audience.
J'ai promis ici même : il ne tarderas pas.

ASTÉRIE.

Mais encor?...

HÉLENE.

Le Marquis en entendra de belles.
Suffit. Vous m'en direz vous-même des nouvelles.
Il verra s'il doit eſpérer.
Si ce remede-là ne peut pas opérer,
Si ſa fatuité ne perd pas contenance,

Il eſt plus ferme qu'un rocher.
Mais vous, dans ce boſquet, vîte, allez vous cacher;
Et prêtez bien l'oreille à notre conférence.

[*Ils ſe cachent.*]

SCÈNE X.

HÉLENE, *ſeule, à demi-voix.*

ECOUTONS attentivement.
Derriere cette paliſſade,
J'entends un petit mouvement.
Le Marquis eſt en embuſcade.
L'autre n'arrive point. Me cherche-t-il ailleurs?
Ah! s'il ne venoit pas... Tout le ſang me pétille.

[*Elle rêve.*]

Mais... oui-dà. Pourquoi non? Le tour eſt des meilleurs.
Le Marquis ne peut voir à travers la charmille;
Il ne peut que m'entendre, & je ne riſque rien.
Je parlerai pour deux. Commençons l'entretien.

[*Haut, comme ſi le Valet de chambre étoit avec elle.*]

Ah! c'eſt donc toi? Quel air & quel ton de myſtere!...
Je veux bien m'y prêter... Ainſi ton Maître eſpere...
Doucement, s'il te plaît; point de vivacité...
J'entends... Mais cet hymen a ſa difficulté...
Ce que j'en dis n'eſt pas pour rançonner ton Maître;
Mais ma Maitreſſe, autant que je m'y puis connoître,
N'a pas moins de bon-ſens & d'eſprit que d'appas.
Peut-elle du Marquis faire le moindre cas?...

[*Comme s'il avoit parlé.*]

Ah! tu conviens du fait... C'eſt être raiſonnable.
Elle ne l'aime point. Rien n'eſt plus pardonnable...

[*Comme s'il avoit parlé.*]
Plaît-il?... Elle a raiſon, me dis-tu? Je le crois.
Mais parle donc plus haut. Tu m'as conté cent fois,
Que ſa nobleſſe étoit d'une date aſſez fraîche;
Qu'il n'eſt pas vrai qu'il ait habitude à la Cour;
Que les Couriers fréquens, qu'il reçoit chaque jour,
Sont de ſes propres gens à lui, qu'il ſe dépêche.
Ah! tu ris!... Il n'eſt pas trop beſoin d'ajouter
Que, d'ailleurs, c'eſt un fat, autant qu'on le puiſſe être,
Et le plus mal-adroit que le Ciel ait fait naître.
[*On rit du côté du boſquet.*]

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, *ſortant furieux à travers la charmille;* LE VALET DE CHAMBRE, *entrant par un autre côté.*

HÉLENE,
C'EST lui-même, fuyons.

LE MARQUIS.
C'eſt trop en écouter.

LE VALET DE CHAMBRE, *à Hélene.*
Bon, je te cherche.

HÉLENE.
Va, va parler à ton Maître.
[*Elle ſort.*]

LE MARQUIS.
Ah! c'eſt donc ainſi, maudit traître,
Que vous vous acquittez de ma commiſſion?
Malheureux!...

LE VALET DE CHAMBRE.

Eſt-ce à moi que ſe tient ce langage?

LE MARQUIS.

A qui donc, double chien? J'étois dans ce bocage:
Tu peux, dès-à-préſent, chercher condition.

LE VALET DE CHAMBRE.

Mais à propos de quoi? Qu'eſt-ce donc, je vous prie?

LE MARQUIS.

Ce vieux coquin, pour qui j'avois mille bontés.
Je ne ſais pas pourquoi je te laiſſe la vie.

LE VALET DE CHAMBRE.

Jurez, frappez, tuez; mais après, écoutez.

LE MARQUIS.

Un gueux qui m'a toujours volé, pillé..

LE VALET DE CHAMBRE.

Courage...
En ſuis-je mieux?

LE MARQUIS.

Que j'ai gardé par charité!

LE VALET DE CHAMBRE, *à part.*

Qui ne lui coûte rien. [*Haut.*] Je jure, en vérité...

LE MARQUIS.

Que tu n'es qu'un faquin. Tu peux plier bagage,
Aller me diffamer en ſecret, en public.

LE VALET DE CHAMBRE.

Qui? moi! S'il eſt vrai, que je meure.

LE MARQUIS.

Avec cette coquine, à la langue d'aſpic,
Tu ne viens pas d'avoir en ce lieu, tout-à-l'heure,
La converſation...

LE VALET DE CHAMBRE.

J'arrive; & ſur ma foi...

LE MARQUIS.

Je ne t'ai pas ouï de mes propres oreilles ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Le diable a donc parlé pour moi.

[*En montrant son dos.*]

Ce pays abonde en merveilles.

LE MARQUIS.

Hélene & toi...

LE VALET DE CHAMBRE.

Mais vous rêvez.

Je venois la chercher pour ce que vous savez.
J'arrive ; elle sortoit.

LE MARQUIS.

Je n'y puis rien comprendre.

LE VALET DE CHAMBRE.

Ni moi. M'avez-vous vu ?

LE MARQUIS.

Non ; mais j'ai cru t'entendre
Me déchirer à belles dents.

LE VALET DE CHAMBRE.

Deux mots vont lever tous vos doutes.
Je savois que Monsieur devoit être aux écoutes.
J'eusse été le plus sot de tous les imprudens,
Si je m'étois trahi. Vous me devez mes gages ;
J'ai trop menti pour vous, pour discontinuer.

LE MARQUIS.

Est-ce un tour ? Ah ! je vois à qui l'attribuer.
Il est sorti des ris de dessous ces ombrages ;
Quelqu'autre écoutoit... Mais comment
Ont-ils su ?... Ceci prend une mauvaise allure.
Cher ami, tout va mal, & l'on cherche à m'exclurre.
La fille n'a pour moi qu'un sot éloignement ;
Le pere n'est pas fait à des gens de ma sorte.

LE VALET DE CHAMBRE.

Pour trois-cent-mille écus on peut tout endurer.
La Bourgeoiſe eſt tenace, & ſera la plus forte :
C'eſt ce qui doit vous raſſurer.
De ſon autorité cette femme eſt jalouſe.
Continuez toujours vos ſoins ;
Et ſi vous n'avez pas le cœur de votre épouſe,
Ce n'eſt qu'un embarras de moins.

LE MARQUIS.

Non ; c'en eſt fait, partons.

SCÈNE XII.

M. ORONTE, Mad. ORONTE, LE MARQUIS, LE VALET DE CHAMBRE.

M. ORONTE.

JE ſuis hors de moi-même.

Mad. ORONTE, *au Marquis.*

C'eſt vous que nous cherchons.

LE VALET DE CHAMBRE, *au Marquis.*

Remettez-vous un peu.

Mad. ORONTE, *avec tranſport.*

Vous triomphez, Marquis ; oui, ma fille vous aime.
Oh ! vous recevez cet aveu
Avec l'étonnement d'un homme trop modeſte.

LE VALET DE CHAMBRE.

C'eſt encore un de ſes défauts.

Mad. ORONTE.

Vous n'avez pas beſoin que je vous le proteſte.

M. ORONTE, *à part.*

Plût au Ciel que cela fût faux !

LE MARQUIS.

Cette heureuſe nouvelle eſt-elle bien conſtante ?

Mad. ORONTE.

Eh ! quoi ! Marquis, vous héſitez !
Sentez donc un peu mieux ce que vous méritez.
Votre délicateſſe a lieu d'être contente.
Le goût qu'elle a pour vous lui fait aſſez d'honneur.

LE MARQUIS.

Daignez me conter mon bonheur.
Vous a-t-elle avoué ?...

Mad. ORONTE.

Mais non pas elle-même.

LE MARQUIS.

Comment donc ?

Mad. ORONTE.

Nous avons uſé de ſtratagême.

LE VALET DE CHAMBRE, *au Marquis.*

Mais je ne conçois pas votre incrédulité,
Madame s'y connoît.

LE MARQUIS.

Je n'en fais aucun doute.

Mad. ORONTE.

Au fait. Voici comment j'ai ſu la vérité.
Demandez à Monſieur.

M. ORONTE.

Qui ? moi ! je vous écoute ;

Et pour faire un récit je ne ſuis pas trop bon.

Mad. ORONTE.

Dans ce boſquet prochain, j'ai donc mis fort en vue
Cette lettre d'avis de la mort d'Arimon.
Elle l'a ramaſſée en ſecret, & l'a lue.
Monſieur s'imaginoit (car c'eſt ſon fort, à lui)
Que ce ſeroit un coup mortel pour Aſtérie.
De ſon premier amour elle eſt ſi bien guérie,
Et je ne penſe pas que ce ſoit d'aujourd'hui,
Que nous l'avons trouvée avec un air de joie
Secrette, mais viſible; une ſérénité
Qui ſemble l'embellir.

LE MARQUIS, *à ſon Valet.*

Que faut-il que j'en croie?

LE VALET DE CHAMBRE.

Tout.

Mad. ORONTE.

Eh! peut-on vous voir avec impunité?
D'un terrible fardeau je la crois ſoulagée.

M. ORONTE.

O Ciel! que le ſexe eſt trompeur!

Mad. ORONTE.

Le défunt, dès long-tems, étoit mort dans ſon cœur;
Mais, par quelques ſermens, elle étoit engagée.
La mort a tout détruit, il n'y faut plus ſonger.

LE MARQUIS.

Je puis reprendre l'eſpérance!
Dans quels raviſſemens vous daignez me plonger!

Mad. ORONTE, *à ſon mari, à part.*

Mais tâchez donc de prendre une autre contenance.

M. ORONTE, *à ſa femme, à part.*

J'ai celle que je puis avoir.

LE MARQUIS, *d'un air satisfait.*

Tout est donc confirmé ; car enfin j'ai cru voir
Que son âme indécise, & pourtant décidée,
S'enflâmoit, en craignant toujours de s'enflâmer,
Et m'aimoit, sans ôser m'aimer.

Mad. ORONTE.

Eh bien ! nous avons eu tous deux la même idée.

M. ORONTE, *à part, avec dépit.*

Il faut avoir l'esprit bien faux.
A tout ce jargon-là, je n'entends pas deux mots.

Mad. ORONTE.

Réglez votre bonheur, aussi-bien que le nôtre.
Vous possédez son cœur, quand voulez-vous sa main ?
Un tems aussi cher que le vôtre
Doit être ménagé. Voulez-vous dès demain ?

LE MARQUIS.

Un homme tel que moi, ne peut, sans imprudence,
S'absenter long-tems de la Cour.
C'est un pays de résidence,
Où les absens ont tort. Finissons dès ce jour.

Mad. ORONTE.

Votre impatience est dans l'ordre, elle m'est chere.
Ah ! trop heureuse belle-mere !
Madame la Marquise, ah ! que je vais t'aimer !

M. ORONTE, *à part.*

Quel fléau la folie a mis dans ma famille !
Je n'ai plus ni femme, ni fille.

Mad. ORONTE, *au Marquis.*

Que je lui sais bon gré d'avoir su vous charmer !
Concluons, dès l'instant, cet heureux mariage.

[*Elle fait quelques pas, & revient.*]

Eh ! nous ne ſongeons pas qu'il en faut faire part ;
Mais le tems preſſe, il eſt trop tard.

M. ORONTE.

[*A part.*] [*Haut.*]

Gagnons du moins du tems... Il faut ſuivre l'uſage,
Et le notifier à tout le genre-humain,
Par billets imprimés, enrichis de vignettes.

Mad. ORONTE.

Non, toutes réflexions faites,
Nous ferons part du lendemain.

[*A ſon mari.*]

Allons, Monſieur, ſans plus attendre,
Venez mettre ordre à tout, venez.

[*Elle ſort.*]

M. ORONTE, *à part, en s'en allant.*

Je ne dis mot.
Mais tu n'es pas encor mon gendre,
Et je m'en vais du moins chicaner ſur la dot.

[*Il ſort.*]

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE.

JE vous fais compliment.

LE MARQUIS.

Je n'y vois pas matiere.
Te voilà bien ſurpris !

LE VALET DE CHAMBRE.

On le feroit à moins.

LE MARQUIS.

Rien de plus simple. Il est une riche héritiere,
J'en fais la connoissance, & je lui rends des soins;
Je plaîs; on me l'accorde : est-ce une chose étrange?
J'honore, on m'enrichit : je n'y vois qu'un échange.

LE VALET DE CHAMBRE.

Le pere ne s'est guère entremis du propos.
Il avoit un air sombre, une mine fournoise :
Il est bien moins épris de vous, que la Bourgeoise.

LE MARQUIS.

Je n'ai pas entrepris de plaire à tous les sots.
Qu'importe son regret, en me donnant sa fille?
C'est à la seule dot que se bornent mes vœux.
J'épouse la fortune, & non pas la famille,
Et ne veux pas m'unir autrement avec eux.
Je m'en vais retrouver la petite personne.
Que je la crois charmée! Il étoit, ma foi, tems
Que ce tracas finît.

LE VALET DE CHAMBRE, *à part.*

Sur-tout à leurs dépens.

LE MARQUIS.

Car je suis excédé des soins que je leur donne.
Et toi, fais-moi toujours venir quelque Coutier,
Visible & bien crotté : ne va pas l'oublier.

LE VALET DE CHAMBRE.

En avez-vous manqué? Mais daignez me permettre...
En confirmant ma pension,
Vous vous en souvenez; vous plairoit-il d'y mettre
Une petite addition?
Voyez quelle fortune est celle que vous faites.

LE MARQUIS.

Ainſi, Monſieur veut tout avoir.
Ne vous ſuffit-il pas, bête & ſot que vous êtes,
D'être mon Intendant ?

[*Il ſort.*]

LE VALET DE CHAMBRE.

Il m'apprend mon devoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

ARLEQUIN, HÉLENE.

HÉLENE.

SAIS-TU que tu m'as fait une injure mortelle ?

ARLEQUIN.

Comment ? conte-moi donc...

HÉLENE.

Tu m'as crue infidelle.

ARLEQUIN.

Et tu faisois bien pis, puisque tu m'as cru mort.
Mais voyons si j'ai si grand tort.
Je suis, pour toi, toujours le même.
J'aurois voulu venir sur les aîles du vent.
J'arrive ; &, tout en arrivant,
Je rencontre un benêt, un animal qui t'aime.

HÉLENE.

Veux-tu qu'on me haïsse ?

ARLEQUIN.

Oh ! ça ne se peut pas.
Oui : mais, au fond d'un bois, on te conte fleurettes.

HÉLENE.

Que veux-tu qu'on m'y conte ?

ARLEQUIN.

Eh ! voilà l'embarras.
Mais tu prêtois l'oreille aux tendres amourettes.

HÉLENE.

La politeſſe veut qu'on écoute les gens,
Dont les propos ſont obligeans.

ARLEQUIN.

Cela me paroît ſans réplique.
Oui ; mais avec plaiſir tu ſemblois l'écouter.

HÉLENE.

Par politique.

ARLEQUIN.

Bon !

HÉLENE.

Il n'en faut point douter.

ARLEQUIN.

D'abord la politeſſe, & puis la politique :
Ainſi donc je puis, à mon tour,
Les mettre de même en pratique,
Quand quelqu'autre que toi me parlera d'amour?
D'abord la politeſſe, & puis la politique ;
Cela ne ſe peut refuſer.

HÉLENE.

Arlequin, doucement. Je défends l'une & l'autre ;
Car tu pourrois en abuſer.
Crois-moi, dans un pays ſi différent du nôtre,
Conſervons cherement nos amours & nos mœurs.
Ce ſont-là tous nos biens ; qu'ils reſtent dans nos cœurs.

SCÈNE II.

M. ORONTE, HÉLENE, ARLEQUIN.

M. ORONTE.

VOus voici ?

HÉLENE.

L'Amour nous rassemble.

M. ORONTE.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Nous nous contons nos petites raisons.
Monsieur, nous nous aimons, & nous nous le disons.
N'est-ce pas réunir tous les plaisirs ensemble ?

M. ORONTE.

Que vous me rappelez d'heureux tems, d'heureux jours !
Ce souvenir me fait chérir encor la vie.
Aimez-vous, mes enfans ; l'âge vous y convie :
Il ne fait que trop vîte envôler les Amours.
Mais parlons d'autre chose.

HÉLENE.

Oh ! vous n'avez qu'à dire.

M. ORONTE.

Qu'as-tu fait au Marquis ?

HÉLENE, *en riant.*

Au Marquis !...

ARLEQUIN, *en riant.*

Au Marquis !...

[*Tous deux rient à gorge déployée.*]

M. ORONTE, *à Hélene.*

N'obtiendrai-je de toi que des éclats de rire ?
Finis donc, & m'apprends...

HÉLENE, *en riant encore plus.*

J'en mourrois ; je ne puis...

[*Arlequin contrefait les ris des bouffons.*]

M. ORONTE.

Arlequin m'inſtruira ; car il le ſait, ſans doute.

ARLEQUIN.

Point du tout.

M. ORONTE.

Eh ! tu ris !

ARLEQUIN.

Qui ? moi ! je ris toujours ;
Quand je vois rire mes amours.

M. ORONTE.

N'en parlons plus. Perſonne ici ne nous écoute :
Ma femme n'eſt point là.... Non ; rien n'eſt plus heureux.

[*Il donne une bourſe à Arlequin.*]

Tenez, voilà de quoi vous marier tous deux.
Puiſſiez-vous encor plus vous aimer l'un & l'autre !
Mais ſi vous m'en croyez, mes enfans, retournez
Où vous avez tous deux le bonheur d'être nés.
Ah ! que n'y ſuis-je encor ?

HÉLENE.

Quelle idée eſt la vôtre ?

M. ORONTE.

Ce climat-ci ne vous vaut rien :
Vous auriez tort de vous y plaire ;
L'air, les mœurs, les gens ; tout vous y ſeroit contraire.

HÉLENE.

Eh ! mais, vous y reſtez, & vous vous portez bien.

M. ORONTE.

Morbleu ! c'eſt malgré moi ; mais croyez qui vous aime.
Partez ; le vrai bonheur, la félicité même
Vous attend l'un & l'autre en ces heureux ſéjours.
Allez, retournez à la ſource ;
Voici le tems.

HÉLENE, *à M. Oronte.*

S'il faut vous quitter pour toujours...

[*A Arlequin.*] [*A M. Oronte.*]

N'eſt-ce pas, Arlequin ?... Reprenez votre bourſe.

ARLEQUIN, *en rendant la bourſe.*

Ce que j'aime a toujours raiſon.

M. ORONTE, *la refuſant.*

Ecoutez : j'y ſuis très-ſenſible ;
Mais...

HÉLENE.

Quoi ?

M. ORONTE.

Tu ne peux pas reſter à la maiſon.
Il faut nous ſéparer.

HÉLENE.

Cela n'eſt pas poſſible.

M. ORONTE.

Ma femme l'a promis à ſon gendre futur.

HÉLENE.

Quoi ! le meilleur humain que le Ciel ait fait naître,
Qui fut toujours bien plus mon pere que mon maître,
Auroit-il le cœur aſſez dur ?

[*Ici Madame Oronte paroît dans le fond.*]

M. ORONTE.

Morbleu ! ce n'eſt pas moi ; c'eſt ma femme : elle eſt folle ;

Mais je ſuis ſon mari.

ARLEQUIN, *à Hélene, qui pleure.*

Laiſſe-moi la parole.
Je lui vais, en douceur, faire entendre raiſon.
[*A M. Oronte.*]
Seriez-vous aſſez ſot pour n'être pas le maître?
Soyez homme; envoyez-moi paître
Ce Marquis. Voulez-vous paſſer pour un oiſon?

M. ORONTE.

Et ma femme?

ARLEQUIN.

Laiſſez dire la Perronnelle.

SCÈNE III.

Mad. ORONTE, LES PRÉCÉDENS.

Mad. ORONTE.

QUELLE eſt la Peronnelle?

ARLEQUIN, *étourdi.*

Ah! Madame, c'eſt vous?

Mad. ORONTE.

Ote-toi de mes yeux.

M. ORONTE.

Diſparoîs.

HÉLENE.

Sauvons-nous.

ARLEQUIN, *embarraſſé.*

Oui... mais... car... c'eſt que...

Mad. ORONTE.

Sors.

ARLEQUIN.

La méchante femelle!

[*Arlequin & Hélene sortent.*]

SCÈNE IV.

Mad. ORONTE, M. ORONTE.

Mad. ORONTE.

A MERVEILLE, Monsieur! je n'en ai rien perdu.

M. ORONTE.

Tant-pis; mais, après tout, qu'avez-vous entendu?

Mad. ORONTE.

Ce qui s'est dit n'a pas besoin de commentaire.

M. ORONTE.

Pour un mot de travers qu'un balourd a lâché...

Mad. ORONTE.

Quand on pense de même, on ne le fait pas taire.

M. ORONTE.

Eh bien! j'ai tort; je suis fâché
Qu'il ait, sans y penser, lâché cette parole;
Bagatelle, au surplus.

Mad. ORONTE.

Je ne suis qu'une folle:
Vous-même l'avez dit.

M. ORONTE.

Beau sujet de débat!

Mad. ORONTE.

Ah! j'aurois dû savoir que d'un époux qu'on aime,
On ne fait jamais qu'un ingrat.

M. ORONTE.

Fort bien, nous y voilà!

Mad. ORONTE.

Vous m'éclairez vous-même.
Je vois...

M. ORONTE.

Je n'ai jamais ceſſé de vous aimer.
Mais quels ſont donc mes torts? En quoi ſuis-je à blâmer?

Mad. ORONTE.

D'abord... Je paſſe tout le reſte.

M. ORONTE.

Je vous rends grâce. Après?

Mad. ORONTE.

Le refus manifeſte
De donner votre fille au Marquis. C'eſt un fait.
Je deſire ardemment un ſi grand mariage;
Vous chicanez la dot, pour qu'il ſoit ſans effet,
Pour me contrarier.

M. ORONTE.

Moi?

Mad. ORONTE.

Sans doute.

M. ORONTE, *bas.*

J'enrage.

[*Haut.*]

Ecoutez mes raiſons.

Mad. ORONTE.

C'eſt autant de refus.
Epargnez-vous, je vous ſupplie,
Le ſoin de me prouver que vous ne m'aimez plus.

M. ORONTE, *animé.*

Il faut donc vous aimer juſques à la folie?

Eh bien ! il y faut consentir ;
Puisque ma fille l'aime, il sera votre gendre.

Mad. ORONTE.

D'une meilleure grâce, on auroit pu se rendre.

M. ORONTE.

Mais craignons-en, tous trois, un très-prompt repentir.

Mad. ORONTE.

Quittez cette délicatesse.
Ma fille sera donc Marquise, & moi Comtesse !

M. ORONTE.

En avez-vous toujours un si pressant desir ?

Mad. ORONTE.

Comment donc ? Ce Comté, qui vaque à notre porte,
N'est pas encore à nous ?

M. ORONTE.

Non. [*A part.*] Le diable l'emporte !

Mad. ORONTE.

Vous n'aimâtes jamais à me faire plaisir.
Continuez, Monsieur.

M. ORONTE.

Mais, moi ! me faire Comte !...

Mad. ORONTE.

Votre fille sera femme de qualité ;
Et moi, je ne serai qu'une Madame Oronte.
Le beau nom à porter ! La belle égalité !
Il nous faut une Terre : enfin, oui, j'en veux une.
Vous êtes riche...

M. ORONTE.

Soit. Le reproche est plaisant !

Mad. ORONTE.

Songez qu'avec un nom qui n'est pas imposant,
Chacun ne vous croira qu'un homme de fortune.
Nous sommes de naissance ; il y faut faire honneur,

Et décorer notre famille.
C'eſt le titre & le rang qui font le vrai bonheur.
On n'exiſte qu'autant qu'on brille.
Le néceſſaire, c'eſt l'éclat.
D'ailleurs, nous ne pouvons rien faire de plus ſage.
Cette acquiſition devient un coup d'Etat.
Le Marquis a, ſur nous, un trop grand avantage;
Pour la fille d'un Comte il aura plus d'égard:
Vous n'aurez plus vous-même à craindre, de ſa part,
Qu'il s'oublie, avec nous, ni qu'il s'en faſſe accroire.
Tout devenant égal entre nos deux Maiſons,
Il pourra nous chérir, ſans offenſer ſa gloire.

M. ORONTE.

La folie a, par fois, quelques bonnes raiſons.

Mad. ORONTE.

Ou vous m'aimez, ou non?

M. ORONTE.

Souffrez que je m'explique.

Mad. ORONTE.

Oh! plus de diſcours ſuperflus.
Je finis par un mot qui n'a point de réplique.
C'eſt que j'en prends le titre avec les attributs:
Entendez-vous, Monſieur le Comte?
J'ôſe eſpérer de votre amour,
La complaiſance la plus prompte.

SCÈNE V.

ASTÉRIE, M. ORONTE, Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

MA fille, embraſſe-moi; ſois heureuſe en ce jour.
On te donne à l'objet de ta tendreſſe extrême.

ASTÉRIE.

Vous me donnez à ce que j'aime!

Ah, ciel ! quel changement ! J'attendois mon arrêt.
Mon pere, eſt-il bien vrai ?

M. ORONTE.

Que trop.

Mad. ORONTE.

Eh ! oui, ma chere,
Monſieur le Comte, & moi...

ASTÉRIE.

Quel Comte, s'il vous plaît ?

M. ORONTE.

Eh ! morbleu, c'eſt moi.

ASTÉRIE.

Vous, mon pere !

Mad. ORONTE.

Lui-même. Sois enfin à qui ſut t'enflammer.

ASTÉRIE, *à part.*

Ils n'ignorent donc plus qu'Arimon eſt en vie.
[*Haut, avec tranſport.*]
Que ne vous dois-je pas ! Ah ! c'eſt vraiment m'aimer.

Mad. ORONTE.

Monſieur le Comte enfin s'eſt laiſſé déſarmer.

ASTÉRIE.

Vous ſavez qui m'a ſu charmer.
Je l'aimerai toujours.

Mad. ORONTE.

Oui, ma chere Aſtérie,
Nous ſavons ton ſecret.

ASTÉRIE, *étonnée.*

En étoit-ce un pour vous ?

Mad. ORONTE.

Mais oui, Nous t'avons fait une ſupercherie

Qui nous l'a découvert. Sois contente de nous.
Va, ce soir, tu seras Marquise.

ASTÉRIE.

Marquise !... [*A part.*] Ah ! quelle étoit ma cruelle
mépriſe !
Mais feignons cependant. [*Haut.*] Daignez me par-
donner,
Si j'ôſe, à vos genoux, dépoſer un ſcrupule
Qui ne ſauroit m'abandonner.
Je vois qu'il n'eſt plus tems que je le diſſimule.
[*Avec timidité.*]
Il doit vous ſouvenir de cet heureux lien...
Vous aviez projeté l'union la plus tendre :
Mon cœur, ſur votre choix, avoit réglé le ſien.

Mad. ORONTE.

Je le ſais ; mais les morts n'ont plus rien à prétendre.
Arimon a fini ſon ſort.

ASTÉRIE, *plus affectueuſement.*

Du moins vous conviendrez que, s'il n'étoit pas mort...

Mad. ORONTE.

Eh bien ?

ASTÉRIE.

Vous n'auriez pu lui manquer de parole.

Mad. ORONTE.

J'aurois eu de la peine ; il en faut convenir.

ASTÉRIE.

Peut-être il pourroit revenir.

Mad. ORONTE.

Cette excuſe devient frivole.
C'eſt un fait ; il eſt mort depuis plus de ſix mois,
Finiſſons ; je le veux, & dès cette journée.

SCÈNE VI.

ARIMON, LES PRÉCÉDENS.

ARIMON.

HÉLAS ! pardonnez-moi...

Mad. ORONTE.

Dieux ! c'eſt lui que je vois !

M. ORONTE.

C'eſt vous !...

ARIMON, *à Madame Oronte.*

Ne craignez point. Ma vie infortunée
Ne vous engage à rien. Je ne m'offre à vos yeux
Que pour mettre le calme & la paix en ces lieux.

ASTÉRIE.

Ah, Ciel !...

Mad. ORONTE.

Que dites-vous ?

ARIMON.

La fortune infidelle
A ſignalé ſur moi toute ſa cruauté.

Mad. ORONTE.

Que vous a-t-elle fait ?

ARIMON.

Elle m'a tout ôté,
Excepté mon amour, qui ne dépend point d'elle.

M. ORONTE, *à part.*

Qu'a-t-il dit ! Il s'eſt trop preſſé
De faire un aveu ſi funeſte.

Mad. ORONTE.

Comment ! votre naufrage...

ARIMON.

Il ne m'a rien laiſſé :
Mon malheureux amour eſt tout ce qui me reſte.
L'incertitude de mon ſort
A celui d'Aſtérie auroit pu faire tort.
Je ne ſais point garder un eſpoir trop frivole ;
Et je reviens exprès vous remettre mes droits,
Et vous rendre votre parole.
Vous ne me verrez plus. C'eſt la derniere fois
Qu'un malheureux vous importune.

Mad. ORONTE.

Pour réparer les torts d'une aveugle fortune,
Nous ferons tout au monde.

M. ORONTE.

Ah ! pour moi, j'y conſens.

Mad. ORONTE.

Tout ce que nous avons eſt en votre puiſſance.
Des procédés ſi raviſſans
Ne ſouffrent point de borne à ma reconnoiſſance.
Comptez ſur nos ſecours. Recevez mes adieux.

[*En montrant ſon mari.*]

Je vous laiſſe Monſieur, qui fera pour le mieux.

[*Elle ſort.*]

SCÈNE VII.

ASTÉRIE, M. ORONTE, ARIMON.

ARIMON.

ADIEU, Madame; adieu, Monſieur.

ASTÉRIE.

Eh! quoi, mon pere;
Vous le laiſſez!...

ARIMON.

Non; rien ne peut me ſecourir.
Je perds tout en un jour; je n'ai plus qu'à mourir.

M. ORONTE, *à ſa fille.*

Ton inconſtance eſt tout ce qui le déſeſpere.

ASTÉRIE, *avec aſſurance.*

Il n'a point à ſe plaindre, & ne l'aura jamais.
C'eſt ſur vous qu'il n'a plus à compter déſormais,
Lui qui vous fut ſi cher.

M. ORONTE.

Quel eſt donc ce langage?

ASTÉRIE, *d'un ton éploré.*

Eſt-ce un crime que ſon naufrage?
N'a-t-il pas rapporté ſon cœur & ſes vertus?
Hélas! que lui faut-il de plus?
Oui, je lui jure encore un amour auſſi tendre
Qu'il l'étoit dans nos plus beaux jours.
Je ne ſais point donner mon cœur pour le reprendre.
Ce qu'on m'a fait aimer, je l'aimerai toujours.
J'ai trop bien obéi, pour obéir encore.

M. ORONTE.

Quel procès me fais-tu? Que dis-tu?... Je l'ignore.

ASTÉRIE, *fortement.*

Que jamais le Marquis ne ſera mon époux.

M. ORONTE.

Tu ne l'aimes donc pas?

ASTÉIE.

Moi, l'aimer! Je l'abhorre.

M. ORONTE.

Ma fille, embraſſe-moi. Que cet aveu m'eſt doux!
Vous vous aimez toujours?

ASTÉRIE.

Je l'aime.

ARIMON.

Je l'adore.

M. ORONTE.

Mais la nouvelle de ſa mort,
Comme je le craignois, ne t'a point accablée:
Tu n'en as pas paru troublée.

ASTÉRIE, *avec un tranſport de joie.*

Je ſavois qu'il vivoit.

M. ORONTE.

En ce cas-là, j'ai tort.
Oh! tout ceci change la thèſe,
Sans me mettre plus à mon aiſe.
La perte de ſes biens, qu'il auroit dû cacher,
Eſt un cruel prétexte aux refus de ta mere.
J'aurai peine à l'en détacher.
Conſervez cependant une chaîne ſi chere.
Non, je n'aurai jamais d'autre gendre que vous;
Mais il faut employer les moyens les plus doux.

[*A ſa fille.*]

Et toi, ſeconde-moi de ton mieux, je t'en prie.

[*A Arimon.*]

Mais ma femme revient; daignez, pour un inſtant,
Vous éloigner un peu. Chacun ſera content.

ARIMON.

Avant que je m'en aille, adorable Aſtérie,
Ne me direz-vous rien qui ſoutienne ma vie?

ASTÉRIE.

Arimon, quoi! vous partiriez!

M. ORONTE, *le pouſſant dehors.*

On vous dit que vous eſpériez.

[*Arimon ſort.*]

SCÈNE VIII.

M. ORONTE, Mad. ORONTE, LE MARQUIS, ASTÉRIE.

Mad. ORONTE, *au Marquis.*

AINSI, tout eſt d'accord.

LE MARQUIS.

J'en ai l'âme ravie.

Mad. ORONTE.

Nous prendrons un Hôtel, où nous logerons tous.

LE MARQUIS, *en donnant une lettre à M. Oronte.*

Oui-dà. Cette lettre eſt pour vous:
Mon Courier, en paſſant à la Poſte prochaine,
L'a priſe.

M. ORONTE.

Je lui ſuis obligé de la peine.

[*En regardant le deſſus.*]

De Breſt. Ah! c'eſt ſans doute au ſujet d'Arimon.

ASTÉRIE, *vivement.*

Ah! mon pere, voyons.

M. ORONTE, *à Aſtérie.*

Contiens-toi donc toi-même.

ASTÉRIE, *à ſon pere.*

Il s'agit de tout ce que j'aime.

[*Elle lit avec ſon pere.*]

Mad. ORONTE, *au Marquis.*

Ainſi nous ne ferons qu'une même maiſon.

LE MARQUIS.

Si vous voulez.

Mad. ORONTE.

Que vous en ſemble?

LE MARQUIS.

Tout comme il vous plaira... Mais...

Mad. ORONTE.

Quoi!

LE MARQUIS.

Mon vrai ſéjour,
Comme vous ſavez, eſt la Cour.

Mad. ORONTE.

Vraiment, je compte bien que nous irons enſemble,
Que nous l'habiterons Monſieur le Comte & moi.

ASTÉRIE, *à ſon pere.*

Liſez, liſez tout haut.

M. ORONTE.

Un peu de patience.

LE MARQUIS, *à Madame Oronte.*

Il ne voudra jamais y figurer.

Mad. ORONTE.

Pourquoi?

M. ORONTE.

En attendant, daignez me donner audience.

[*Il lit.*]

« La mort du pauvre Monſieur Arimon n'eſt que » trop confirmée; mais ſes biens, qu'on croyoit per-

» dus avec lui, se sont recouvrés depuis, à peu de » chose près. Si vous lui connoissez quelque héritier, » qu'il parte au plutôt, & vienne réclamer une suc- » cession qui en vaut bien la peine. Il ne sauroit trop » se presser ».

LE MARQUIS, *transporté de joie.*

Ne cherchez pas plus loin, vous voyez l'héritier.
Fortune, je te tiens; je te quitte du reste.

M. ORONTE.

Vous êtes l'héritier?

LE MARQUIS.

C'est moi qui vous l'atteste.
C'est à moi qu'appartient l'héritage en entier.
Ma chaise, mes chevaux.

[*A Madame Oronte.*]

La lettre est trop pressante,
Pour ne pas partir dès ce jour.
Madame, permettez, toute affaire cessante,
Que j'aille au plus pressé: nous verrons au retour.

Mad. ORONTE, *d'un air surpris.*

Vous partez!...

LE MARQUIS.

Au retour. La fortune m'appelle.

Mad. ORONTE.

La fortune!...

LE MARQUIS.

Me tend les bras.

Mad. ORONTE.

Et l'Amour?

LE MARQUIS.

Il ne défend pas
Que, pour deux ou trois mois, on le quitte pour elle.
Vous voyez, je suis attendu;
Différons; gardez-moi vos bontés, je vous prie,

Mad. ORONTE.

Souvent ce qu'on differe eſt autant de perdu.

LE MARQUIS.

Vous ſerez plus d'accord.

Mad. ORONTE, *piquée.*

Puiſque c'eſt votre envie,
Je ne vous retiens plus, allez.
[*A part.*]
D'un procédé pareil je reſſens tout l'outrage.
[*Haut.*]
Allez, Monſieur, partez, vôlez.

M. ORONTE.

Il faut vous épargner la peine du voyage.
Paroiſſez, Arimon.

SCÈNE IX.

ARIMON, LES PRÉCÉDENS.

LE MARQUIS, *à M. Oronte.*

ALLONS, vous plaiſantez.

M. ORONTE.

Embraſſez le défunt. Vous vous déconcertez!

LE MARQUIS.

Quoi! raillerie à part!...

ARIMON, *au Marquis.*

Je vous le notifie.

LE MARQUIS.

Mais il eſt trop plaiſant qu'il ſoit encore en vie.

LE VALET DE CHAMBRE, *arrivant.*

Monſieur, vos chevaux ſont tout prêts.

Mad. ORONTE, *au Marquis.*

Votre ſervante.

LE MARQUIS.

Il faut qu'il reſſuſcite exprès
Pour me voler ſon héritage.
On n'a pis que des ſiens.

[*Il ſort.*]

LE VALET DE CHAMBRE, *le ſuivant.*

Quoi ! nous plions bagage !

SCÈNE DERNIERE.

M. ORONTE, Mad. ORONTE, ASTÉRIE, ARIMON ; HÉLENE ET ARLEQUIN, *qui arrivent ſur la fin de la ſcène.*

ARIMON, *à Madame Oronte.*

Me ſeroit-il permis d'embraſſer vos genoux ?

Mad. ORONTE.

Vous me voyez des plus confuſes.
Sur ce qui s'eſt paſſé, recevez mes excuſes.
N'en parlons plus ; ma fille, embraſſez votre époux.

ASTÉRIE.

Ah ! mon cher Arimon.

ARIMON.

Ah ! ma chere Aſtérie.

M. ORONTE.

Quel miracle ! Ma femme a recouvré l'eſprit !
Que je t'embraſſe auſſi. Va, tu me rends la vie.

ARIMON.

Que de grâces, Madame !...

Mad. ORONTE.

Ah ! Monsieur, tout est dit :
Le Ciel vous a faits l'un pour l'autre.

M. ORONTE.

Il est vrai.

Mad. ORONTE, *à son mari.*

Je ne fais que remplir leur destin.

M. ORONTE.

Fort bien ; allons signer leur bonheur & le nôtre.
Oserois-je prier pour le pauvre Arlequin ?

Mad. ORONTE.

Ah ! je pardonne à tout le monde.

M. ORONTE.

Accourez, mes enfans ; enfin, tout nous seconde.
[*A Arlequin qui survient.*]
On te pardonne.

ARLEQUIN.

C'est bien fait.
Mais mon Maître ? ...

ARIMON.

Arlequin, mon bonheur est parfait.

ARLEQUIN.

Hélene, arrive, accours : le Patron te l'ordonne ;
La bonne Dame nous pardonne.

Fin du Tome quatrième.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *les Œuvres de Monſieur Nivelle de la Chauſſée*; je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher la réimpreſſion. A Paris, ce 13 Octobre 1776.

Signé, DE SANCY.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la Grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le ſieur LEJAY, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *les Œuvres de la Chauſſée*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans

aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois-mille livres d'amende contre chacun des contrevenans ; dont un tiers à Nous un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui ; & de tous dépens, dommages & intérêts : A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis, dans le même etat où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMÉNIL ; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMÉNIL ; le tout à peine de nullité des Préſentes : DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tou

au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & non-obſtant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires: car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le quatrième jour du mois de Décembre, l'an de grâce mil-ſept-cent-ſoixante-ſeize, & de notre regne le troiſième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Je reconnois n'avoir part au préſent Privilége que pour un quart, un ſeizième & un vingtième; & cède le ſurplus à mes Confreres aſſociés audit Ouvrage. A Paris, ce 17 Décembre 1776.

Signé, LEJAI.

Regiſtré le préſent Privilége, & enſemble la Ceſſion, ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 811, fol. 267, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 17 Décembre 1776.

Signé, LAMBERT, *Adjoint.*

De l'Imprimerie de CHARDON, rue Galande. 1778.

a39003 011663530b